



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

1359

UNS. 105 C. 28



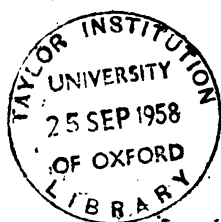


ANONIMIANA
O U
M E L A N G E S
D E
POESIES , D'ELOQUENCE.
ET D'ERUDITION.



A P A R I S ;
Chez N I C O L A S P E P I E , rue S. Jacques,
proche la Fontaine S. Severin , au
grand saint Basile.

M. D C C.
A V E C P R I V I L E G E D U R O Y .





P R E F A C E.

MAlgré la petite fortune attachée à la profession des belles Lettres , il y aura toujours des personnes qui s'y adonneront ; rien ne flatte plus délicatement l'esprit. Les hommes nés pour la société , les cultiveront toute leur vie ; car elles en font les plus grands délices. Je ne dois pas beaucoup m'étudier à prouver ce que j'avance ; le grand nombre de ceux qui s'y appliquent , malgré le peu de gloire & de commoditez qu'ils en retirent , l'établit suffisamment ; surtout dans un

P R E F A C E.

siècle, où l'utile du temps passé est devenu l'agréable de celui-ci.

Il seroit plus difficile de dire qui sont les personnes qui devroient s'y appliquer : tout le monde n'y est pas propre. Cet état même ne convient pas à tout le monde ; il faut y avoir naturellement du penchant, naître avec de la mémoire, de la vivacité, de la justesse, un peu de fortune ; car le bel-esprit ne la fait plus. On Philosophe de mauvaise grace, quand on est pauvre.

Ceux même dont le mérite est toujours l'esclave de leur fortune, sont toujours fort au dessous de ce que peut être il pourroient

P R E F A C E.

devenir : & quelque *sagacité* qu'ils aient, ils ne sçauroient aller bien loin. Avec des talens naturels, il faut donc avoir de quoi entretenir une douce & laborieuse oisiveté ; * mais il n'y a que les Dieux qui la procurent ; & dans le siècle où nous sommes, il y a de ces Dieux moins que jamais ; sans elle néanmoins on ne fait que ramper , *Patrum invalidi referunt jejunia nati* , a dit un bel-esprit , les productions se ressentent du besoin de leur Auteur : de sorte qu'il vaut mieux ne rien faire , que de s'amuser à faire des riens.

Après ce préambule , on doit

* O melibe nobis hæc Deus omnia fecit . . .

P R E F A C E.

s'attendre à ne trouver ici que des pieces finies & d'une grande utilité; mais que cela soit dit sans consequence, on ne fait que rapporter ici plusieurs Ouvrages qui ont diverti une Compagnie où ils ont été lûs les uns après les autres; on se propose de donner aux particuliers le même plaisir par ce Recüeil. C'est tout ce qu'on peut leur promettre, & le plus que l'on en puisse attendre, si l'on ne réüssit pas, qu'ils s'examinent; peut être cela ne viendra-t il pas tout à fait des Ouvrages qu'on leur presente, peut être ne sera ce pas aussi tout à fait la faute des particuliers: Quoi qu'il en soit: qu'on les lise; c'est tout ce qu'on

P R E F A C E.

en veut. Voïons seulement à leur donner un ordre qui les retire de la confusion où ils pourroient être.





T A B L E

Des pieces contenuës dans ce
Livre:

D <i>Issertation sur Corneille Tacite,</i> <i>à Messieurs D. N. P. O.</i>	
<i>Page ,</i>	<i>3</i>
<i>De l'esprit & de la vertu des Ro-</i> <i>mainz,</i>	<i>25</i>
<i>L'esprit fort, Conte, & M. D. B.</i>	<i>69</i>
<i>Du Poëme Epique, & de ses regles,</i>	<i>75</i>
<i>Le Portrait de l'ame sensible & délicate</i> <i>à Madame de V. &c.</i>	<i>96</i>
<i>Fable premiere, du dix'ème Livre des</i> <i>Métamorphoses d'Ovide, à M. . . qui</i> <i>pleuroit son Amant.</i>	<i>102</i>
<i>Fragment d'une Lettre,</i>	<i>110</i>
<i>Sonnet aux Monois, sur l'élection de</i> <i>Monsieur le Prince de Conti,</i>	<i>111</i>
<i>Sonnet sur un Hermite,</i>	<i>113</i>

TABLE.

<i>Paraphrase de ces paroles : Sic transie gloria mundi ,</i>	117
<i>Epître à une caille , dont l'Auteur avoit fait present à M.</i>	118
<i>Lettre à Madame A contenant le recit d'un voiage ,</i>	121
<i>Placet au Roy sur la Capitation ,</i>	124
<i>Lettre à Monsieur le Marquis de B. L. A. M.</i>	129
<i>Balade ,</i>	136
<i>Madrigal ,</i>	139
<i>Réponse au précédent Madrigal , sur les mêmes rimes ,</i>	140
<i>Madrigal ,</i>	143
<i>Lettre à Madame L. P. A. en lui en-voiant un Livre ,</i>	145
<i>Lettre à Monsieur L. G. M.</i>	149
<i>Harangue de M. à sa reception à la Chambre des Comptes ,</i>	150
<i>Fragment d'une Lettre ,</i>	154
<i>A Madame de L. G. en lui envoiant une Epitaphe & un Tombeau pour son Levron-qu'elle pleuroit ,</i>	156
<i>Epitaphe ,</i>	158
<i>Epitaphe en forme de Conte , sur la</i>	

T A B L E.

<i>mort d'un Levrón de complexion amoureuse , que l'on avoit empêché de croire ,</i>	159
<i>Fable d'Athalante , à M. D... du X. Livre des Metamorphoses d'Ovide ,</i>	162
<i>Lettre à M. C... qui étoit allé en Campagne , en même temps que l'Auteur étoit parti pour la Province ,</i>	175
<i>A Monsieur L. G. sur un Tableau de Coipel , où Adam & Eve étoient représentez , & le Pere Éternel au-dessus , entouré d'AnGES ,</i>	189
<i>L'Art Poétique , à Madame D. qui vouloit apprendre à faire des Vers ,</i>	186
<i>Lettre à Madame L. qui demandoit à l'Auteur son sentiment sur des Vers qu'on lui avoit envoyez .</i>	191
<i>Lettre à Madame la M. D. A.</i>	195
<i>Vers à Madame * * * qui avoit défendu un certain temps à l'Auteur de lui parler d'amour ,</i>	198
<i>Lettre d'une Dame à un Cavalier ,</i>	200
<i>Autre Lettre ,</i>	202

T A B L E.

<i>Lettre à Madame D.</i>	106
<i>Apologie de l'Amour, à Mademoiselle C....</i>	210
<i>Portrait de Madame B.</i>	218
<i>Excuse en Vers, à M. B. D. R.</i>	222
<i>Rondeau,</i>	231
<i>Fragments d'une Lettre,</i>	233
<i>Réponse à la Gloire du Val-de-Grace de M. de Moliere,</i>	241
<i>Lettre à M. de Moliere en vers, en lui envoyant la reponse précédente,</i>	282
<i>Lettre à Madame D. que l'Auteur disoit être trois personnes en une seule,</i>	284
<i>Placet en Vers à M. L. P. D. M.</i>	296
<i>Epitaphe, en forme de Conte, de la jument de M. S. qui mourut le troisième jour de la maladie de sa Maîtresse,</i>	303

Fin de la Table des pieces.

EXTRAIT DU PRIVILEGE du Roy.

PAR Grace & Privilege du Roy, donné à Fontainebleau le 28. jour de Septembre 1679. Signé MIDY Il est permis à JACQUES COLLOMBAT Imprimeur Ordinaire de Madame la Duchesse de Bourgogne, d'imprimer ou de faire imprimer un Livre intitulé, *Anonimiana*, ou *Mélanges de Poësies, d'Eloquence & d'érudition*, &c. Par *** en un ou plusieurs volumes, marges & caracteres qu'il vouldra choisir, & deffenses sont faites à tous Libraires Imprimeurs, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'ils soient de l'imprimer ou faire imprimer ledit Livre, sous quelque prétexte que ce puisse être, même d'en vendre des exemplaires contrefaits, ou d'impression étrangere, sans la permission expresse & par écrit dudit Collombat ou de ses ayans causes; le tout à peine de quinze cent livres d'amende, confiscation de tous les exemplaires contrefaits, & de tous dépens, dommages & interêts, ainsi qu'il est porté plus au long en l'original desdites Lettres de Privilege.

Registré sur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, conformément au Règlement. A Paris le 15. Novembre 1699.

C. BALLARD, Syndic.

Et ledit sieur Collombat a fait part du Privilege ci-dessus à Nicolas Pepie, Libraire à Paris, pour en jouir suivant l'accord fait entr'eux.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois, le 15. Juillet 1700.

ANONIMIANA



ANONIMIANA

O U

MÊLANGES.

DE POESIE , D'ELOQUENCE
& d'Erudition.

ARISTE & Philante se trou-
verent ces jours derniers
dans une Assemblée , où l'on
fit lecture du discours sui-
vant , sur Corneille - Tacite. Les
portraits que l'Auteur y a faits en-
gagerent la Compagnie à discourir de
l'histoire & de la politique des Em-
pereurs Romains ; mais comme rien
n'est suivi dans la plûpart des con-
versations ordinaires , & que ce se-

A

roit même en ôter tout l'agréable ; que de les assujettir aux premiers sujets que l'on y propose , parce que cela en ôteroit la liberté qui en fait le premier ornement ; on y parla de plusieurs autres ouvrages d'esprit ; un sujet traité en prose donnoit occasion à parler d'un autre écrit en vers ; ainsi l'on s'engagea insensiblement les uns envers les autres , à se lire les pièces que l'on auroit. Chacun prit son jour pour faire à la Compagnie lecture de la pièce dont il avoit parlé , de sorte que l'on passa agréablement plusieurs heures de différens jours , où l'on lut ce qui suit.





DISSERTATION

S U R

CORNEILLE TACITE,

A

M^{RS} D. N. P. O.

F Inirai-je vos contestations, si je vous dis ce que je pense de Tacite ? Vous m'en priés, comme si mon opinion devoit prévaloir à celle de tant de Sçavans qui ont écrit sur cette matiere ; & que vous l'attendissiez comme un arrest qui dût vous regler. Quelque honneur qui me revienne de vôtre deférence à mes jugemens, je ne sçaurois surprendre l'amitié de mes amis, par la bonne opinion qu'ils ont de moi ; je ne suis ni si habile que vous me faites, ni si judi-

A ij

cieux que ceux qui m'ont précédé :
 Ce n'est pas que je ne me flate d'être
 capable de juger d'un ouvrage, & d'en
 pouvoir dire mon sentiment avec
 quelque sorte de justesse ; mais pour
 décider en maître, & prétendre sou-
 mettre tout le monde à mon opinion,
 c'est à quoi je ne puis ni ne dois son-
 ger en aucune manière. Dans les
 choses arbitraires où l'on peut avoir
 un sentiment particulier, il est per-
 mis de disputer. Je ne suis pas comme
 ces tyrans qui ne parlent que pour
 être obéis, & encore moins comme
 ces grands hommes qui savent don-
 ner à leurs paroles un caractère
 d'autorité qui impose & qui les
 fait respecter ; je défère au senti-
 ment des sçavans ; mais je veux avoir
 la liberté d'examiner ce qu'ils me di-
 sent, de rejeter ce qui ne m'en
 plaît pas, comme d'applaudir à ce que
 j'approuve ; en cela je n'impose à
 personne la nécessité de me croire,
 au contraire, je me trouve mieux

de la critique quand elle est raisonnable, que je ne suis flatté par des louanges qui pourroient n'être pas toujours sinceres. De cette maniere je puis vous écrire mon sentiment sur Tacite. Quoique plusieurs habiles en aient écrit, ils n'ont pas dit tout ce que j'en aurois voulu sçavoir, ni tout ce qu'il y en a peut-être à dire.

Peut-être aussi que trop de scrupule dans leurs recherches en auroit banni l'agréable en les rendant plus étendues, & que moins de liberté dans leurs lectures les auroit bornés à un seul Historien, ou à un seul livre. Semblables en quelque façon à ces habiles voyageurs, à qui la curiosité a fait parcourir toute la terre; ils se sont contentés de voir & d'en dire les principales choses de chaque partie, pendant que de moins entendus avec le même dessein, se sont arrêtés au détail, & retenus au milieu de leurs courses par

E M E' L A N G E S.
de simples puerilités.

Cependant nous sommes obligés de nos lumieres aux uns & aux autres. Les amusemens de ceux-cy nous ont donné une connoissance plus intime des choses, la rapidité de ceux-là nous en a apporté une plus étendue.

Quoi que je ne fasse donc, à proprement parler, que suivre ce qu'on a déjà dit de Tacite; mes remarques ne feront pas tout-à-fait inutiles à ceux que la prévention ou l'autorité n'auront pas encore surpris.

Ainsi je croi que le goût des sçavans sur son stile a plus décidé de son merite que leurs lumieres. Emportés par l'interêt de leur parti, ils se sont vûs dans la necessité de le défendre, & ont plus fait pour leur panchant que pour la justice. * Les uns d'un esprit trop profond en passant du stile aux cho-

les, ont loué sa maniere d'écrire obscure, prétendant qu'elle fût accommodée aux affaires secrètes de la Republique, dont les causes ne devoient pas être connues à tout le monde. * Les autres d'un caractère plus naturel & plus severe l'ont blâmée, & ne se sont quelquefois portés à l'extrémité que pour s'excuser de rendre raison des choses qu'ils n'entendoient peut-être pas assés.

Quoi qu'il en soit, je trouve un milieu qui me semble plus honnête & moins éloigné de la verité. Tacite parloit bien latin, mais trop obscurément pour ce qu'il a voulu écrire. Sa diction dure & resserrée pourroit être prise ailleurs que dans une Histoire, où tout doit être clair & bien établi, où l'éloignement des faits, leur diversité, les époques & les changemens toujours contestés la rendent obscure d'elle-même, sans que le stile soit de la partie.

* A'ciat & Terret.

Ainsi n'en déplaît à M. de la Motte-le-Vayer, trop de lumière l'a rendu aveugle partisan de nôtre Auteur. * Ce n'est pas une bonne autorité pour excuser sa diction, que deux grands hommes qui ont excellé dans un autre genre d'écrire, & dans une autre Langue, sa latinité pour avoir trop de ce sublime, que les Grecs appellent *διωρες*, n'est pas intelligible en bien des endroits; & encore un coup, c'est mal prendre son parti que de lui donner en latin Tucidide & Demosthene pour modeles. Les Langues ne sont pas seulement différentes dans leurs idiomes & dans leurs accens; elles ont leurs periodes, leurs expressions & leurs phrases particulieres qui les distinguent. Cicéron même plus doux & plus naturel que ces Auteurs Grecs, quoi qu'original inimitable, ne seroit pas un bon garant d'une diction Françoisé qui auroit le mê-

* accusation des raisons de M. de la Motte-le-Vayer.

me tour de son Latin.

C'est donc un abus de prétendre que la maniere d'écrire de Tacite puisse se rendre recommandable ; s'il y a des vins estimés par un peu d'amertume , ils le sont par une bonne qualité : mais une maniere d'écrire dure & scabreuse n'acquies jamais de reputation à une Histoire. Bien loin d'élever l'esprit à de plus grandes connoissances , comme le pretend ce Sçavant , elle l'embarasse & le rebute. Diroit-on , par exemple , que Cesar se fût attiré plus d'attention s'il avoit été plus obscur & moins naturel ? N'élève-t-il pas l'esprit jusques à ses pensées , qui doivent toujours être dans la lecture de son Histoire , la juste borne des nôtres ; au lieu que dans une maniere d'écrire obscure , l'esprit du lecteur se promene où il lui plaît , quand il ne se lasse pas , & se forge des imaginations qui n'ont souvent aucune justesse , ni aucune propor-

tion avec les choses. Cesar par sa netteté le réduit au naturel, & ne laisse jamais à souhaiter plus de lumière dans les actions qu'il a décrites.

Ce ne peut donc pas être, encore une fois, le stile de Tacite qui l'a rendu recommandable ; c'est mal défendre ses intérêts que de s'attacher à le louer par le plus considérable de ses défauts. * Tacite étoit un habile politique, & encore un plus judicieux écrivain ; il a tiré des conséquences fort justes sur les événemens des Regnes dont il a fait l'histoire, & il en a fait des maximes pour bien gouverner un Etat. Mais s'il a donné quelquefois aux actions & aux mouvemens de la Republique, leurs vrais principes ; s'il en a bien démêlé les causes, il faut avouer qu'il a souvent suppléé par trop de délicatesse & de pénétration à celles qui n'en avoient pas ; tant il est

Vrai que l'on se caractérise dans tout ce que l'on fait ; & que l'Histoire n'est jamais entre les mains qu'elle doit être , lors que ceux qui se mêlent d'en écrire donnent pour la véritable cause de ce qu'ils ne connoissent pas ce qu'ils ont imaginé de moins sensible & de plus caché aux yeux du peuple ; il leur arrive souvent de faire d'un secret particulier au Prince , une affaire connue à tout le monde , & c'est un défaut si familier à Tacite , que j'oserois dire , appuyé d'ailleurs d'une infinité de bonnes raisons , que c'est lui faire trop de grace que de le regarder comme un Historien fort exact , & qui a écrit selon les regles.

Je sçai que mon sentiment a quelque chose de trop hardi , & de trop singulier pour être reçu. L'habitude & la tradition où l'on est de lire & de recevoir depuis long-temps les écrits de Tacite , comme une histoire , les préjugés & le mérite des

premières impressions qu'il a faites ne souffrent pas aisément qu'on abandonne une opinion si universelle ; la voix du public s'est déclarée en sa faveur , & l'envie de deviner l'a rendu même familier aux courtisans ; tout le monde regarde son Histoire comme la mieux écrite que nous aïons ; cependant si l'on examine quelles sont les fonctions & le devoir d'un Historien , on n'aura pas grande peine à entrer dans un sentiment, qui n'a de contraire à la raison que la nouveauté.

Les plus sçavants dans les regles de l'histoire disent qu'elle doit avoir un corps & une ame ; le corps de l'histoire, ce sont les actions & le recit des choses qui se sont passées : l'ame c'est l'esprit qui les a animées ; la cause qui les a fait entreprendre, le caractère de ceux qui ont agi , & les mobiles qui les ont fait agir ; ils viennent ensuite aux memoires , & ils disent que le choix en doit être sage &

éclairé , que là un Historien se doit lui-même tout entier à la vérité & à la distinction des faits , qu'il faut qu'il renonce à son propre goût , & qu'il neglige encore tous les ornemens étrangers qui n'apportent ni plus de netteté dans les faits , ni plus de connoissance des choses cachées. Ils ajoutent que le stile en doit être aisé , facile & naturel , qu'il faut que les narrations soient suivies , les supputations exactes , & les reflexions rares & toujours courtes ; qu'elle doit être remplie des faits du Prince , & des changemens survenus dans son Etat pendant son Regne , que les digressions étrangères & les discours étudiés n'y sont pas propres , & qu'ils en doivent être toujours bannis.

En effet , les raisonnemens sur les affaires d'Etat n'appartiennent qu'aux politiques , qui cherchent à poser des maximes , ou aux Orateurs qui aiment à s'étendre , & à dire

de belles phrases. Le devoir d'un Historien n'est précisément que de rapporter des faits, & d'en marquer les circonstances. En un mot son Histoire doit être claire, correcte & intelligible pour être dans l'ordre.

Or à examiner Tacite avec ses regles, on ne pensera jamais qu'il ait bien voulu écrire une histoire ; il est aisé de remarquer avec les Scavans, qu'il abandonne souvent la suite de ses narrations sans les reprendre, pour se plaire trop, ou à décrire une bataille, ou à faire faire des Harangues à ses Heros. Touché lui-même du mérite qu'il a de si bien s'en acquitter, il lui arrive quelquefois de sortir de sa Contrée, pour ainsi dire, & d'aller assez loin de là faire des sorties sur des Terres étrangères, dans le seul plaisir d'en décrire les beautés.

En quoi je trouve qu'il étoit plus Orateur que toute autre chose ; &c.

que son dessein étoit moins de donner une Histoire fidelle & veritable, que d'exercer son éloquence par des remarques favorables à sa delicateffe.

Dans un temps & parmi un peuple où l'art de bien dire faisoit une partie considerable du vrai merité & de la vertu ; sans doute que ceux qui étoient d'une naissance plus illustre , & d'une famille plus aisée , s'attachoient davantage , ou à cultiver les talens qu'ils y avoient , ou à en acquérir pour les besoins. Personne n'étoit alors dispensé d'une occupation que la necessité de se défendre soi-même d'un crime , ou de protéger un coupable donnoit souvent à chaque particulier. Tout le monde vouloit être éloquent dans un temps où les prix , les dignités & les trophées étoient deférés à l'Eloquence ; où la raison même d'un établissement & d'une meilleure fortune ; quelquefois de secretes pretentions à l'Empire étoient d'assez

naturelles sollicitations de s'y adonner. De sorte que depuis l'Empereur jusques au Soldat, depuis le Sénateur jusqu'au Peuple, tous se portoit à une égale émulation de bien dire. Tacite qui étoit naturellement ce que les autres tâchoient de devenir, s'y trouvoit encore plus engagé par le devoir de ses Charges, & par sa propre inclination. Ses emplois qui lui donnoient une connoissance plus étendue des affaires, lui fournissoient aussi une plus ample matière d'écrire : (car il a été pour ainsi dire, dans tous les états de la République.) Aussi peut-on voir qu'il a choisi les actions les plus délicates & les plus susceptibles des délicatesses de l'art ; Les Regnes auxquels il s'est principalement attaché dans son Histoire n'en sont pas une petite preuve.

* Dans celui de Tibere, qui est sans contestation son chef-d'œuvre, & où

* Caractere du Regne de Tibere selon Tacite.

Il a le mieux réüffi, il y trouvoit une espece de gouvernement plus accommodé au caractere de son genie. Il aimoit, comme nous l'avons dit, à démêler les intrigues du cabinet, à en assigner les causes, à donner des desseins aux pretextes, & de la verité à detrompeuses apparences. Genie trop subtil, il voit du mystere dans toutes les actions de ce Prince.

Une sincere déference de ses desseins au jugement du Senat, étoit tantôt un piège tendu à son integrité, tantôt une delicate maniere d'en être le maître; mais toujours l'art de le rendre complice de ses desseins, & d'en avoir l'exécution sans reproches.

Lors qu'il punissoit des seditieux, c'étoit un effet de sa défiance naturelle pour les Citoyens, ou de legeres marques de colere répandues parmi le peuple, pour disposer les esprits à de plus grandes cruautés.

• Ici la contrariété d'humeurs de deux Chefs, est un ordre secret de traverser la fortune d'un compétiteur, & le moyen de lui enlever l'affection du Peuple.

Les dignités déferées au mérite, étoient d'honnêtes voies d'éloigner un concurrent, ou de perdre un ennemi, & toujours de fatallables recompenses. En un mot tout est politique, le vice, & la vertu y sont également dangereux, & les faveurs aussi funestes que les disgrâces. Tibere n'y est jamais naturel, il ne fait point sans dessein les actions les plus ordinaires aux autres hommes. Son repos n'est jamais sans conséquence, & ses mouvemens embrassent toujours plusieurs menées.

• Les vices de Caligula, lui fournissent aussi de justes sujets de déclamer. Son éloquence trouvoit à

• Pison & Germanicus.

• Caractere du Regne de Caligula.

se recréer dans la diversité des peintures du vice, si fidelles & si ingénieuses, qu'il en a fait craindre la lecture aux Princes par divers particuliers.

En effet, Tacite, bien loin d'inspirer de l'horreur pour les débauches de Caligula, a mis tant d'art & de délicatesse à les décrire, qu'elles piquent le goût, & l'excitent à chercher ailleurs un plaisir qu'il pourroit n'avoir pas encore trouvé à se satisfaire.

* La stupidité de Claudius ne lui donnoit pas de moindres avantages. Il avoit, pour ainsi dire, à remplacer un Prince, & à remplir la Souveraine dignité. Scavant par les événements, il y brille dans les penseurs, & par l'ignorance de celui qui gouvernoit. Il est sage de l'aveu même de ses conseils, & judicieux par les mauvaises réusssites. Instruit de tout, il s'y plaît à donner des instructions, à établir des

maximes, & à régler par les mauvais succès la conduite de l'Etat.

* Une cruauté ingénieuse à inventer tous les jours de nouveaux supplices sous l'Empire de Neron, n'étoit pas moins favorable à l'éloquence de Tacite. Elle suppléoit en quelque manière à une de ses parties, & ne lui laissoit que la peine de bien écrire des faits, quelquefois outrés par la force de l'expression, & plus souvent odieux par l'horreur du crime.

Voilà de quelle manière on veut que Tacite se soit acquitté d'une Histoire. J'avoue qu'il promet au commencement de ce que nous avons de lui, d'écrire les Regnes des quatre Empereurs, dont nous venons de parler. Mais outre qu'il ne l'a pas exécuté, il se déclare encore contre ceux de ses partisans, qui prétendent justifier son choix, en publiant que nous avons perdu

Histoire du Regne de Nerva * & de Trajan, qui ont été les plus vertueux Princes qui aient regné dans Rome. On lui pardonneroit d'avoir aussi legerement parcouru les Regnes auxquels il a touché, s'il avoit entrepris une Histoire universelle de Rome, ou de la Republique ; mais c'est n'avoir pas donné à une Histoire particuliere sa veritable forme, que d'avoir negligé, & les particularités, & les circonstances.

Il ne devoit pas seulement marquer par quelle voie Tibere étoit parvenu à l'Empire, il devoit encore parler de son enfance, de ses prosperités & de son éducation ; la nature forme les Princes avec plus de soin & de vigilance que les autres hommes. Tout est grand chez eux, prématuré ou digne de remarque. Il en devoit par consequent tracer, jusques aux aventures particulieres, & ne pas le placer tout d'un coup à

* Lipz.

l'âge de cinquante-cinq ans , à la tête de la République , par les menées d'une femme ^a impérieuse , haïe du Senat & du Peuple.

D'ailleurs , se pourroit-il que son événement à l'Empire , par le meurtre du vrai successeur d'Auguste , ^b se fût passé sans aucun remuement , dans un temps , surtout , que le peuple fatigué des maux de la guerre , & de la domination , ne se faisoit pas un scrupule de semer ouvertement des propos de liberté ?

Je pense donc que Tacite n'a touché à l'Histoire que par occasion , & que son but , comme je l'ai déjà dit , n'étoit que d'exercer son éloquence en différentes manières ; & véritablement quoi qu'il faille être Orateur pour être bon Historien , néanmoins l'art oratoire étoit le talent naturel de Tacite : & sans doute , il excelloit le plus en ce gen-

^a Livie.

^b Agrippa.

re, par lequel il étoit connu d'avantage.

Aussi Plin le jeune ne parle que de son éloquence dans plusieurs de ses Epîtres, * tantôt il l'établit Juge de celle du Barreau dans une contestation, tantôt il le prend pour modèle de la sienne; il le préfère aux plus habiles Orateurs de son temps, qui étoient en grand nombre. Il n'admire par tout que son art de bien dire, & regarde comme un bonheur d'être loué par lui.

En effet, tout parle dans Tacite, son caractère, & non pas celui de l'Histoire. Les actions y sont rares, les digressions longues & fréquentes, les négligences & les affectations trop marquées. C'est un Orateur qui cherche lui-même à s'applaudir, qui tourne li & qui manie des faits différens à son avantage. Tantôt c'est une armée en bataille dont il décrit les mouvemens & la

* Ep. 10. l. 1. Ep. 1. l. 2. Ep. xi. Ep. 13 l. 4. Ep. 22. ibid.

situation ; tantôt une sedition de soldats , ou une revolte de peuples nouvellement subjugués , qu'il fait appaiser par l'adresse & la vehemen-
ce du discours, ou étouffer par la violence des armes. Trop heureux s'il rencontre souvent l'Empereur dans le Senat y faisant des remontrances , ou y rendant grace de quelques bienfaits.

Il n'y a pas jusques sous les tentes au milieu d'un camp & d'une armée , que les mourans* ne fassent des harangues avec la même délicatesse & toute la presence d'esprit , dont un homme à son aise est capable de faire dans son cabinet ; il n'attend pas même quelquefois, tant l'art de discourir le domine , qu'un General d'armée soit à la tête de ses troupes pour les haranguer, il lui fait écrire des ordres en Recteur, pleins d'antitheses & de figures de Rethorique.

Mais c'est assez parler de Tacite

* Germanicus.

& de son Eloquence , venons aux idées qu'il donne de la vertu Romaine , & en general à tout ce qu'on en peut penser avec justice.



*De l'Esprit & de la Vertu des
Romains.*

C'E seroit peu pour les hommes, si se trompans les uns les autres dans leurs idées, ils pouvoient se garantir d'estre les dupes du temps ; Mais il y a entre-eux une inclination pour le faux, que l'on n'oseroit découvrir, & une tradition de respect pour l'antiquité, qui va jusqu'à l'aveuglement & à la folie ; On ne démord point de ce que l'on a une fois conçu d'elle , quoi que l'on sçache que le temps & l'imagination grossissent toujours les objets, l'on conserve precieusement les idées qui en restent ; & c'est sans doute tout l'a-

vantage qu'elle a sur nous. La présence des choses en diminue le mérite, & la renommée plus heureuse que ceux qu'elle prône, acquiert des forces en vieillissant,

C'est de la postérité que nous devons attendre la nôtre ; appellons à elle de l'injustice de notre Siècle ; elle sait rendre à chacun le tribut de gloire qui lui est dû ; le mal est que nous ajoutons à la vérité, & que ne nous trouvant pas assez satisfaits de la réalité & du naturel des choses, l'imagination s'en fait des idées si magnifiques, que ce n'est plus elle, mais notre propre ouvrage que nous admirons.

- Pour bien juger de l'esprit & de la vertu des Romains, commençons donc par nous défaire des préventions ; bannissons de notre esprit tout assujettissement aux idées que nous nous en sommes faits, & jugeons d'eux par eux-mêmes sans respect pour leur antiquité & sans flatterie pour notre

amour propre. Il n'y a point de gens qui trouvaissent mieux leur compte à les louer que nous sans presumption ; nous avons vû executer par nôtre Nation des choses plus extraordinaires que celles qu'ils ont faites ; & si un Poëte de nos jours a fort bien dit , que l'Histoire de Louis le Grand rendoit celle de l'antiquité digne de foi ; ce qu'elle raconte des grands Hommes qui sont morts , & des Romains mêmes, ne contribuë pas moins à faire nôtre Eloge & à nous mettre au dessus d'eux ; toutes comparaisons à part , examinons ce qu'ils étoient en eux-mêmes.

~Tout le monde louë , & c'est sans doute une chose digne de louange, que cette austerité de vertu qui regna parmi les Romains dans les premiers temps de la Republique : Mais , comme l'a dit un bel Esprit de nos jours , cette vertu, bien loin d'avoir quelque chose de mâle , & un bon principe, tenoit de la ferocité, &

sentoit plutôt la rudesse des premières mœurs que la politesse des derniers temps.

En effet Romulus nourri dans la guerre, réputé fils de Mars, bâtit Rome, & la peupla de gens ramassés de part & d'autre, & à proprement parler, elle fut une azile ouvert à toutes sortes de personnes corrompues. Les esclaves & les bergers y vinrent chercher la franchise & la liberté dont ils ne jouïssent point; les voleurs & les homicides, l'impunité des crimes dont ils ne pouvoient fuir la vengeance; & tous ensemble furent unis par les mêmes motifs qui les avoient rassemblés. Tel a été l'établissement de Rome.

Cette union qu'une commune inclination pour la vie entretenoit parmi ses Citoyens, la rendit d'abord redoutable. Elle fit dans cette esprit de concorde pour se mettre à couvert de la haine de ses voisins, des efforts qu'elle n'auroit pas fait pour la gloire. Par-là ses peuples se

virent bien-tôt impunis & en possession de la liberté que Romulus leur avoit promis sous ses Enseignes.

Mais comme l'impunité rend les criminels audacieux, après s'être assurés contre la vengeance & les poursuites de la Justice, ils entreprirent de violer ses droits; ils combattirent au commencement par la nécessité de défendre leur vie, qu'ils avoient tant de fois méprisées de perdre; ils attaquèrent dans la suite tout le monde par inclination de faire du mal. Ils trouvoient dans l'âpreté de leur tempérament de quoi résister à la haine que la rudesse de leurs mœurs leur attiroit; dans leur penchant & dans leur union de quoi entretenir la crainte des maux qu'ils pouvoient faire. Mais qu'est-ce que la force si elle n'appuie ou ne défend la vertu? si elle n'est réglée ou conduite par la justice?

Donneroit-on, par exemple, le nom de Victoire à une bataille gagnée dans les circonstances que les Ro-

maines soutinrent la premiere : appelleroit-on du nom de vainqueurs des combattans animés de leur esprit ? Non sans doute, puisque la vraie victoire est celle que l'on gagne premierement sur soi, ou que l'on reçoit de la défaite du vice. Violer les droits les plus sacrés, usurper les plus legitimes, attaquer sans raison, se soutenir par l'injustice, c'est renverser non pas vaincre, c'est détruire & non pas triompher, c'est être furieux & non pas vainqueurs.

Tels étoient cependant les Romains. Les brigandages qu'ils avoient exercés avant que de se réunir sous un Chef, les avoient rendus infatigables & propres à la guerre ; & leur vie en ayant été une continuelle, il leur fut d'autant plus difficile de changer, qu'ils fortifierent par l'habitude, l'inclination naturelle qu'ils y avoient.

Comme les criminels qui se rendoient de toutes les contrées de la

terre sous les Enseignes de Romulus, en augmentoient de jour en jour les forces, il fallut prévenir un mal qui n'auroit pas manqué d'arriver entre des troupes faites aux hostilités & à la violence. dès qu'elles auroient manqué d'occupation. Romulus les employa donc contre les Etrangers, pour leur ôter le moyen de se nuire à elles mêmes.

De là la guerre contre Amulius, où Romulus, par un principe de vengeance, fit une action digne d'estime. Il rétablit Numitor sur son Trône, & en chassa Amulius qui le lui avoit usurpé, & qu'il avoit fait exposer sur le Tybre avec Romulus son frere. Le crime commençant par-là à devenir heureux & puissant, voulut tout soumettre à ses Loix. Romulus après cette victoire, bâtit Rome & fit proposer aux Sabins son alliance; il leur demanda leurs filles en mariage pour ses Citoyens.

Un Etat composé d'hommes seuls alloit tomber par lui-même ; la condition attachée à la nature humaine , ne lui promettoit de subsister qu'un certain temps. Il falloit des femmes aux Romains pour perpétuer leur Etat ; il leur falloit des enfans, qui nourris dans leurs maximes , héritaient de leur courage & de leur dureté : mais personne ne voulut s'allier à des hommes si vicieux , en qui l'on ne remarquoit aucun principe de vertu ; l'on renvoia donc leurs Ambassadeurs sans les écouter. Ils auroient bien voulu se venger d'un tel affront par la force , mais les circonstances du temps ne le leur permettoient pas , & il étoit dangereux de commettre l'honneur commun , & toutes les forces d'un Etat naissant à la décision d'une bataille incertaine.

- Si les Romains avoient attaqué sans gagner la victoire , ils se couvroient pour jamais , non seulement d'une

honte & d'un opprobre éternel ; mais ils se perdoient entièrement. Il valoit donc mieux avoir recours à l'artifice, ce qu'ils firent ; ils preparerent toutes choses pour des jeux publics & des carousels , ils convierent ensuite les peuples voisins à y assister , & s'y étant tous rendus de bonne foi avec leurs familles , leurs filles y furent enlevées.

Les parens se voiant ainsi seduits , reprocherent aux Romains d'avoir violé le droit de l'hospitalité, & leurs déclarerent la guerre. Dans le premier choq les peres se virent contre leurs enfans, les freres contre leurs sœurs , & une même famille pour & contre elle même. Que devoit-on attendre d'un tel combat , qu'un événement qui tourneroit à la gloire des Romains ? Le sang parle dans une rencontre si singuliere ; & la nature émuë se revolte contre un combat qui tendoit à la détruire. Les Sabins n'étant déjà plus qu'une mê-

me famille avec Rome , le sentiment qui les avoit armés pour venger leur honneur , les désarme par la pitié , pour conserver leurs enfans. Les femmes entre les deux armées les attendrissent par leurs larmes & par leurs reproches ; elles représentent aux uns ce qu'elles leur font , & aux autres ce qu'ils ont à combattre. Tous quittent les instrumens de leur défaite , & viennent s'embrasser , & se protester une amitié éternelle , où ils avoient quelques momens auparavant juré leur mort.

Tel fut le triomphe de la nature sur le ressentiment ; tel fut le succès du parti que l'on prit à Rome. Tant il est vrai , que ce qui fait la gloire & la grandeur d'un Etat , dépend presque toujours du Conseil qui le gouverne , & que les résolutions qu'on est obligé de prendre dans les occasions pressantes ,

où il s'agit de se conserver, ou de perir, ont quelque chose de plus concerté, & de plus résolu que dans les aventures ordinaires.

Les Romains attirerent donc par la mollesse & par les plaisirs, ceux que la rudesse de leurs mœurs, & la publicité de leurs désordres avoient rebuté, & la nature acheva de faire dans la suite ce que l'adresse & l'artifice avoient commencé.

Voilà quels ont été les premiers établissemens des Romains ; heureux & dignes de louanges, s'ils avoient été fidelles à leur Fondateur, & s'ils n'eussent signalé leur ingratitude & leur méchanceté par son meurtre.

Mais après tout, que pouvoit attendre ce Prince de tant d'hommes corrompus qu'il vouloit discipliner selon les regles de la justice, que des retours à leurs premieres manieres, c'est-à-dire, des actions d'inhumanité & de trahison de ceux qu'il sçavoit

avoir été traîtres & inhumains toute leur vie ?

Les Senateurs qui étoient des personnes choisies furent cependant les meurtriers : mais devenus judicieux par l'expérience, ils chercherent dans le sacrilege l'impunité du sacrilege même. L'esprit du peuple facile à surprendre par la Religion, n'eut pas de peine à croire ce qu'ils firent publier, que les Dieux avoient enlevé Romulus dans le Ciel. Pour soutenir un mensonge qu'ils avoient tant d'intérêt d'accréditer, ils se servirent de tout ce qu'il y avoit de plus saint dans leur Religion ; mais qu'est-ce que c'est pour des impies ? Ils éleverent des Autels à leur crime, lui offrirent des Sacrifices & le consacrerent.

Ce qui est surprenant, c'est de voir quel étoit le pouvoir des Dieux, où l'on ne reconnoissoit d'autre divinité que la violence & la passion. Il fut tel, néanmoins, que l'attentat & la per-

fidie cachés sous ces spécieux dehors, furent pris pour des actes de religion & de piété ; & que les Sénateurs s'étant mis à couvert de la vengeance, se délivrèrent impunément de la domination, qu'ils ne pouvoient plus supporter.

Numa qui vint après, sut profiter de la disposition des esprits pour donner du cours aux Loix que Romulus avoit déjà faites , & en établissant une Religion, il réforma les mœurs , & rendit les peuples plus retenus envers ce qui devoit leur être sacré.

Une longue & profonde paix aiant donné à la Religion le temps de s'établir , Tullus Hostilius successeur de Numa fit de severes Reglemens pour la discipline militaire.

Ancus Martius qui vint ensuite y joignit des ceremonies saintes pour les rendre plus respectées ; & cette politique étoit d'autant plus sage , que s'il eût falut punir tous les re-

belles ; le Prince qui n'avoit sous lui que des brigands, auroit lui-même détruit ses forces : il attacha donc de l'irreligion , & par conséquent de la honte à s'acquitter mal d'un devoir civil & politique. Il vint à bout de cette maniere par la force des scrupules , de l'irresolution de quantité d'hommes lâches & dissolus, qu'il falloit porter au bien commun, & ranger sous des Loix qui conservoient l'ordre.

L'esprit d'indépendance qui re-
gnoit toujours dans Rome , fit chercher à l'ancien Tarquin parmi le peuple les moyens d'assurer son Trône & sa puissance ; il ne songea qu'à se faire des créatures au dedans de ses Etats ; & oubliant en quelque façon la gloire & les secours qu'il pouvoit retirer de la défaite de ses voisins, pendant que lui-même ne se croïoit pas chez lui en sûreté , il cultiva l'amitié du peuple par l'embellissement de la Ville, & par des ouvrages qui servi-

rent à la commodité du public. Aux deux cens Sénateurs que Romulus avoit créés, il en ajouta cent autres qui étoient ses amis particuliers, ou qui le devinrent par la suite. Ainsi à mesure que Rome s'embellissoit tous les jours au dedans par la pompe & la magnificence de ses Rois, les Citoyens acqueroient au dehors de la dignité, & s'attiroient la veneration des peuples voisins.

Tarquin le Superbe qui en fut chassé fut cause que l'on y abolit la Roïauté & toutes les magnificences, avec des execrations horribles contre ceux qui voudroient un jour la rétablir. Alors la politesse qui étoit dégénérée en volupté, cessa d'amolir pour quelque temps le courage des Romains ; ils reprirent leur première ardeur pour la guerre, & ne voulurent être gouvernés que par eux seuls.

Delà le bonheur & la liberté de Rome, qui s'en étoit rapportée pen-

dant deux cens ans à la vertu de ses Rois ; les outrages qu'elle en avoit reçû en divers temps ; exciterent le courage de ses peuples. Ils se réveillèrent de cette espee d'assoupissement , où les avoit entretenus , tantôt l'exterieur & les dehors d'une Religion établie pour amuser des esprits naturellement portés à l'indépendance , tantôt les magnificences & les spectacles sous lesquels leurs Roys cachotent adroitement leurs passions.

Quand ils furent piqués dans la violence que Tarquin fit à Lucrece, ils sentirent mieux ce qu'ils devoient être , & ce qu'ils valaient. Alors le mal des particuliers devint la cause du bien public , & le peuple vengé des insultes des Roys , ne songea plus qu'à établir la puissance.

Ainsi commença la République. Elle fût d'abord gouvernée par deux hommes Consulaires & annuels, suivant

vant les projets de Servius Tullius ;
que Brutus & Collatin executerent.

Si avant que de passer outre , nous
voulons examiner plus particuliere-
ment les Romains dans ce premier
âge de leur établissement , nous ver-
rons qu'ils étoient animés du même
esprit que leur Fondateur , dont Pla-
ton a dit, au rapport de Plutarque, «
qu'il étoit hardi de peur , & que la «
crainte de souffrir de grandes pei- «
nes , le contraignit comme malgré «
lui à tenter de grandes choses. »

En effet , Romus & Romulus é-
levés parmi les Pasteurs de Numitor
& d'Amulius , se firent haïr de leurs
compagnons. Au lieu de vivre com-
me eux dans la douceur , & le repos
de la vie pastorale , ils alloient
battre la campagne & s'exercer, tan-
tôt à battre les passans , & tantôt
à poursuivre les bêtes sauvages. Ils
ne voulurent reconnoître aucune
superiorité , & méprisans toutes les
menaces & les remontrances qu'on

faisoit de la part du Roi, ils répondirent avec beaucoup plus de confiance en leur libertinage, qu'en leur force & en leur origine, qui n'étoit ni certaine ni reconnue, *qu'il n'avoit rien de meilleur qu'eux.*

Cette maniere de vivre sauvage entretenoit veritablement leurs corps dans une bonne disposition pour les fatigues de la guerre ; heureux s'ils en avoient fait un bon usage ! mais s'étant rendus les Chefs de tout ce qu'il y avoit de gens sans aveu de leur connoissance, & en aiant même débauché une partie par leurs promesses, ils signalerent leurs premieres actions d'éclat par la défaite d'Amulius leur Roi, qu'ils vinrent attaquer dans sa propre Ville où ils le tuèrent. Il est vrai que c'étoit un usurpateur, & qu'ils rendirent Albe & le Trône à Numitor leur veritable Roi. On dit qu'il étoit leur Ayeul maternel ; mais cette circonstance est mal assurée, & la diversité des opinions au-

tant que la vanité des peuples , qui veulent toujours avoir de grands commencemens, m'en font tout-à-fait douter..

Cet esprit sauvage & farouche regna aussi bien dans les compagnons de Romulus , qui furent dans la suite les Romains, que dans lui-même. Ils firent peu de Conquêtes hors de leur voisinage pendant trente années qu'il fut leur Roi ; ils se contenterent de dépouiller leurs voisins de leurs terres , tant parce qu'ils vouloient être les maîtres de tout , que parce qu'ils étoient accoutumés à l'usurpation & au brigandage ; ainsi leurs entreprises, comme on doit l'entendre , étoient moins des Conquêtes qu'un pillage de voleurs , & une irruption des barbares dans les Pays étrangers.

Sous les autres Rois ils firent la guerre , ou demeurèrent en repos selon l'esprit turbulent ou paisible de celui qui gouverna , & l'on doit re-

marquer que dans tous les tems & dans toutes les Monarchies, il en est par tout de même. La gloire des peuples dépend de la fortune des Rois, leur valeur de ses exemples, leurs Conquêtes de sa supériorité ou de son ambition. Celui qui tient le timon de l'Etat en est le premier mobile; les peuples ne se meuvent qu'à mesure qu'il leur donne du mouvement, & qu'il s'agit lui-même pour s'agrandir.

Quand les Romains envahirent l'Italie, & qu'Albe quoique leur alliée, fut sacrifiée la première à leur perfidie; après avoir connu toutes ses forces ils la détruisirent, moins pour porter la paix dans celle-là, & pour venger la foi du Traité que celle-ci avoit violé, que par une véritable jalousie de la puissance & de la grandeur de l'une & de l'autre; mais ils tâchoient autant qu'ils pouvoient à donner de specieux prétextes à leurs usurpations; un Pais à

leur bienfaisance étoit toujours à leur égard un endroit legitime pour le conquerir. Ils envahirent ainsi les Etats de plusieurs Rois qu'ils attaquèrent separément & assemblez.

La Conquête d'Albe se fit sous les Consuls, dans les premiers tems de la Republique, où le peuple, comme l'a dit un Auteur, celebre, étoit furieux de liberté. L'emportement fut poussé jusqu'à cet excez, dans cette occasion, que Collatin nommé Consul avec Brutus, quoique auteur aussi bien que lui de la liberté, quoique mari de Lucrece dont la mort avoit donné lieu au changement, & plus intéressé par consequent que tout autre à la vengeance publique, devint suspect; il fut chassé pour s'être trouvé de la Famille Royale; tant de défiance ne pouvoit être que l'effet de l'injustice des Romains. Ils craignoient les Rois qui les avoient assujettis aux regles du devoir, & à celles de la

justice qu'ils ne reconnoissoient pas auparavant, & ils haïssoient tout ce qui leur en rappelloit l'idée. Pour ne donner aucun frein à leurs mouvemens & à leurs libertinages, ils avoient en horreur la superiorité & la dépendance, & non pas les vices particuliers de leurs Souverains. La violence du dernier Tarquin ne leur servit qu'à cacher des dispositions naturelles qui s'étoient montrées sous Romulus quand il établit des Loix, & lors même qu'il fut question de lui donner un Successeur : elle ne fit donc que favoriser les inclinations d'un beau prétexte, & mettre à couvert la honte du penchant au crime par la gloire de le venger.

Quand la Republique fut établie, ils continuerent à donner des marques de leurs inquietudes ; ils soupçonnerent de quelques desseins Valere Publicola qu'ils avoient substitué à la place de Collatin.

Ce Valere de retour d'une expé-

dition où il avoit delivré sa Patrie des irruptions des Veiens & des Etruriens, fit bâtir une maison sur une éminence. La circonstance de cette hauteur fit penser au peuple que ce Consul affectoit la tyrannie. Il fut contraint de cesser de bâtir ; & tant pour effacer de l'esprit du peuple les mauvaises impressions qu'il avoit prises que pour captiver sa bienveillance, il fit une Loi qui permit d'appeler des Consuls au peuple, & lui défera en certain cas le jugement en dernier ressort : mais cette loi dans la suite fut cause de la ruine de l'Etat. Le peuple jaloux de ses droits se souleva contre la puissance des Consuls, & les Consuls pour maintenir le bien public furent obligez de leur créer des Magistrats que l'on appella Tribuns ; & ces Tribuns servoient à secourir le peuple contre l'autorité des Consuls.

Ces nouveaux Magistrats, au lieu de mettre la paix, entrete-

rent la division entre les deux partis pour mieux établir leur puissance, & de sorte que chaque particulier se fit un Etat de son gouvernement, & au lieu d'un Souverain que Rome haïssoit, elle s'en donna plusieurs petits qui travailloient sourdement à la détruire par elle-même.

Le Senat composé des meilleures têtes, pour détourner de dessus Rome l'effet de ces dissensions domestiques, fit naître à tous momens des sujets de guerres étrangères, & par là il scut retenir plusieurs fois pour le bien public les forces de chaque condition divisées pour les intérêts des particuliers.

Ce fut dans ce temps-là que commencerent les guerres contre Porfenna Roi d'Etrurie, qui prit avec les Latins le parti des Rois. Ensuite vinrent celles contre les Latins pour les limites de l'Empire, où ce fameux Dictateur Lucius Quintius, tiré de la charruë pour commander les Troupes, signala si fort
sa

la valeur , les Gaulois , les Samnites , les Tarentins , les Grecs sous Pyrrhus furent ensuite alternativement vaincus. L'Europe , l'Afrique & l'Asie devinrent en deux cens ans les Conquêtes de l'Empire. Je n'ai garde de dire qu'en toutes ces guerres les Romains se comporterent toujours honnêtement. On dit d'eux que la temerité & l'injustice étoient leurs forces , & leur ambition le motif de leurs entreprises.

Un Prince de la Grand'Bretagne que Cesar avoit attaqué , en parloit ainsi : Ces pilleurs de l'Univers , « après avoir ravagé toute la terre « viennent maintenant écumer la « mer ; ils sont avares quand leur « ennemi est riche , ambitieux quand « il est pauvre. L'Orient & l'Occident « ne suffisent pas à leur ambition , « ils veulent être les maîtres des « Pais fertiles & de ceux qui ne le « sont pas ; tuër des hommes , c'est les «

» vaincre ; piller & envahir des
» Roiaumes sous de faux prétextes,
» c'est les conquérir : telle est leur
» politique ; & après avoir tout boul-
» versé , fait de l'Univers une affreu-
» se solitude , ils se vantent d'avoir
» mis par tout la paix.

Cette invective quoique tres-avan-
tageuse pour les Romains , ne laisse
pas à le bien prendre de leur faire
honneur. Des scelerats que toute la
terre liguée ensemble ne pouvoit re-
tenir , avoient assurément quelque
vertu dans leur union , qui a duré
tant de Siècles , & qui a été tant
de fois traversée par la fortune &
par les armes ; mais à dire vrai elle
s'entretint plutôt par la nécessité de
l'union , que par la simpathie des hu-
meurs : il falloit opposer à une hai-
ne generale des forces unies , à l'ani-
mosité de toute la terre , beaucoup
de valeur , à la jalousie des autres peu-
ples une constance opiniâtre ; il fal-
loit vaincre si l'on ne vouloit être

vaincu , & conserver sa vie aux dépens de celle des autres , ou se résoudre à la perdre honteusement par sa lâcheté.

Quand les Romains se relâchèrent de l'austerité de la discipline militaire , ils en furent les victimes ; l'Italie fut saccagée par leurs ennemis , & Rome se vit la proie des Nations Barbares. Toutefois lorsqu'elle triompha , ce fut moins par la vertu de ses peuples , que par l'intelligence & la capacité de leurs Chefs ; par eux l'ordre & la discipline étoient établis & entretenus , & l'Armée en suivant le génie du General , se representoit moins l'honneur de la victoire que les dépouilles de l'Ennemi ; plus le butin dont chaque Soldat profitoit , que l'Empire du monde & la puissance absolue ; les Troupes presque toujours tirées du commun du peuple , conservoient de leur origine cette première inclination pour le brigandage , qui avoit

assemblé leurs peres sous Romulus : le Capitaine ainsi avoit à tourner au bien de sa Patrie , une disposition déjà favorable à ses desseins & à sa propre gloire , & c'est en quoi consistoit son merite , & où sa suffisance se faisoit voir.

Ce n'est pas qu'il ne soit sorti de grands hommes parmi le peuple ; mais il seroit plus extraordinaire que cela ne fût pas , qu'il n'est digne d'admiration d'en voir beaucoup. Chez les Romains, les occasions de se former & de paroître étoient fréquentes , & les occasions comme l'on sçait font souvent plus d'honneur aux hommes que les talens : par elles ils les mettent au jour où ils en acquièrent (car l'exercice & l'application sont une seconde nature) lorsque sans elle ils languissent inconnus de toute la terre , quelquefois avec des connoissances fort étendues.

Un homme passoit dans Rome par tous les états de la République,

où il s'instruisoit tantôt de la politique & des mœurs de ses compatriotes , tantôt des forces & des intérêts de sa Patrie ; là il étoit appliqué à découvrir le véritable génie du peuple , & par quels ressorts il pouvoit être plus sûrement gouverné ; ici dans une plus haute fortune , il mettoit au jour les connoissances qu'il avoit acquises dans ses premiers emplois , & devenu homme public il paroissoit né pour toutes sortes d'états , tant il montrait de suffisance en chaque chose. Tel qui y eût été enseveli dans l'obscurité sans les occasions de se montrer, qui en sortant d'une condition privée où il étoit comme caché à lui-même , y est devenu l'objet de l'admiration du Peuple dans les premières Charges du Senat. Les hommes font les affaires , dit un ancien Proverbe fort trivial , & les affaires font les hommes.

Les dissensions qui se rallumerent peu de tems après la promulgation

des Loix des douze Tables , produisirent cet avantage aux particuliers. Le peuple jaloux de l'autorité des Sénateurs , aspira aux honneurs du Consulat qui leur étoient réservées ; il demanda d'y être admis ; l'on fut obligé de trouver un temperament pour le satisfaire , & de créer, comme nous l'avons dit , trois Magistrats sous le nom de Tribuns Militaires, auxquels on donna la même autorité qu'aux Consuls.

Le peuple s'apaisa pour quelque tems , & laissa aux Patriciens le commandement comme à l'ordinaire , mais moins pour être fort contents de ce qu'on venoit de faire pour lui, que pour mieux s'établir dans cette nouvelle dignité. Dès qu'il s'en vit en possession, ce premier succez lui enfla le cœur , il tenta d'aller plus loin , & se crut en droit de tout prétendre, parce qu'il se voioit en état de tout obtenir. Le bien Public servant alors de prétexte à l'ambition des parti-

Couliers , chacun mit sa gloire à en montrer , & c'étoit à qui en auroit le plus. Les broüilleries aiant recommencé , confondirent le vice avec la vertu ; la vanité passa pour un zele , l'ambition pour une justice , la force pour la temérité.

Rome livrée aux passions de ses Citoyens , auroit succombé sans la sagesse du Senat , qui fut obligé de souscrire une seconde fois aux prétentions du peuple. Dès ce moment les premiers honneurs furent communs à tous les ordres , & cette voie ouverte au merite excita entre eux l'émulation & l'amour de la vertu ; de sorte qu'un homme dans la République en passant d'une Charge à une autre , connoissoit tout & se trouvoit à la fin capable de la servir dans quelque emploi qu'elle le voulût mettre.

De là Marius , homme Plebeien se fit aussi connoître grand homme de guerre , plein de force & d'éloquen-

ce, d'intrepidité, de valeur ; de-là la puissance du peuple , la défaite de Jurgurtha, celle des Theutons, des Cimbres, des Gaulois & de tant d'autres Nations Barbares.

De-là , la dexterité de ce nombre prodigieux de grands hommes qui se sont trouvez en même tems propres au maniement des affaires publiques, & à celle du cabinet ; admirable pour le conseil , & si entendu au métier de la guerre , capable de mediter & d'entreprendre , d'acquérir de la gloire à leur Patrie par leurs armes , & de l'immortalité par leurs écrits.

De-là enfin la force de l'Empire, chacun regardant depuis ce tems-là comme sa conquête particuliere celle de la Republique , & se felicitant seul d'un bien qui devenoit commun à tout le monde.

L'interêt propre, quoi qu'on en dise, est le premier ressort des grands événemens. Si quelques hommes l'ont

négligé pour le bien public, cette préférence s'est faite plus en sa faveur qu'à son dommage. Les grands hommes se sont souvent servis de cet artifice pour s'agrandir. On se laisse bien véritablement entraîner par les intérêts du bien public, mais l'on s'attache à ceux qui deviennent plus particuliers, & ceux-ci animent & donnent plus de mouvement que les autres, où presque toujours encore on tâche à les rencontrer.

Si nous avions parmi nous les mêmes avantages, si dis-je, chacun pouvoit se flater de parvenir par son mérite aux premières Charges du Roiaume sans le secours de cette fortune dorée, que les anciens disoient la mere de l'injustice, & des grandes revolutions; combien de gens inconnus se rendroient recommandables, combien d'inutiles deviendroient nécessaires à l'Etat! mais nos conditions sont bornées; chacun est attaché par sa propre inclination, ou par sa fortune, à un

art ou à une profession souvent ingrante ; chacun vit à sa manière pour lui seul & sans relation au bien public ; nos intérêts sont particuliers ; ceux du Prince ne sont pas toujours sûrement , les intérêts de ses Sujets , & le bien de l'un est souvent contraire à celui des autres.

Au lieu que dans Rome tout se faisoit par l'intérêt du bien commun , tout roule ici sur l'intérêt propre ; chacun fait sa fortune à part , s'élève & s'agrandit par lui-même , sans secours auxiliaire , ou par la protection d'un Grand ; en un mot nos établissemens sont fixes quand la fortune ne les fait pas ; l'on ne tire pas le General d'armée de la Charuë & des emplois populaires , ni le Ministre ne parvient pas de la condition des esclaves à la première Charge du Roiaume , les hommes étant fixés à un emploi duquel ils ne sortent que rarement pour passer à un autre. D'où vient

que nos connoissances sont si bornées, que l'homme de guerre est si peu propre au maniement des finances, & le Ministre au commandement des troupes; que les uns & les autres ne sçauroient écrire avec la même grace des Anciens? Les avantages de la Nation, ou les revolutions de sa fortune. Mais nous en rejettons ordinairement la faute sur nôtre Langue plutôt que de nous en charger, & c'est excuser nôtre ignorance à ses dépens; cependant rien n'est plus injuste.

La Langue Françoisé est simple, naïve & capable de soutenir les Traités les plus hardis de l'Eloquence la plus sublime; il n'y en a point qui réussisse mieux à copier les pensées, à rendre les choses par des expressions justes, & à observer très-exactement toutes les bienfaisances. Nous ne devons point faire nôtre apologie en ravalant son mérite, ni la mettre comme quel-

ques-uns , si fort au dessous de la Latine.

Nous avons parmi nous pour le langage des ouvrages aussi parfaits que ceux de la latinité du temps d'Auguste. Si le Latin traduit perd quelques-unes de ses beautés, il en est quelquefois dedommagé par des expressions Françoises tres - élégantes ; & nous pourrions à nôtre tour défier les Latins de bien traduire un discours François ; il leur échapperoit sans doute bien des graces & des finesses que la langue Latine ne sçauroit exprimer ; car chaque langue a ses agrémens differens ; ce qui est excellent dans l'une est souvent dans l'autre une barbarie.

Toute la faute en est donc à nos mœurs, à nos manieres & à nos usages, si nous n'avons pas comme les Romains des personnes aussi propres à soutenir la dignité del'Histoire. Ceux qui se mêlent de l'écrire pour n'avoir pas eu de part aux affaires , ni cette

grande connoissance de chaque état, comme avoient les Romains, ne sçauroient jamais attraper aussi vivement qu'eux le caractère des choses, & des personnages qu'ils ont à depeindre.

Dans tout autre genre de littérature nous en avons qui les valent ; j'en nommerois si d'autres avant moi n'avoient pris soin de le faire ; les écrits même d'un illustre de notre Siècle qui s'est le plus ouvertement déclaré pour eux, feroient contre les préventions si l'on regardoit les choses de près, mais il avoit du chagrin contre un moderne dont les anciens ont profité, & cette circonstance aussi bien que ses ouvrages font voir que le parti plus que la justice l'a fait déclarer en leur faveur.

** Ingeniis non ille favet plaudique
sepultis,*

Nostri sed impugnat.

a dit Horace * en pareille occasion.

Sans cela j'aurois contre son émule de nôtre tems, ce chagrin honnête qui regarderoit autant la justice qu'on lui doit, que le merite de quelques autres modernes de ma connoissance.

S'il devoit beaucoup aux anciens, il étoit honnête d'avoir pour eux de la reconnoissance, mais il ne falloit pas qu'elle s'exerçât aux dépens de ce qu'il doit à sa langue naturelle; elle lui a prêté les graces qui lui sont propres, & quand il y a jointe celles des anciens, elle lui a procuré le moien de s'acquérir parmi nous-même, à leurs dépens, une gloire & une reputation immortelle.

Après tout la prévention pour les anciens a été une injustice de tous les tems. Cicéron s'en est plaint „ dans son siècle, comme Horace. La „ malignité des hommes, a-t-il dit, „ fait qu'ils prodiguent leurs loüanges aux anciens à qui ils ne portent point d'envie, afin d'obscurcir

la gloire des modernes dont ils sont jaloux , *vitio malignitatis humanae vestra semper in laude , praesentia in fastidio.*

Quoi qu'il en soit , l'antiquité des premiers hommes ne leur a pas donné un degré d'excellence qu'ils n'avoient point. Quand on les considère de près , ou qu'on les compare avec ce que nous avons de plus parfait dans notre langue & dans notre goût , l'on rabat bien de cette veneration que les Siecles leur ont attirée. Le grand éloignement qu'il y a entre eux & nous , nous les fait paroître plus grands qu'ils ne sont , & leur donne un lustre qu'ils n'auroient pas , si nous étions leurs contemporains : car l'on juge plus avantageusement des choses que l'on ne voit pas , dit Tacite , que de celles qui sont presentes. *Majora credi de absentibus*

L'antiquité a encore cela de particulier , qu'elle ressemble à ces ver-

res d'optique qui réunissent les objets. Nous voyons dans le passé les choses éloignées les unes des autres, comme si elles étoient toutes du même tems , & c'est ce qui nous la rend si recommandable. Un Siècle entre elles n'y fait pas une assez grande difference pour les distinguer. Nous nous representons chez les Romains comme dans le même tems , Camille , Coriolan , Manlius , Curius Fabrice & les autres qui vivoient dans les premiers tems de la Republique comme s'ils avoient été les contemporains des Scipions , des Catons , de Paul Emile , de Brutus , de Marius , de Sylla , de Cesar , & de Pompée , qui vivoient dans des tems bien éloignez ; il nous semble que toutes leurs actions se sont passées dans un même jour , nous ne distinguons pas assez les Epoques ni les tems dans lesquels ils ont vécu , & cette confusion grossit bien l'idée generale que l'on s'est fait de tous les Romains.

Parmi

Parmi eux, je le repete , il y a eu veritablement de tres-grands hommes, mais ils ont été dispersez dans les divers tems de la Republique & c'est ce qui en a fait durer la gloire.

Ceux qui sont venus dans les premiers tems, c'est-à-dire dans les deux premier s siecles , étoient des gens d'une vertu rude , farouche, & austere quelquefois jusqu'à l'excez. Les seconds qui ont vécu vers le milieu de l'Empire , avoient plus de politesse & de sçavoir. Comme ils s'étoient formez par les guerres de leurs Ancêtres , ils se trouverent dans de plus grandes occasions de profiter & d'avoir besoin de leurs experiences. Les derniers furent encore plus éclairez , mais ils eurent plus de deffauts ; la delicateffe de l'esprit se tourna en finesse & en tromperie ; ce furent moins de grands hommes que de méchans hommes , plus des gens ambitieux que des personnes d'une probité sans reproches.

Finissons ce discours par une dernière reflexion ; nous n'estimons peut-être tant les Romains, que parce que nous sommes plus familiarisés , leurs Histoires qu'aucune autre peut-être aussi ne faisons tant de cas de leurs ouvrages , que pour connoître mieux les graces de leurs langues qui sont d'ailleurs plus de nôtre goût ; ce qu'il y a de vrai, c'est que l'esprit & le courage ont été de tous les siècles , & qu'ils ont plus éclaté dans certain tems & en certains Païs , parce que les sommes que les hommes adonnées plus aux bonnes choses , & qu'il y a eu plus d'occasions de les faire paroître , car les affaires de la vie ont toujours été le même train. Ce n'est pas chez les Romains seuls qu'il faut chercher le bon & le beau des actions heroïques & des ouvrages d'esprit , par tout où il y a eu des hommes il s'en est trouvé de la valeur ; il est inutile de chercher entre eux quelques diffé-

rences, les hommes se sont toujours montrez hommes, leurs coûtumes les ont seulement distinguez, le fond de la nature par tout la même a produit par tout les mêmes choix que chez les Romains. Quoique nos préventions soient pour eux, les autres peuples ne sont pas moins recommandables, ils ne sont peut-être moins estimés, que parce qu'ils sont moins connus. Les Romains ont été lâches & courageux, suivant l'esprit qui a regné dans la Republique; ils ont suivi la fortune & la conduite de leurs Capitaines, & ont toujours vecû comme les autres peuples, selon le caractère de celui qui a gouverné; au reste, ils étoient tous ambitieux, & se laissoient toujours conduire, comme les a peints un de leurs Historiens, par cette envie demesurée de dominer toute la terre; *apud nos jus imperii valet, inania transmittuntur*, dit Tacite.

Ne soions donc pas injustes en-

vers tout le monde en leur faveur : Toutes les bonnes & les grandes choses ne se sont pas faites par les anciens , dit le même Auteur, il s'en fait encore de nôtre tems qui méritent tous nos éloges , & d'être imitez par la posterité. *Nec omnia apud priores meliora , sed nostra quoque etas multa laudis , & artium imitanda posteris turis.* Tacit. anu. 3.

On voulut finir la séance après cette lecture , mais Ariste réveilla la compagnie par celle du conte qui suit. Il dit qu'il en connoissoit l'Auteur , & que le Traducteur du songe de Bocage s'en étoit servi comme de plusieurs autres Pieces qui ne lui appartiennent ni à son Auteur ; mais qu'il étoit à pardonner pour l'avoir avoué dans sa Preface.



L'ESPRIT FORT,

C O N T E

A. M. D. B.

IL est des cœurs bien faits que rien ne décourage ,
Qui choisissent toujours le parti le plus sage ,
Défarment la vigueur des destins ennemis ,
Et par des sentimens qu'un fort esprit suggere ,
S'élèvent noblement au dessus de la Sphere ,

 Ou leurs planettes les a mis.

Jamais tant d'agrémens , jamais tant de sagesse :
Lise étoit jolie & belle , & son Epoux Damis
Cachoit sous sa perruque un cranc à cheveux gris,
Lise avoit cens vertus , Damis étoit bon Prince ,
Leur parfaite union passoit dans la Province

 Pour un miracle de nos jours ;

Jamais tant d'agrément , jamais tant de sagesse
 Ne firent honneur à Lucrece ,

Et jamais tant de soins & de tendres amours

N'accompagnerent la vieilleſſe ;
Rien ne manquoit à leur félicité ,
Barbe grife & jeune beauté
Sont ordinairement un mauvais attelage.
Cependant tout rouloit ſi bien dans le ménage ;
Qu'au bout de l'an le bon Seigneur ,
Vit arriver un ſuccéſſeur.
Tandis qu'avec plaifir il élève l'enfance
De cet aimable rejetton ,
Un Jubi'é revint en France.
On ſçait qu'en ce tems d'Indulgence,
Chacun demande à Dieu pardon,
Le pecheur prend la diſcipline.
D'un zele tout devot , les Chrétiens ſont touchez ,
On reſſaſſe les vieux pechez.
Les gros & les petits , tout paſſe à l'étamine,
Aux pieds d'un Directeur , la Dame un beau matin ,
Avec un ſincere repentir ,
Declara nettement que le petit Colin
N'étoit pas le fils de ſon pere.
Halte, dit le Confeſſeur,
Pour un *Confiteor* , vous n'en ſerez pas quitte ;

Il en faut deux au moins ; ce crime fait horreur,

Faut-il qu'injustement v^{otre} enfant déshérite

Un legitime successeur ?

Il faut , Madame , vous résoudre ,

A confesser le fait à v^{otre} Epoux ,

Sans quoi je ne puis vous absoudre.

C'est m'exposer , dit-elle , à son juste courroux ,

Le beau compliment à lui faire.

Je m'en suis accusée à bien d'autres qu'à vous ,

Qui n'ont jamais trouvé cet aveu nécessaire.

Telle condescendance a damné bien des gens ,

Repliqua le Pater , Confesseurs obligeans ,

Passent legerement aux belles

Des pechez dont ils sont aussi coupables qu'elles ,

Quand-à les pardonner ils sont trop indulgens.

Pour moi je ne sçai point flater les infidèles.

Elle se leve , part , & suë dès ce moment

De honte & de douleur saisie.

La pauvrete n'avoit qu'une fois seulement

Cessé d'aimer fidèlement ,

Et s'en étoit dit-on mille fois repentie ,

La voilà dans un embarras ,

Qu'on ne peut exprimer. D'un côté l'aventure
Étoit à digerer trop dure.

Pour le Seigneur Damis , on craignoit les éclats,
D'autre part le salut , l'enfer & le trepas ,
Et du Confesseur l'ordonnance
Requeroit telle penitence.

Il faut succomber , & d'un mortel chagrin ,
Tomber dans une maladie
Qui lui pensa coûter la vie.
Sur le rapport d'un Medecin

Son Epoux connoissant que la melancholie
Alloit couper la trame de ses jours,
La pria d'en dire cause.

Elle veut l'en instruire , & jamais elle n'ose.
Oze tout , dit-il , mes amours ,

Rien ne me déplaira pourvû que tu guerisse.
Quoi faut-il qu'un secret te donne la jaunisse ,
Et qu'une femme meure à faute de parler ?
Cela seroit nouveau , je vai tout reveler ,
Puisque aussi bien dit-elle un trepas favorable ;
Doit bien-tôt terminer mon destin déplorable
J'étois à la maison des champs.

Où

Où je faisois la menagère ,
Quand la voisine Alix , par des discours touchans ,
Auxquels on ne résiste guère ,
Me prouva qu'avoir des enfans
Étoit à vous chose impossible ,
Me prêna les malheurs de la stérilité ,
Qui chez les Juifs passoit pour un deffaut terrible ,
Puis dans un jour charmant me fit voir la beauté
d'une heureuse fécondité.

Je me rendis hélas ! à cette douce amorce ,
Et Lucas le valet de nôtre messager ,
Avec moi se trouvant un jour dans le grenier ,
Je me souvins d'Alix & je manquai de force.
Il est , cela soit dit sans vous mettre en courroux ,
A faire des enfans plus habile que vous.
Je lui parlai d'amour , il comprit mon langage ,
Et sur un sac de bled , sac funeste & maudit ,
Faut-il en dire davantage ?

De ce malheureux sac nôtre Colin sortit.

A Lucas je donnai je pense ,
Quelques boisseaux de bled pour toute récompense ,
Si je vous ai trahi , je meurs , pardonnez-moi ,

A cela près toujours je vous gardai ma foi.

N'est-ce pas de mon bled que tu paia l'ouvrage ?

Lui répondit Damis , nullement effraïé ,

Cet enfant est à moi puisque je l'ai païé ,

Ne m'en parle pas davantage.

La belle en peu de tems repris ses lis , ses roses ,

Son embompoint , sa belle humeur ;

Colin fut élevé comme un petit Seigneur ,

A la maison des champs on parla d'autres choses ,

Enfin pour s'épargner d'inutiles ennuis ,

Ces Epoux ont vécu depuis ,

Comme si du fac l'avanture

Etoit chimere toute pure.

Bel exemple pour les maris ,

Dont le chagrin jaloux merite une apostrophe ,

Damis prit en tel cas le meilleur des partis ,

Et souûint cet assaut en brave Philosophe ,

Des sentimens communs sa raison triompha ,

Ce trait fait plus d'honneur à l'humaine sagesse ,

Que tout ce qu'on nous dit des sept Sages de Grece ,

Et je croi que celui dont l'Oracle parla ,

Auroit voulu sachant cela ,

Passer pour sot à ce prix là.



DU POÈME ÉPIQUE

de ses Regles.

Les sentimens sont si partagés sur l'origine du Poème Epique, que prendre parti, c'est s'engager à faire une critique & une discussion de faits fort ennuyeux. Je m'en tiendrai donc à l'étimologie de son nom. Je la tire d'un certain * Epicharmus Sicilien, qui l'a orné de toutes les parties dont nous le voïons composé. Avant lui le Poème Epique n'étoit qu'une simple satire sans dialogue ni interlocuteurs. Les fragmens qui nous sont restés des Comedies d'Alcée qui vivoit deux cens ans auparavant, & des autres anciens Comiques cités par Athenée le justifient.

* Athén. L. 14.

C'est donc proprement cet Epicharmus que l'on doit regarder comme le pere de la Comedie ; & cela avec d'autant plus de justice , qu'elle lui doit toutes les beautés dont elle est susceptible aujourd'hui. Il en fit d'abord un dialogue entre deux & trois personnages , ensuite il l'étendit à ce nombre indeterminé d'Acteurs si necessaires pour bien représenter une action , & pour remplir la scene. Sans lui nous n'aurions ni representations naturelles , ni scenes agreables , ni intrigues ménagées , ni évenemens qui surprissent , tout se reduiroit à la lecture de quelques caracteres que l'action du theatre n'animeroit pas ; à quelques traits de satire dont la finesse ne laisseroit pas voir la verité à tout le monde. L'on est jaloux de son attention ; on ne l'accorde qu'à ce que l'on entend sans peine , qu'à ce qui plaît , & qui interesse. En voilà assez pour ce qui regarde l'origine du Poëme Epique ,

Voïons maintenant, en peu de mots, quelles en sont les principales regles, & ce qu'il est en lui-même.

Le Poëme est une représentation accompagnée de circonstances d'une action principale, & non pas de toute la vie d'un homme. Quelques-uns ont entendu à tort que cette unité d'action étoit une unité de personnage; c'étoit la manière dont on traitoit les premiers Poëmes; mais depuis Epicharmis, par cette unité, on a toujours entendu l'unité ou la représentation d'une seule action principale. Elle doit être continuë; c'est-à-dire que dès que le premier acteur paroît, jusqu'à la fin, les principaux personnages qui servent à la représenter doivent être dans le mouvement, & les autres, ne doivent point l'empêcher; car les Héros du Poëme devant être toujours agités de quelque passion d'amour, de haine ou d'avarice, sont les premiers mobiles de l'action; & les autres sont

censés n'agir que par leur impulsion
& pour leur dessein.

« Cette action demande six conditions principales; 1^o. Elle doit être vraie. 2^o. Elle doit être tenue pour vraie. 3^o. Elle doit être heureuse. 4^o. Elle doit être louable. 5^o. Elle doit être une. 6^o. Et entière. Les quatre premières sont nécessaires à la fin du Poëme, qui est d'exciter les Grands à l'imitation des grandes choses; par l'exposition des grands exemples. Les deux dernières sont plus inférieures au Poëme qui seroit monstrueux s'il étoit double ou mutilé.

¶ Or le premier soin d'un Poëte doit être de bâtir sur un fonds ferme & solide, sur une vérité de l'Histoire, ou reçu de la tradition : car de même que celui-là n'est pas Poëte qui ne peut rien imaginer; celui-là n'est que charlatan qui feint toutes

« De l'action.

• De la vérité de l'action.

choses. Si l'action n'est vraie, quelle vraie-semblance aura la fable fondée sur la fausseté de l'action? & si la vrai-semblance manque à la fable, quelle croiance trouvera-elle dans l'esprit? quelle émulation excitera-elle dans l'ame des Grands? Ce deffaut seul a fait échoüer une infinité de pieces. Pour traiter heureusement un sujet, il faut indispensablement un point de verité connue de tout le monde.

a Mais comme il ne suffit pas à la perfection d'un corps que la matiere en soit belle, aussi ne suffit-il pas à la regularité d'un poëme que l'action soit vraie, il faut aussi qu'elle soit une & entiere, afin qu'il n'y ait rien de double ni d'amphibie, rien d'estropié ni d'imparfait.

Il faut que le sujet qu'on prend ne soit ni trop ancien ni trop recent.

a De l'utilité & de l'integrité de l'action.
i tems de l'Action.

Un sujet trop ancien ne paroissant rien parmi les ruines de tant de Siècles, est comme s'il n'avoit pas été, & passe pour fabuleux. Celui qui est récent est vû de trop près, on en connoît le particulier; de sorte que le Poète ne peut pas en disposer avec liberté, & de plus on n'y trouve pas le Grand, le Magnifique & le Merveilleux qui sont des qualitez essentielles à l'heroïque.

a Il faut s'écarter de son País aussi bien que de son Siècle, pour les trouver, parce que l'usage actuel des choses leur ôte la force & la veneration que leur attire l'antiquité; le Scamandre de l'ancienne Troie, quelque petit qu'il fût, paroît un bras de mer, sur le recit qu'en a fait Homere.

b L'action doit être louable afin qu'elle soit chantée heureusement, & qu'on en puisse faire un exemple sans

a Du lieu de l'action.

b L'action doit être louable.

donner de scandale au public, & il semble qu'en cela Homere commence à sommeiller dès le prélude de son *Iliade*.

a Mais ce n'est pas assez que l'action soit louable, il importe de plus qu'elle soit heureuse, afin qu'elle picque le cœur des Grands, & que l'émulation les porte à des semblables entreprises, par l'esperance de pareils succès.

Comme l'action est la matière du Poème, la fable en est la forme, à l'égard de laquelle il est ce que l'ame est à l'égard du corps; de sorte que sans la *b* fable qui est la plus propre essence du Poème, la plus pompeuse & la plus belle versification ne fait pas un Poème. La raison s'en tire de la nature & de la fin de la poésie qui est par office faiseuse d'images & de figures correctes & achevées. Ces images si achevées veulent être prises sur de par-

a Du succès de l'action. *b* De la fable

faits originaux qui ne se trouvent que dans l'universel où il n'entre rien de corrompu ; il faut donc que le Poëte laisse l'existence qui est gâtée , qu'il n'ait point d'égard à la vérité qui est mutilée , & qu'il s'attache à la possibilité qui est toute pure , & à la vrai-semblance qui est entière & parfaite.

a La Fable est selon Aristote , l'assemblage , la structure , ou la composition des choses feintes , c'est-à-dire que la Fable est une fabrique artificielle , composée d'évenemens feints & inventez , mais vrai-semblables , & fondez sur la vérité d'une action illustre & heroïque.

b Or elle veut être une , vrai-semblable & merveilleuse ; il n'y aura rien à desirer à l'unité de la Fable si l'action est une , si le Heros principal est seul & sans concurrent , si les Épisodes tiennent au corps de l'action par les nœuds du necessari-

a La définition. *b* Ses qualitez.

re & du vrai-semblable. Avant toutes choses , l'unité de l'action y est nécessaire , parce que naturellement une forme ne peut être de deux sujets , & une ame ne se peut partager entre deux corps. 2. Il faut se confier en son Heros , & commettre toutes les grandes choses à son courage , à sa conduite & à sa fortune ; car de lui donner des associez qui lui soient égaux , c'est donner plusieurs têtes à un seul corps. 3. Ce qui est nécessaire à l'unité de la Fable , c'est la juste liaison des Episodes qui sont les actions accessoires , & insérées qui servent à la grandeur & à la beauté du Poëme. Car le vrai-semblable qui est le fondement de l'opinion & l'objet de la creance , y doit entrer afin d'appuier les exemples , leur donner de l'autorité & de la force ; le merveilleux s'y doit rencontrer pour les relever , les embellir & leur donner ce qui attire de l'estime , & ce qui ex-

cite l'émulation des Grands qui ne s'ébranlent que pour les grandes choses.

* La première manière de pécher contre cette vrai-semblance, c'est de bâtir sur le faux en ne mettant point en œuvre le probable ni le possible, de sorte que ce que l'on fait ne puisse servir à l'instruction de personne. La seconde est le défaut de certains rigoureux amateurs de la vérité, mais éclairez, qui n'ayant pas assez bonne opinion de tout ce qui se trouve dans l'étendue de la foi humaine, vont chercher dans les saintes Ecritures des Heros & des actions héroïques à mettre en poëme.

Ces personnes font deux fautes essentielles, l'une contre la forme du poëme, & l'autre contre la fin de la Poësie. La première en ce qu'elle ne s'arrêtant pas dans l'étendue des choses qui ne sont pas de la foi humaine, ils laissent la vraie matière

* 1. Manière de faillir contre la vrai-semblance.

dont se font les Fables, & n'en trouvent ni vraie ni fausse dans l'étendue des choses qui sont de la foi Divine; la raison de cela c'est qu'il n'y a rien de faux, & que les veritez saintes ne se peuvent tourner en fable sans quelque sorte de blasphême. La 2.^e faute qu'ils commettent est qu'allant chercher des sujets bien au de-là de la vraisemblance & de la possibilité des choses; ils n'en rapportent rien qui puisse servir d'éguillon à piquer le courage & l'émulation des Grands, & à les porter à de semblables entreprises, ce qui est encore la fin de la Poësie. C'est donc une maxime principale de cet art, que la vraisemblance est de plus grand usage que la verité.

La troisième maniere de faillir contre cette vraisemblance, c'est d'imiter ceux qui n'agissent que par machines, qui ne font rien où il n'y entre de l'enchantement & du mi-

racle. Il est permis de les employer dans une tempête , dans un embrasement , dans un deluge , contre des charmes où la plus forte vertu se trouve foible : mais il ne faut point de machines où l'épée & la lance peuvent produire les mêmes effets.

a Pour l'ordre que l'on y doit garder il y en a deux , le naturel & l'artificiel , ou le renversé ; le premier à l'égard de l'action principale qui est le sujet de la Fable , le second à l'égard du sujet dont cette action principale est détachée.

b Pour ce qui est des mœurs , Aristote les veut bonnes , afin qu'il s'en puisse faire des modèles qui instruisent.

c Il les veut conformes aux sexes , à l'âge & à la qualité des personnes que l'on représente , afin que rien ne blesse la bienséance & le vrai-semblable.

a De l'ordre de la Fable. *b* Des mœurs. *c* Aristote demande 42 conditions.

3. Il les veut égales à l'égard des personnes qui sont de la création du Poëte , parce que l'inégalité est la marque d'un esprit changeant , qui est fort éloigné de l'heroïque.

4. Il les veut semblables à l'égard des personnes que le Poëte reçoit de l'histoire , parce que la copie doit être semblable à l'original.

Virgile s'est dispensé du 4. article à l'égard de Didon.

* Pour ce qui est des amours qui peuvent entrer dans un Poëme, Premièrement on les doit renfermer dans les Episodes , sans leur permettre pourquoi que ce soit d'entrer dans l'action principale ; cet article est essentiel au Poëme , & le distingue du Roman.

2°. Les amours qui entreront dans le Poëme doivent être amours de heros & de heroïnes , qui aient des coleres hardies, des jalousies, que leurs desespoir même ait une fierté qui étonne.

* Quelles amours doivent entrer dans le Poëme.

3. Qu'il n'y ait rien que de bien-féant & de modeste dans les amours des Reines & des Princesses, qu'on ne leurs attribue rien qui tache la Pourpre ou qui deshonore la Couronne.

a Pour ce qui est de la diction, la Poësie heroïque demande une diction toute sublime; qu'on ne pense pas, dit Horace, que ce soit les cadences & les mesures, que ce soit l'arrangement & l'ordre des mots, que ce soit la pureté de la diction, la propriété des formes qui fassent le Poëte; il faut quelque chose de plus grand & de plus fort, de plus élevé & de plus riche.

b Il faut toutefois remarquer que quoi que cette Poësie ne souffre rien qui ne soit grand, fort, beau, sa grandeur, sa beauté & sa force sont différentes selon la différence des matieres.

a Diction de la Poësie, *b* L'esprit nécessaire à la Poësie heroïque.

L'esprit

L'esprit que demande la Poësie heroïque, doit être du premier ordre & du plus éclairé de cet ordre, parce que l'imitation heroïque se devant faire par des images abstraites & des singularitez purifiées de la matiere contre-tirées sur la seule idée, il faut que l'esprit artisan de ces images si pures, si spirituelles, si parfaites, soit des moins materiels & des plus élairez; de plus, l'esprit du Poëte doit découvrir en chaque chose la pure forme du bon & du beau, la pure idée de l'aimable & du merveilleux: or ces formes, & ces idées ne sont pas à la superficie des choses, & il faut des yeux pénétrans pour les découvrir.

* Le plus bel esprit du monde ne suffit pas au Poëme heroïque, s'il n'est accompagné de l'esprit divin qui fait l'emportement & l'antou-siasme; c'est ce qui fait dire à Horace, que le Poëte doit avoir un

* L'Antou-siasme.

esprit divin, & à Platon que dans les ouvrages des Poëtes, il faut moins de travail que d'instinct, moins d'étude que d'extase, & que les choses merveilleuses qui leurs sortent de la bouche, sont moins de leur esprit que du Dieu qui les inspire.

* La perfection des Grands est la fin de la Poësie heroïque; le Poëte arrive à cette fin en purifiant les passions, c'est-à-dire en proposant aux Grands des Patrons imaginez & des modèles fabuleux, mais utiles & instructifs sur lesquels ils puissent apprendre le bon usage qu'ils doivent faire de l'amour & de la colere qui sont les passions ordinaires des heros.

Il est nécessaire pour cela que l'esprit du Poëte s'emporte avec les passions emportées, qu'il suive leurs égaremens & leurs saillies, pour mieux remarquer comme il les faut prendre pour reduire leurs excès

* La fin de la Poësie heroïque.

aux mesures de la juste mediocrité ,
& pour les faire servir à la vertu
heroïque.

Ce n'est pas assez qu'il purifie les
passions des Grands , il faut encore
qu'il forme , qu'il acheve en eux les
vertus qui sont dignes de leurs con-
ditions , & qui égalent leurs fortu-
nes.

* Il y a de deux sortes de sujets
qui peuvent contribuer à la fin que
le Poëte doit se proposer ; ce sont
les sujets d'incidens & ceux que l'on
tire des passions.

Les sujets d'incidens sont d'abord
extremement agréables , parce qu'ils
ont la grace de la surprise ; mais ils
ne touchent plus dès qu'ils sont
connus. Ceux des passions durent
davantage , & ne dégoûtent pas si-
tôt , car l'ame ne garde pas si long-
tems l'impression , que la memoire &
l'image des choses que l'on a repre-
sentées. Il y a de troisièmes su-

jets, que l'on appelle des sujets mixtes, c'est-à-dire qui sont composez des sujets d'incidens & de ceux des passions. Ceux-là sont les meilleurs & les plus heureux, parce qu'ils empruntent des deux autres, le surprenant & le patetique; mais il faut sur tout suivre le caractere des spectateurs. Les Atheniens qui aimoient les Republiques se plaifoient à voir représenter la cruauté d'un Roi, ou la rebellion de ses peuples causée par sa mauvaise conduite. Nous autres demandons que les Princes soient heureux & respectez, parce que nous nous affligeons avec eux, & pour eux dans leurs infortunes, que leur gloire nous fait davantage goûter l'honneur d'obéir à un Prince toujours Sage & toujours Conquerant.

Comme il est des Auteurs indociles, qui par une trop grande complaisance pour leurs idées, sortent entièrement de ces regles croiant atteindre la liberté du naturel; il en est aussi

de steriles & de languissans qui y sont si scrupuleusement attachez , qu'on diroit qu'ils se font un art d'ennuier par les regles dont ils ôtent jusqu'au bon sens. Ces deux extremités sont également dangereuses; dans l'une on est exposé à suivre toutes les saillies d'une imagination souvent déreglée ; dans l'autre à souffrir la contrainte d'une regle severe, qui supprime quelquefois l'agreable d'un sujet qui plaît de lui-même. Il faut donc aimer la regle pour éviter la confusion ; mais il faut ôter à la regle toute contrainte qui gêne, & banir une raison scrupuleuse qui par trop d'attachement à la justesse ne laisse rien de libre & de naturel. Il faut aimer la regle pour aider le naturel à n'en point sortir , & il faut suivre le naturel pour donner à la regle cet air libre & enjoué , qu'elle n'auroit pas sans son secours : car les regles ne sont que le précis de cette raison superieure , qui place

toutes choses dans l'ordre qui leur convient & qui leur est naturel.

Voilà en general ce que l'on peut penser succinctement sur les regles du theatre. Celui qui le traite dans le heroïque est merveilleux dans ses ouvrages, tant qu'il est purement humain : mais il doit s'attacher à être juste dans ses caracteres, & naturel dans les passions qu'il represente. Il faut qu'il soit heureux & penetrant dans les recherches qu'il doit faire, delicat dans les expressions qu'il doit employer, qu'il sçache connoître & bien exprimer ce qui est de la nature de chaque homme & de chaque caractere ; c'est à quoi il doit se reduire pour être concis & pour être vif, & c'est ce qui a fait les grands Poëtes & les bons Comiques.

Au reste, quand un Auteur a fourni sa carriere, qu'il a fini ses portraits dans toute l'étendue de son sujet, & qu'il a diverti, il doit peu se soucier du jugement des critiques.

C'est une réponse sans réplique aux reflexions chagrines de quelques fâcheux , que de les avoir tirées par la chose même qu'ils desaprouvent de l'état sombre & melancolique qui leur est naturel. De telles gens veulent souvent sçavoir s'ils ont ri dans les regles , & chagrins d'avoir été une seule fois contents d'eux , ils ne songent qu'à s'en venger sur les autres.

Après qu'on eut fait cette lecture , une Dame de la Compagnie en parla avec tant de délicatesse , que cela donna lieu à un Abbé de sa connoissance de reciter des vers qu'il avoit fait autrefois pour elle : Tout le monde fit silence , & l'Abbé recita les stances qui suivent.





LE PORTRAIT
DE L'AME
SENSIBLE ET DELICATE
A MAD. DE V.
VERS IRREGULIERS.

Q U'on ait l'esprit brillant & le cœur élevé,
Q u'on ait de la raison & beaucoup de sagesse,
On ne sçauroit former un mérite achevé,
Si l'ame est peu sensible & sans délicatesse.



Tel a du dégoût & du discernement,
Qui n'ayant pas dans l'ame un subtil sentiment,
Des belles passions connoît mal le mystère;
Tout ce que le plaisir a de pur, de charmant,
Fait une impression légère
Sur un cœur qui sent faiblement.
L'image qu'il se fait du bien dont il se flate,
Dès qu'il peut l'embrasser se perd, s'évanouit:

Au

Au lieu que rien n'échappe à l'ame delicate
Des douceurs dont elle jouit.



L'ame delicate est sensible
Aux atteintes du mal comme aux attraits du bien ;
Elle ressent souvent comme un malheur terrible
Où tout autre ne ressent rien ;
Tel affront est mortel à sa delicatesse ,
Dont un autre seroit blessé legerement ;
Et ce n'est point en elle ou deffaut ou foiblesse ,
Mais un noble & vif sentiment,



Aimant l'honneur avec tendresse ,
Elle se pique & s'interesse ,
Contre tout ce qui peut attaquer ses amours ,
On lui voit aussi-tôt mettre tout en usage ,
La gloire appelle à son secours
Tous les efforts de son courage.
Et lorsqu'elle se peut venger avec éclat
D'un ennemi puissant & redoutable ,
La vengeance est pour elle un mets si delicat ,

Que la table des Dieux n'a rien de comparable
 Mais aussi quelque ardeur qui semble l'entraîner
 A perdre un ennemi digne de sa colere ,

Dés qu'elle se peut satisfaire
 Sa plus douce vengeance est de lui pardonner.



Ajoutons ce beau trait à l'ame delicate
 Pour éviter les noms & d'injuste & d'ingrate ;
 Tout ce qui porte en soi l'image d'un bienfait ,

Lui semble d'un prix sans limite
 Qui se fait mal connoître à celui qui l'a fait.
 Il n'est point de faveur qui lui semble petite ,
 Vous la voyez rougir de son peu de merite ,

Vous la voyez s'inquiéter ,
 Se reprocher son impuissance ,
 Et sans cesse chercher dans la reconnaissance

Mille adresses pour s'acquitter ;
 Elle fait retentir une grace échappée ,

Un plaisir tombe par hazard
 Où l'esprit & le cœur souvent n'ont point de part ;
 Aimant bien mieux risquer d'être trompée ,
 Volant plutôt l'être en effet

Que de sentir l'inquietude
D'avoir payé d'ingratitude
Ce qui peut passer pour bienfait,



Que l'ame delicate aime bien son devoir ,
On la voit souvent s'émouvoir
Au moindre soupçon qui la blesse ;
Elle le met au plus haut point ,
Jusques là toutefois que l'on voit sa tendresse
Craindre pour son devoir , & ne confondre point ,
Le vain scrupule & la delicatelle.
Quoy qu'elle soit sujette à de fausses terreurs ,
Elle en tire cet avantage
De ne tomber jamais en ces fausses erreurs
Où trop de confiance engage.
L'ame delicate peut bien
Prendre dans cette crainte extrême
L'ombre du mal pour le mal même ,
Mais n'embrasse jamais le mal au lieu du bien.
Si-tôt qu'elle s'impute une faute legere ,
Elle voudroit perir pour se la mieux cacher ;
Son devoir un peu trop severe

Ne se lasse jamais de la lui reprocher ;
Et pour rendre à sa confiance
Le repos qu'elle s'est ôté ,
Elle ne croit jamais avoir trop acheté
La gloire de son innocence.



Mais qui pourroit bien exprimer
Tout ce qu'est capable de faire
Une ame de ce caractère ,
Quand elle s'abandonne au doux plaisir d'aimer ?
Avec quels soins & quelle adresse
Un cœur à ce qu'il aime ajuste ses desirs ?
Avec quelle délicatesse
Sa respectueuse tendresse
Se rend un compte exact de ses moindres soupirs.
Il ne cherche, il ne voit que la beauté qu'il aime ;
Il ne sent que l'amour , & trouve peu d'appas
Sans les plaisirs de l'amour même
Si l'amour ne les donne pas.



Voilà , charmante Deocrète ,

Quelle est l'image & le mérite
De l'ame delicate, ainsi qu'elle est chez vous.

Je veux que tout autre se flatte
Du nom de bel esprit si privé parmi nous.
Le plus beau don du Ciel est l'ame delitatie.

Qu'un autre trouve des appas
Dans le titre pompeux de courage heroïque,
Ce grand nom n'a rien qui me pique
Si le delicat n'en est pas.

On dit à l'Abbé tout ce que l'honnêteté & la beauté de ses Vers demandoient qu'on lui dît : Mais tout le monde convint qu'un homme indifférent ne pouvoit avoir écrit si galement à une Dame ; sur tout du mérite de celle à qui il les avoit adressés. Cela donna lieu à la lecture de la Fable suivante, qu'une personne de la Compagnie avoit écrite à une autre Dame de ses amies, qui avoit perdu un homme pour lequel on sçavoit qu'elle avoit eu des sentimens fort distinguez.



FABLE PREMIERE

Du dixième Livre des Metamorphoses d'Ovide.

A M..... qui pleuroit son Amant.

ON tient dans le sacré Vallon
 Que le celebre Orphée, ornement de la Fable,
 Fut fils & portrair veritable
 De Calliope & d'Apollon.

Etant donc le plus noble & le mieux fait de Thrace,
 Poëte, Musicien, beau, jeune, plein d'audace,
 Et fidele jusqu'à l'excès,

Dès qu'il lui plut d'aimer, ce fut avec succès,
 Mais lorsqu'il resolut d'épouser sa Maîtresse,

Hymen en vain fut invité
 De venir avec allegresse
 Eclairer la solemnité.

Un noir chagrin parut sur son visage,
 Et son flambeau tristement allumé
 Ne donna point d'heureux presage.

Comme il avoit accoutumé :

Dé sorte qu'on jugea qu'un destin peu propice
Menagoit le bonheur d'Orphée & d'Euridice,
Et la suite fit voir qu'on ne se trompoit pas.

Peu de jours après l'hyménée

[Des plus charmants plaisirs triste recours, hélas !

On vit mourir l'Épouse infortunée

Par la morsure empoisonnée

D'un serpent caché sous ses pas.

Les regrets de l'Époux ne se peuvent décrire,

Et sans doute à qui sçait aimer

Voir mourir ce qu'on aime, est un cruel martire

Que les discours ne peuvent exprimer.

Sur cet événement funeste

Il invoqua d'abord les Dieux de l'Univers ;

Mais après mille vœux & mille vœux offerts

L'eût peu d'effet de la prière céleste,

Il eut recours à celle des Enfers.

D'un abîme profond qu'on trouve en Laconie

Ce courageux héros traversa la noirceur,

• Et malgré la fumée épaisse

De l'air qu'obscurcissoit la fumée ennemie.

Jusqu'au pied de Pluton il porta sa douleur,

Et de sa triste voix accordant la douceur

Avec la plaintive harmonie

D'un luth que secundoient les soupirs de son cœur,

Il fit entendre ainsi le sujet de sa peine.

Roi, dit-il à Pluton, Monarque souterrain,

A qui l'affreuse mort soumet le genre humain,

Un desir curieux n'est pas ce qui m'amène,

Et ma temerité qui vous tient en suspens,

N'imité nullement ce Guerrier magnanime

Qui vint chercher ici la gloire à vos dépens.

L'intérêt d'un amour dont je suis la victime

Me donne bien, hélas ! autre chose à penser.

Euridice est ici, la mort me l'a ravie,

Et ses charmans appas n'ont pû la dispenser

De finir une belle vie

Qui ne faisoit que commencer.

L'Hyménée & l'amour au gré de ma tendresse

Venoient d'unir les noms de femme & de maîtresse.

Heureux Epoux ! heureux Amant !

Depuis peu de jours seulement

Je jouissois de ma victoire,

Quand un faral serpent jaloux de tant de gloire
Donna le coup mortel à cet objet charmant ,
Et de tous mes bonheurs passez en un moment

Ne me laissa que la memoire.

Contre cette memoire , ou plutôt ce poison ,
J'ay voulu resister , grand Roi , je le confesse ,
Mais après mille efforts je vois que ma raison
Est d'accord avec ma foiblesse.

Sous le poids des regrets mon esprit éperdu
Me parle à tout moment de ce que j'ai perdu ,
Et d'un temps trop heureux ne ramene les charmes ,
Que pour renouveler mes soupirs & mes larmes.
Abandonné du Ciel en cette extremité
De ses peres mourant n'ayant plus rien à craindre

Pour ne laisser rien d'intenté

De ce que j'ay souffert je viens ici me plaindre ;

Je viens par un dernier effort

Par le triste recit des rigueurs de mon sort
Obliger , si je puis , votre Cœur inflexible.

A révoquer l'arrest terrible

Qui condamna si - tôt Euridice à la mort ;

Helas ! si vous étiez sensible.

Si vous aviez aimé, vous auriez mais grâces Roi !

S'il est vrai ce qu'on dit de vos anciennes âmes ,

Vous savez aussi-bien que moi

Ce que l'amour peut sur nos âmes.

Si vous connoissiez donc ce que pesent ses coups ,

Si vous avez senti l'ennui qui me devore ,

Par respect pour ce tend si doux ,

Qui joint Proserpine avec vous ,

Ne me refusez pas la pitié que j'implore ;

Redonnez, Euridice à son fidèle Epoux.

Cette grace que je demande

N'est pas pour l'exempter de mourir à son tour ;

Quelque prodige ici que mon amour attende ,

Je sçai qu'il faut mourir un jour ,

Et qu'en vain Euridice espérant le contraire ,

A la commune loi prétendrait se soustraire.

Non , non , il doit suffire au bonheur de mes jours

Que de son âge entier elle achève le cours

Sous l'Empire du Ciel qui nous fit l'un pour l'autre.

Redonnez la lumière à ces feux si constants

Et ne nous condamnez à rentrer dans le vôtre

Que quand notre bonheur aura duré long-temps

Où si la fiere destinée

Malgré l'ardeur de mes souhaits

A me la refuser est toujours obstinée ,

Du moins consentez de formais

A retenir ici mon ame infortunée.

Vous avez à choisir d'accorder à mes vœux

Le retour d'Euridice , ou la mort de tous deux.

Quelque ennemi que soit le sort inexorable ,

Vous pouvez abréger les maux d'un misérable ,

Et ce seroit trop de rigueur ,

Après avoir connu mon deuil inconsolable ,

Si cette dernière faveur

Dont on se serviroit pour punir un coupable ,

Etoit encor refusée à mon cœur.

Orphée accompagnoit les charmes du bien dire

De si sensibles sons & de si doux accords

Que les plus durs d'entre les morts

Etoient touchés de son martyre.

Les criminels d'Enfer , les filles de Belus ,

Siziphe , Ixion & Tantale ,

Pour écouter cette voix sans égale.

Au vain travail qu'ils font ne s'emploierent plus ,

Et même on dit que les Furies
Pour la première fois parurent attendries ,
Et qu'une si constante & si vive amitié
Aiant scû maîtriser leur barbare courage ,
On vit de leurs yeux pleins de rage
Couler des larmes de pitié.
Mais pourquoy différer à vous conter le reste ?
Pluton ceda lui-même à des vœux si doux ,
Et rendit Euridice aux vœux de son Epoux ;
Mais par un caprice funeste
Du destin bizarre & jaloux
Il prescrivit leur marche, & voulut que la Belle
Suivît son mari pas à pas ,
Sans qu'il lui fût permis de se tourner vers elle
Sous peine d'un second trépas ,
Dont en vain son désir rebelle
Voudroit une autre fois racheter ses appas.
Trop content d'un succès qu'il n'osoit se promettre ,
Son cœur à cette dure loi
N'hésita pas à se soumettre ,
Et parmi les détours de ces lieux pleins d'effroi
Ils seurent en effet s'avancer de manière

Qu'ils commençoient enfin à revoir la lumière,

Quand ce trop tendre Epoux, moins prudent

qu'amoureux,

Par une inquietude amante & meurtrière,

Oubliant de Pluton le décret rigoureux,

Oza regarder en arrière.

Fut-il fort plus douloureux !

De son propre malheur misérable complice,

Un adieu dans les airs tristement proferé

Fut tout ce qu'il obtint de sa chere Euridice.

Interdit & desesperé

Il vit tomber au fond du precipice

Ce qu'avec tant de peine il en avoit tiré.

En vain il essaya de la rejoindre encore,

Il fallut retourner sous l'Empire du jour,

Et c'est un point que personne n'ignore,

Que le malheur de son amour

Pour jamais depuis son retour

Lui rendit odieux le sexe qu'on adore.

De ce parfait amour dont on fait vanité

Vous voyez l'inutilité ;

Après la mort de ce qu'on aime

En vain on s'abandonne à d'éternels regrets,

Et de la volonté suprême

En vain on contredit les célestes Décrets ;

Le mort est toujours mort , & notre impatience

Qui s'obstine à ne rien souffrir ,

Nous apprend par expérience

Qu'elle augmente le mal au lieu de le guérir.

Mais d'un discours si véritable

Aucun Lecteur ne fera son profit.

Ce n'est point la raison , c'est le temps qui guérit ,

Et si je fais parler mon zèle charitable ,

C'est que la vérité doit couronner la fable ,

Si je veux que Philis en aime le récit.

De la Metamorphose on passa à la lecture d'une lettre, où il y avoit plusieurs Sonnets que l'on avoit trouvez bons. Voici de quoi il étoit question,

Fragment d'une Lettre.

Vous ne sçauriez croire combien l'élection de Monsieur le Prince de

Conti à la Couronne de Pologne donne de plaisir à tout le monde. Je m'assure qu'en cela la joie du peuple n'est pas ce qui flatte le moins ce grand Prince ; il la voit mêlée de chagrin & de déplaisir de ce que nous l'allons perdre. Que les Polonois sont heureux , & ont montré d'adresse & de prudence dans ce choix-là ! Voicy un Sonnet qui leur est adressé.

S O N N E T.

Aux Polonois , sur l'élection de Monsieur le Prince de Conti.

PEuples à qui les Dieux laisserent en partage
L'heureuse liberté de vous choisir des Rois ,
A leurs secrets desseins conformant vòtre choix
Que vous profitez bien d'un si grand avantage,
Et vous en falloit un jeune , vaillant & sage ;
Qui scût vaincre , regner & conserver vos loix
Illustre par son Sang , fameux par ses exploits
Vous trouvez dans Conti tout ce rare assemblage.

Vous lui rendez un nom que portoient ses aïeux,
 Mais un nom qui devient plus grand, plus glorieux,
 Quand le Ciel par vos vœux à ses vertus le donne.
 Quelle riche moisson pour vos jeunes Guerriers !
 Quelle gloire pour vous de mettre la Couronne
 Sur un front rang de fois couronné de lauriers !

Vous voïez bien quel'on entend parler
 d'Henri III, lors qu'on dit ; *Vous lui
 rendez un nom que portoient ses Aïeux.*
 Il fut élu à la Couronne de Pologne
 après la mort de Sigismond Auguste,
 & devint trois mois après Roi de
 France par la mort de Charles IX,
 son Frère.

Mais puisque je suis sur la Poësie,
 il faut que je vous fasse part d'un au-
 tre Sonnet qui a été fait pour une
 occasion bien différente ; c'est une
 Epitaphe d'un Hermite encore vi-
 vant, & dont vous avez entendu
 parler.

SONNET

S O N N E T

Sur un Hermite.

Passant , si ton esprit est assez curieux
Pour voir ce que la grace a pû sur la nature ,
Arrête ici tes pas , & vois la sepulture
Qu'un homme vif & mort a choisi dans ces lieux.

Il est vif , car la mort n'a pas fermé les yeux ,
Il est mort séparé de toute créature ;
Il est vif , car son corps prend quelque nourriture ;
Il est mort , car son ame est déjà dans les Cieux.

S'il est vif , que fait-il dans cette nuit profonde ?
S'il est mort , que n'est-il tout à fait hors du monde ?
Qui pourra démêler un si merveilleux sort ?

Il est vif , il est mort , son ame ensevelie

Conserve par devoir les marques de la vie

Et souffre par amour les effets de la mort.

Que dites-vous de ce Sonnet ?
Certe distribution d'idées n'est-elle
pas belle ? j'en trouve néanmoins la
conclusion fautive , & je me souviens

K.

que le Pere Bouhours dans sa maniere de bien penser sur les ouvrages d'esprit, a repris la même faute dans ces vers de Malherbe, si je ne me trompe.

Où leurs ames hautaines

Font encore les vaines

Ils sont mangez des vers.

Malherbe parle des Conquerans ; le Pere Bouhours dit que c'est une erreur du Paganisme ; que les ames ne sont point dans le tombeau ; & je trouve veritablement fort plaisant que Malherbe, par tout ailleurs si judicieux, ait mis non seulement l'ame de ces Heros dans le tombeau avec leurs corps, mais qu'il ait pensé qu'elles y avoient de la vanité : il faut qu'il leur en ait crû bonne provision, pour la porter jusques-là. Je m'imagine voir ce mort de consequence, que quelqu'un a si plaisamment fait parler à un gueux

mort sur son fumier, il n'en ſcauroit ſouffrir le voiſinage, il ſe trouve dans un beau Maſolée, où il eſt embaumé. & il dit à l'autre qu'il eſt puant, & lui commande de ſe retirer. Cette plaifanterie m'a touſjours paru une Satire tres-fine, de la fauſſe délicateſſe de la plûpart des grands qui ſe croient quelque choſe de plus qu'humain.

Pour revenir à ce que je trouve de faux dans la penſée de ce dernier Sonnet, & je crois que vous vous en ſerez déjà apperceu, c'eſt qu'il dit :

Il eſt viſ, il eſt mort, ſon ame enſevelie

Conſerve par devoir les marques de la vie

Et ſouffre par amour les effets inde la mort.

Le devoir de l'ame eſt d'animer le corps tant qu'elle lui eſt unie ; ſi cette union ſe rompt, le corps eſt mort : & ſi l'Hermite eſt mort, ce n'eſt plus le devoir de l'ame de l'animer. D'ailleurs il me ſemble qu'une ame vit touſjours, & qu'elle ne conſerve pas

par devoir les marques de la vie ; je vois bien que l'on peut dire qu'elle conserve ces marques au corps : mais comme il est entièrement question de l'Hermite , j'aimerois mieux dire :

..... son ame enfermée

Lui donne par devoir les marques de la vie.

Aimez-vous bien d'ailleurs le terme de *vif* ? je sçai qu'il est opposé à *mort* ; mais il me semble qu'il signifie autre chose qu'être vivant. Cet homme est *vif*, il a de la vivacité , c'est ce que j'entends ; & ici l'on veut dire qu'il est vivant , qu'il vit , qu'il n'est pas mort , c'est toute autre chose à mon sens ; quoi qu'il en soit , ce Sonnet ne laisse pas d'être toujours fort beau.

Puis que je suis sur les Epitaphes , je ne vous quitterai point que je ne vous aie encore dit une Paraphrase de ces paroles ; *Nic transit gloria mundi* ; Elle est au bas d'un tombeau d'un Grand. Elle a paru belle , & c'est une reflexion

tion que nous devrions tous faire.
 Mais hélas ! ceux qui en font de pa-
 reilles pour les écrire , sont bien sou-
 vent ceux qui en profitent le moins ,
 la voici.

P A R A P H R A S E

de ces paroles : Sic transit gloria mundi.

Figure du monde qui passe ,

Et qui passe dans un moment ,

Des biens & des grandeurs funeste amusement ,

Dont un mortel s'enivre & jamais ne se lasse :

De quoi sert cet éclat à l'heure de la mort ?

Il ne peut ni changer , ni retarder le sort

... nous en fourniroit une preuve éclatante :

*

*

*

Après les grands Emplois , à quoi bon tant courir

A mille sois fâcheux ? Cet embarras nous livre ,

Et quand un grand Seigneur n'a pas le temps de vivre

Il trouve rarement le temps de bien mourir.



EPI TRE

*A une Caille, dont l'Auteur avoit
fait present à M....*

Vous qui viviez jadis à mes dépens
Que nourrit maintenant une aimable maîtresse
O Caille c'est à vous que ce discours s'adresse,
Ecoutez-moi quelques momens.

Je sçai vôtre embonpoint, & vous en félicite
A ce qu'on m'a mandé vous vous portez si bien
Que si de vos repas vous ne retranchez rien
Vôtre cage bien-tôt deviendra trop petite.

J'en suis ravi, mais écoutez,
Songez à meriter s'il se peut les bontez

Qu'a pour vous la belle finette ;
Les soins qu'elle vous rend sont de grandes faveurs,
Et mille amants que sa fierté rejette
Païeroient de leur sang de pareilles douceurs

Or sçachez donc comme il faut vous y prendre

Pour bien faire vôtre devoir.

Primo, jamais vos chants ne se feront entendre.

- Ni de grand matin, ni le soir ;

Aiez pour son repos beaucoup de complaisance,

Il est bien des Amants qui valent mieux que vous

Qui se contraignent au silence

De peur d'attirer son courroux.

Quand vôtre maîtresse viendra

Pour vous donner vôtre pitance

Baïsez le bout du doigt qu'elle présentera,

Puis bien honnêtement faites la reverence.

N'allez pas, s'il vous plaît, sortant de vôtre trou

Avancer vôtre nez pour lui baïser la bouche

Si je sçai seulement que vôtre bec y touche

A mon retour je vous rendrai le con.

Si vous voïez quelqu'Amant temeraire

Du chapeau seulement toucher son falbala

Criez bien fort, qualcaïlla, qualcaïlla,

Agitez-vous, mettez-vous en colere,

Faites venir à vous pere, sœur, frere, mere

Et contraignez le drole à décamper de-là.

Ainsi le juste Ciel propice à mes souhaits

Empêchez que de vous, ni chien ni chat approche

Conservez votre graisse, augmentez vos attraits

Et vous prescrivez de la broche.

L'impatience de celui qui recita cette Epître, fit connoître qu'il en étoit l'Auteur; mais parce qu'on la trouva fort plaisante, on lui pardonna de s'être trop pressé de la dire.

Je n'oserois, dit ce Cavalier, vous rien montrer, après les railleries que vous venez de faire de l'empressement que M. de C. a témoigné, vous iriez me croire l'Auteur d'une chose que vous ne trouveriez peut-être pas bonne, & j'ai trop d'amour-propre pour me vanter d'avoir fait quelque chose de mauvais. Nous n'en dirons rien, reprit un plaisant, lisez toujours. Sur votre parole je vais donc commencer, dit ce Cavalier. Il tira de sa poche un rouleau de papiers, & il dit que c'étoit la première relation d'un petit voiage, égayée par d'assez
bonnes

bonnes choses, vous m'allez païer,
dit-il, voici ce que c'est.



LETTRE A MADAME A...

Vous vous plaignez, Madame,
de ce que je ne vous écris pas,
& que vous apprenez de tout le mon-
de ce que vous ne devriez sçavoir que
par moi; ce n'est donc pas une Lettre,
mais une Histoire que vous me de-
mandez. En verité dois-je vous la
faire, après que M. N..., s'en est
mêlé, vous ne trouveriez pas dans
ma maniere de raconter, autant d'a-
grément d'esprit & de vivacité qu'il
en sçait mettre dans tout ce qu'il
dit. Il faut vous en tenir là, Ma-
dame, s'il vous plaît, mon voïage
de Normandie ne vous feroit plus de
plaisir, & s'y perdrait s'il sortoit de
sa bouche; il sçait les choses d'ori-

ginal. Je les lui ai dites moi-même, & il vous les a embellies de toute la beauté de son imagination ; je n'ai qu'à vous envoyer les vers dont il ne s'est pas souvenu, le recit seul de mon voïage vous en fera voir l'application.

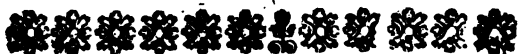
Monsieur le Marquis de . . . , qui est de Normandie & de mes amis, avoit été taxé pour la capitation à une somme fort considérable ; elle alloit à 1500. liv. pour lui, ou pour deux de Messieurs ses fils qui sont au service. Il vint à Paris chercher le moïen de faire moderer la taxe ; il me fit l'honneur de m'y venir voir. Un jour que nous étions ensemble, il se plaignoit de cette maniere : J'ai servi le Roi vingt ans ; mes deux enfans sont à son service ; je leurs fais de grosses pensions pour les entretenir ; j'ai peu de bien, & l'on me taxe à une somme de 1500. livres, comment veut-on que je la paie ? Vous voila bien embarrassé,

lui dis-je, vous avez des enfans à l'armée; prenez des Lettres d'Etat contre le Roi. Ne me raillez pas, me répondit-il, je ne sçaurois rire de ceci; aidez-moi à trouver le moien de sortir de cette malheureuse taxe, & après nous rirons tant qu'il vous plaira. Nous prîmes donc heure pour aller le lendemain chez une personne, qui devoit nous donner la-dessus des instructions.

Le soir en me couchant, la réponse que je lui avois faite me vint en pensée; elle me plut, & l'ayant trouvée plaisante, je tâchai de la mettre en vers & d'en faire un Madrigal; je le lui montrai le lendemain; cela lui donna occasion de me demander si je voudrois lui faire un Placet au Roi du même goût; il ajouta qu'il le feroit présenter à sa Majesté par M. le Duc de C... & qu'il seroit peut-être plus heureux que toutes les tentatives que nous pourrions faire auprès des Traittans. Je m'en-

gageai de faire le Placet aux conditions que je ne l'écrirois point, que je le lui dicterois, & que je ne le reconnoîtrois plus dès qu'il auroit passé le pas de ma porte; je craignois qu'on ne le trouvât trop hardi; il se chargea de l'événement, & me quitta pour me laisser le loisir d'y travailler;

Je ne vous envoie point le Madrigal que je fis, parce que ce n'est autre chose que le Placet plus au long, le voici,



P L A C E T A U R O Y S U R L A C A P I T A T I O N.

AU milieu de tous les hazards
Qu'on trouve dans les champs de Mars;
Grand Prince, sous ses loix j'ai passé vingt années;

J'espérois y finir mes jours

Si le Maître des destinées

De ce noble dessein n'eût arrêté le cours

Par le plus doux des hyménées.

Or deux fils sont le fruit de mes tendres amours,

Qui suivans les leçons que je leurs ai données

A l'âge de vingt ans, Officiers déjà vieux,

Font leurs devoirs à qui mieux mieux.

J'ai fait jusques ici par de-là ma puissance,

Pour fournir à leur subsistance.

Mais hélas ! aujourd'hui la Capitation

Me force à retrancher leur foible pension.

Que deviendra donc, grand Monarque,

L'ardeur qu'ils ont de te servir ?

Quel témoignage & quelle marque

T'en rendront-ils à l'avenir,

Si dans le desespoir où l'impuissance jette,

Ils sont contraints de faire une retraite

Honteuse pour eux & pour moi ?

Tu peux seul empêcher cette chute cruelle ;

Commande à Pontchartrain, ton Ministre fidèle,

De me dispenser de ta loi,

L. iij

Ou souffre que je prenne en faveur de leur zèle

Des Lettres d'Etat contre toi.

Monsieur le Marquis prit le Placet & le trouva bon. Je vous ai dit, Madame, de quelle meilleure protection il le fit appuier ; il y réussit. Quelques jours après il vint m'en apprendre le succès, & me dit en m'embrassant, qu'il n'en tairoit plus l'auteur, que ce seroit manquer de reconnaissance. Il prétendoit ainsi mettre sur mon compte ce qu'il ne devoit qu'à la magnanimité toute genereuse de sa Majesté & à ses services. Un moment après m'avoir conté comme tout s'étoit passé, il ajouta, d'un air sérieux, Je vous insulterois si je vous offrois de l'argent. *Point du tout, lui dis-je, je suis assez mauvais Poëte pour avoir besoin d'une récompense ; des vers pareils dans le siècle où nous sommes, sont d'un mérite tres-considerable ; je ne refuserai point votre argent : donnez & vous*

Souvenez, Monsieur, que c'est insulter à un Poëte de lui dire qu'on lui fait tort de le paier. Je lui dis cela d'un air aussi sérieux, que celui qu'il avoit pris. Vous vous feriez pâmée de rire de voir sa contenance, & l'étonnement où je le mis; mais je ne pus tenir plus long-temps, il falut rire & le desabuser. Un moment après nous sortîmes pour aller dîner ensemble avec un de ses amis; nous conclûmes pendant le repas, que je les viendrois voir lès vacances, & qu'ils me promeneroient en qualité de Bel-Esprit par toute la Normandie, que je n'avois veuë que dans nos cartes.

Vous sçavez, Madame, par quels endroits cette Province m'est chere; j'aime tout ce qui me parle de ce que j'ai perdu, & je cherche à conserver une si agréable idée; par les lieux que M. B... a fréquenté par la présence de ses amis; j'amuse ainsi la douleur que j'ai de ne la voir

plus : Quelque jours après , M. le Marquis me fit renouveler la promesse que je lui avois faite ; nous convînmes même que je prendrois le Carosse de Paris jusqu'à Mantes, & que là j'y trouverois le sien pour me mener jusqu'à sa Terre. Nous étant ainsi reciproquement obligez par serment de tenir chacun ce que nous promettions, nous nous embrasâmes. & il partit.

Les vacances venuës, deux jours avant mon départ , j'écrivis au Marquis de cette maniere. Il faut vous dire , pour vous faire entendre ma Lettre , qu'il m'avoit écrit fort galamment plusieurs fois , que mon Placet avoit rendu plusieurs personnes impatientes de me voir , qu'il s'étoit fait feste de me produire , & qu'il y avoit plus d'une belle qui aiant veu de mes Lettres, souhaitoit de voir si ma figure leur plairoit autant que mon esprit. Voici ma Lettre.



L E T T R E

A Monsieur le Marquis
D. E. L. A. M.

VOs belles ne languiront plus ;
Monsieur , je pars Lundi pour
les soulager ; cependant tenez-les
toujours en haleine , je serai bien-
tôt à votre secours , je crains fort
neanmoins qu'un second comme vous
ne gâte beaucoup mes affaires , &
qu'au lieu de les avancer , je ne les
perde tout à fait par ma présence.
Il y a telles choses au monde , dont
on ne fait jamais tant de cas , que
lorsqu'on ne les voit point , & après
tout , quelle idée peut-on tant se fai-
re d'un Poëte (si Poëte y a s'en-
tend) pour en rétablir sa réputation ;
car le métier est gâté , tout le mon-
de s'en mêle ; j'aborderai Mantes a-

vec un équipage à six chevaux ;
 deux coureurs & trois chevaux de
 main, menez par deux valets ; j'ai
 fait renouveler ma livrée , elle est
 des plus magnifiques & des plus é-
 clatantes ; j'aurai soin que six mu-
 lets chargez , qui partiront devant
 moi le même jour , se tiennent sur
 le chemin assez loin l'un de l'autre ,
 pour l'occuper tout entier, afin qu'on
 sçache que j'arrive , & que l'on de-
 mande à qui cela est. Sçavez-vous
 un Poëte qui ait marché de si bon-
 ne grâce ? A vous dire néanmoins les
 choses naturellement comme elles
 sont , je n'ai rien de tout cela.

Je pars seul comme un grand garçon ;

Mon paquet fait dans un chaufson ,

Et c'est toujours mon ordinaire ,

Tous sçavez cependant que j'aurois pu mieux faire ;

Mais j'aime à vivre sans façon ,

Et je trouve cette maniere

Plus commode & plus cavaliere :

Au reste , il est permis de paroître gâcon

Quand on se sent de la lièvre.

J'arriverai Lundi à Mantes , & j'y trouverai, s'il vous plaît, votre carosse , pour aller dîner le lendemain chez vous. Je suis toujours , Monsieur, avec toute l'estime & la considération possible: Votre, &c.

Je ne saurois vous dire assez , Madame, avec quel accueil je fus receu de M. D... rien n'est plus genereux ni plus honnête que ce Gentilhomme. Il se donna la peine de venir lui-même dans son carosse avec deux de ses amis jusqu'à Mantes ; de là nous fîmes dîner à la Terre. J'y trouvai bonne compagnie, des Dames parfaitement belles, & de jeunes Gentilshommes bienfaits ; le jeu, le vin, la bonne chère & l'amour, y étoient dans tout leur ^{luxe} ~~luxe~~ ; il y avoit assurément à choisir. Ma reputation, disoit galamment M. le Marquis, avoit

assemblé chez lui d'aussi belles Dames ; jamais elles ne lui avoient fait l'honneur d'y venir en aussi grand nombre. En entrant je trouvais les visages si composez , que quelque respect que je dusse à des personnes de consideration que je ne connoissois pas encore (vous savez mon foible) je ne pus m'empêcher de rire de leur contenance ; il me vint mille idées extravagantes & ridicules dans l'esprit , j'eus beau me mordre les lèvres & me pincer , il falut éclatter , & qui pis est , c'est qu'on n'avoit encore rien dit , pas le moindre petit mot qui pût me servir de prétexte. Vous ne sçauriez croire combien cela demonta la Compagnie. Dès que je m'en apperçûs mes éclats redoublerent , & on me vit rire de si bon cœur qu'on prit le parti de rire aussi ; de sorte que nous étions bien assurément quinze ou seize , qui rions de toutes nos forces sans sçavoir de quoi. Il en falut

dire honnêtement la raison , & je m'en tirai à mon ordinaire , c'est-à-dire fort mal , & par un faux fuyant ; néanmoins comme je suis heureux , ce qui auroit dû rebuter la compagnie me la familiarisa. Nous nous connûmes sur le champ , on se défit des idées gênantes que l'on s'étoit fait d'un bel esprit , & l'on me regarda comme un autre homme. J'y vis des gens dont l'attention m'inquiétoit , d'autres qui m'écoutaient en tendant le col & en ouvrant degros yeux qui faisoient peur. Ces gens-là , Madame , ont des oreilles qui en feroient bien davantage si on les voïoit ; la moindre chose les leur fait ouvrir aussi grandes qu'ils les ont , & c'est souvent tout ce qu'on en peut avoir au monde.

Pour les Dames , je fus badin avec les enjouées , sérieux avec les prudes , vif & galant avec les coquettes , civil & complaisant pour toutes ; il ne fut question que de

faire un choix, je le fis ; une grande personne qui demeurait chez le Marquis , me détermina , & quoiqu'elle n'eût pas l'extrême jeunesse de quelques autres de la compagnie, sa taille qui est belle & grande , & sa physionomie spirituelle , me rendirent la conquête ; ce fut moins toutefois par sa beauté que par son esprit & par ses manières galantes ; que l'usage du monde lui a donné. On se mit à table , je fus placé auprès d'elle. La conversation fut entre nous deux , & l'on connut bientôt que nous ne nous haïssions pas.

Le choix d'un homme qui passoit pour avoir de l'esprit , ne pouvoit manquer de donner de la jalousie. Deux belles en eurent , mais si honnêtement , qu'elles ne m'en firent aucune confidence ; elles se contenterent de médire en leur particulier de mon goût & de mon choix ; car en ma présence elles eurent soin que

ce fussent les domestiques. Je leur
 fçû bon gré de leur fierté, & les en
 estimai davantage: mais elles ne m'en
 traitterent ni mieux, ni moins qu'au-
 paravant; les unes groïoient que
 je ne m'étois déclaré en faveur
 de cette belle, que par honnêteté
 pour le Marquis, chez lequel elle
 demeuroit; d'autres que son humeur
 me rebuterait bien-tôt de son esprit,
 & que je reviendrois à elles. Voilà
 une peinture assez naïve de mon a-
 mour propre; quoi-qu'il en soit, on
 pensoit que j'aimois chez elle l'es-
 prit, parce que disoient-elles, j'en a-
 vois infiniment. L'après-dîné il en
 falut donner des marques; on fit
 des chansons, on s'en réjouit quel-
 que temps; enfin m'étant retiré un
 quart d'heure dans un cabinet, où
 je trouvai de l'encre & du papier, je
 fis pour ma nouvelle maîtresse cette
 déclaration d'amour en Ballade; vous
 en verrez les differens sens, lorsque
 je vous aurai dit qu'elle fit l'incré-

dale mieux que personne du monde, sur les sentimens que son merite m'a-voit inspirez.

Je mis le papier sur lequel j'avois écrit ces vers assez negligemment dans ma poche ; je ne sçai comme il en sortit , mais je n'aurois pas été plus heureux quand je l'aurois fait exprés. Le Marquis les trouva , ou les vit tomber , & après qu'il en eut fait lecture en particulier , il fut les porter à Mademoiselle de... qui est le nom de celle que j'aimois ; il me fit un compliment aussi-bien qu'à elle , en lui disant : Vous n'aurez pas de peine à deviner d'où cela vient. La Compagnie s'interessa , on voulut sçavoir ce que c'étoit ; la belle lut.

B A L A D E.

L'amour avec des traits de feu

A gravé dans mon cœur une brave charmante ;

Belle plus que Venus, plus vive & plus touchante

Es

Et plus digne des feux d'un Dieu .

Lui consacrer tous les jours de ma vie ,

L'aimer , la servir , l'adorer ,

C'est mon unique fin & mon unique envie ,

Pourquoi donc me desesperer ?

Je la cherchois en vain parmi tous les appas

Des belles que Paris assemble ,

Mais aucune ne lui ressemble ,

Et toutes ne la valent pas.

C'est donc en ce jour que commencee

Un bonheur qu'autrefois je pouvois desirer ;

Je suis plus heureux qu'on ne pense ,

Pourquoi donc me desesperer ?

Et's qui conneissez le pouvois de vos yeux ,

D'un amour naissant & timide ,

Qui craint de vous voir trop rigide ,

Souffrez l'aveu respectueux :

Mais hélas ! dois-je vous le dire ;

Pour quelqu'autres un moment pourrois-je sou-
pirer ,

Ceci n'est pas un jeu pour rire ,

Pourquoi donc me desesperer ?

M

Elle y applaudit avec tous les autres ; mais elle nia qu'ils eussent été faits pour elle. Je pris la parole , & lui dis que c'étoit se deffendre & vouloir excuser son ingratitude par un bien mauvais endroit ; que quand il ne seroit pas vrai que les vers eussent été faits pour elle , l'amour propre auroit dû l'en convaincre , & l'honnêteté le lui faire croire. Il n'y a personne , ajoutai-je , à qui cela convienne mieux dans la situation où nous sommes ; mais il faut vous mettre entièrement dans le tort ; je me sens assez d'amour pour faire des choses extraordinaires , si vous me promettez d'être reconnoissante , si je fais des vers sur votre incredulité , en votre présence & sur le champ. Elle me prit au mot ; & comme le feu des Poètes n'est jamais plus vif ni plus brillant que lorsqu'il est animé de celui de l'amour , je fis ce Madrigal sur le champ :



M A D R I G A L.

SI par mes soins & ma fidélité
 De mon amour je pouvois vous convaincre ,
 Aussi facilement que d'incrédulité ,
 Vous seriez facile à vaincre ;
 Voici des vers que l'amour irrité
 De ne pouvoir à ses loix vous contraindre
 A fait lui-même & m'a dicté ,
 Soiez aussi facile à vaincre
 Qu'à les faire pour vous j'ai de facilité.

A qui me joüois-je , Madame , &
 quelle fut ma surprise ? j'avois à fai-
 re à un des plus jolis esprits de la
 Province. Dès que cette belle eut
 lu mon Madrigal , elle prit la plu-
 me & m'y répondit de cette manie-
 re sur les mêmes rimes.



REPONSE AU PRECEDENT

Madrigal sur les mêmes rimes.

N I les soins , ni les vœux , ni la fidélité
 D'aucun amour ne pourront me convaincre ;
 Car j'ai sur ce point fait vœu d'incrédulité ,
 De m'en voir pour vos feux vous ne vous sçauriez
 plaindre ,

L'amour n'en est pas irrité ,
 Et s'il eût voulu m'y contraindre ,
 Sans doute il ne m'eût pas diète ,
 Qu'un cœur aussi facile à vaincre
 A pour se dégager plus de facilité.

Nous admirâmes la justesse & la
 vivacité de cette repartie , & je de-
 vins plus amoureux que jamais.

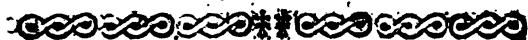
M... vous a raconté , Madame,
 ce qui se passa pendant huit jours
 que je fus dans le même lieu avec
 les mêmes personnes ; il a les vers &

les chansons que l'on fit de part & d'autre : je n'ai qu'à vous dire que nous fûmes à Caën ; je vis tout ce qu'il y avoit de gens de considération dans cette Ville ; elle est belle, bien bâtie & assez grande ; les Dames y sont jolies, & la politesse y regne plus communément qu'en aucune autre Ville du Roïaume ; nous y fûmes trois jours, & de-là au Hâvre.

Après avoir fait nôtre tournée ; nous revînmes chez le Marquis ; j'y trouvai à peu près la même Compagnie, & M. D. C. pour laquelle j'affectois plus d'indifférence qu'avant mon départ. Elle me demanda deux jours après mon retour ; comment je trouvois les Dames de Caën , & qu'elle m'avoit prédit que je n'en reviendrois pas comme j'y étois allé. Je lui fis là-dessus beaucoup d'honnêteté , & lui répondis que j'en étois revenu le même, c'est-à-dire, toujours amoureux d'elle, &

l'admirant plus que personne du monde. Elle me fit là-dessus des railleries, sur les galanteries que j'avois faite dans cette Ville à Madame de la L. Le Marquis croïant me faire honneur, avoit raconté à la Compagnie en mon absence, combien j'avois été empressé auprès de cette Dame, & les amitez que l'on m'avoit faites. Chacun y ajouta du sien, & l'on me composa sur le champ une histoire, dont je ne pus me tirer, tant on avoit pris soin d'enchasser le faux dans la verité. M. de C. concluoit de-là pour son insensibilité; elle disoit tout haut qu'elle se rendoit justice, & qu'elle sçavoit bien n'avoir point assez de charmes pour attacher un homme comme moi; mais qu'il étoit dommage que je voulusse me donner le ridicule de persuader ce qui n'étoit pas, que rien n'étoit plus aimable que d'avoir de l'esprit, mais qu'il falloit aussi avoir de la bonne foi. La com-

pagnie se joignit à la guerre qu'elle me faisoit , & les uns & les autres m'aïant fait différentes questions , auxquelles je répondis comme je pus , M. D. C. que mes sermens ne pouvoient convaincre de ma fidélité , me dit qu'elle ne se plaignoit pas de mon inconstance , parce qu'elle s'y étoit attenduë , qu'elle vouloit même se flatter que je l'avois aimée pendant quelques heures ; mais qu'elle me demandoit un aveu sincère que j'étois changé , me promettant toute son estime , & une amitié qui approcheroit assez de la mienne ; je pris une plume & je lui fis ce Madrigal pour réponse.

*M A D R I G A L.*

Vous voulez-donc que je nie

Et belle & bonne compagnie

L'ardeur que vous avez allumé dans mon cœur ,

La pensée m'en fait horreur ,
 Changez d'opinion, daignez un peu m'en croire ,
 A faire un tel aveu je ne puis consentir ,
 C'est trop intéresser ma gloire ,
 Et je n'aime pas à mentir .

On trouva la déclaration délicate , & tout le monde alors me crut sincère ; nous passâmes trois ou quatre jours ensemble : & pour finir , Madame , un récit qui pourroit vous ennuyer , & que M. N. doit vous avoir fait plus agréablement , la belle ne répondit point à mes tendresses comme je l'aurois voulu ; quelque honnêteté qu'elle me fit d'ailleurs , ce n'étoit toujours que de l'honnêteté ; je m'en plaignis , & comme je ne gagnais rien par mes plaintes , un dépit Poétique me prit , & profitant de ma saillie , je lui dis :

Jusqu'au plus profond des enfers ,
 J'aurai soin de cacher mes peines ,

Et vous n'aurez plus inhumaine

L'honneur de triompher plus long-temps de mes fers.

Au reste , Madame , je n'ai jamais fait tant de vers en ma vie que dans ce voïage. J'y vis des fots & des gens d'esprit comme par tout ailleurs. Ils auront differemment jugé de moi. Je suis , &c.



LETTRE

A Madame L. P. A. en lui
envoïant un Livre.

JE vous envoie , Madame , le Livre dont j'eus l'honneur de vous parler avant mon départ pour L... Quelques raisons que j'eusse de cacher à tout le monde que j'en suis l'Auteur , j'espere m'être fait un mérite auprès de vous , de vous l'avoir

N

avoüé. Ne pensez pas que je dise ceci par une fausse modestie, je m'y prendrois mal, de l'accompagner du présent que je vous fais; je serois bien aise pourtant que vous y trouvassiez quelque chose qui pût me venger des honnêtetez que je reçois de vous : mais les personnes de vôtre mérite, se dédommagent si peu par autrui de n'être pas toujours avec elles-mêmes, que je ne sçai comment m'acquitter.

Cependant queique mon ouvrage

Pût être par vous rebuté,

Daignez lui faire bon visage,

Vous ne l'avez pas acheté.

Il me prend envie d'en envoyer des exemplaires à tous les honnêtes gens que je connois; ce sera le moïen de me les rendre favorables, & je crains de n'en avoir pas autant à distribuer que je le voudrois; mais pour revenir au mérite de mon Livre; (car je dois vous en entretenir.)

Il tiendra sur une tablette

Autant de place qu'un meilleur ;

Ce sera de ceux que l'on prête

Et qu'on laisse de tout son cœur.

Contez que ce n'est pas un petit
avantage. Au lieu qu'il y a tels Li-
vres que l'on ne voudroit pas de-
placer de sa Bibliothèque pour
vingt & trente pistoles, on prête, on
donne; on fait galanterie de ceux-ci,
le mien vous deffera de mille impor-
tuns, & vous accommodera en cela,
que vous pourrez les renvoyer fort
contents dès la premiere page.

Estant d'un beau titre pourvû,

Il est de facile défaite ;

Vous trouverez des gens qui ne l'auront pas lû

Si tard que vous en fassiez feste

Je sçai comme vous voïez prevenir
les railleries.

Cependant quand on est Auteur

On doit à ses écrits certaine complaisance ;

Qu'on s'accorde de tout son cœur :

N ij

C'est de leur prix souvent l'unique récompense.

Il vaut mieux en avoir pour soi que pour autrui ,

Et c'est , encore un coup , ma foi , le moindre fruit

Que l'on puisse tirer du soin qu'on prend de plaire.

Qu'on dise de mon Livre ainsi ce qu'on voudra ,

Je n'en ferai plus mon affaire.

Je prendrai seulement le temps comme il viendra ,

Si vous blâmez ma fierté ,

Je dirai selon ma franchise :

Se louer trop c'est vanité ,

Médire de soi c'est sottise.

Cette reflexion n'est-elle pas bien d'un méchant Auteur ? Pour ne laisser pourtant rien à vous dire , je suis sur le même pied de l'avare , qu'Horace fait parler dans la première de ses Satires : *Populus me sibillat at mihi plaudo , ipse domi solus nummos contemplor in arca* : cela veut dire en François,

Que du public partent mon Livre soit sifflé :

Qu'on dise que je l'ai de cent contes rempli ,

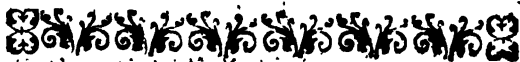
Honnêtement je le veux croire.

Pour moi j'en dois être content ;

Car si j'en tire peu de gloire ,

J'en ay reçu de bon argent.

Et en verité , qui tiendrait dans le
sicle où nous sommes , contre
pistoles ? Un Livre vaut tout ce qu'il
rend , à ce qu'on dit. Voiez si pour
un Auteur , je n'ai pas bien de la
modestie. Je suis , Madame , avec
toute l'admiration & le respect que
l'on vous doit : V^{otre} , &c.



A Monsieur L. G. M.

V Oici une occasion où je puis
vous citer un exemple , sans
prétendre qu'on le doive suivre , sur
ce que je vous disois dernièrement.
Je le tire d'une harangue que l'on a
fait à la Chambre des Comptes ; elle

ROY. M E L A N G E S.

est toute d'une frase. Vous verrez
que l'on peut fort bien faire un dis-
cours sans division, sans aucun plan,
& tout d'une tirade. Je vous dirai
neanmoins, qu'en lisant celui-ci, je
me suis souvenu de ce que petit-Jean
dit dans les plaideurs.

Quand je vois le soleil & quand je vois la lune,
Quand je vois les Césars, quand je vois leur fortune,

J'ai dit de même que Chicano ;
& quand diable auras-tu tout vu ? Vous
rirez de ma faillie, lisez, vous verrez
si elle n'y vient pas.



H A R A N G U E

de M. . . . à la reception à la
Chambre des Comptes.

L Orsque je considere que cette
Illustre Compagnie, devant

laquelle j'ai l'honneur de paroître, est la plus ancienne de toutes celles du Roïaume, que toujours égale à elle-même, elle a soutenu dans tous les temps l'antiquité de son origine par la dignité de ses emplois, par l'importance de ses services, & par le mérite des personnes qui l'ont composée; que dépositaire de l'autorité suprême de nos Rois; elle exerce une Jurisdiction qui s'étend presque par toute la France, & que son zele pour leur gloire va de pair avec sa puissance; que ses fonctions la rendent également nécessaire, & pendant la paix, dont elle entretient le bon ordre, & pendant la guerre dont elle fournit les moïens. Que toujours éclairée dans ses vûes, ferme dans ses maximes, constante dans sa fidélité, sage, égale & circonspecte dans les regles d'économie; elle met heureusement nos Rois en état d'ajouter la magnificence à mille titres différens, qui les élèvent

au-dessus de tous les autres ; de faire le bonheur de leurs peuples , de fixer l'amitié de leurs alliez , & d'être la terreur de leurs ennemis ; qu'elle est le canal par où les graces du Prince découlent avec honneur sur ses Sujets , qu'elle reprime l'avidité des administrations interessées , & venge les deniers publics de l'avarice , ou de la negligence de quelques particuliers ; qu'elle conserve un nombre infini d'archives , titres authentiques des prééminences de la Couronne, fondement inébranlable de la verité de nos histoires , gages sacrez de la confiance , & reste précieux des plus illustres familles , & qu'à l'avantage d'avoir un Chef appelé aux honneurs de ses ancêtres, par la succession de leurs vertus , elle joint en celui de n'admettre aucun Magistrat qu'il ne soit d'une distinction éprouvée. Je vous l'avouë , Messieurs , je me trouve également charmé & ébloüi , de la majesté de

cet auguste Senat ; j'admire, je souhaite, j'espere, j'appréhende, & peut s'en faut qu'un crainte respectueuse ne l'emporte en moi sur une ambition honnête. Je sens combien il est glorieux d'être admis par vos suffrages, Messieurs, dans le soin des affaires publiques ; mais je conçois aisément que cette gloire doit être la juste récompense d'un merite déjà acquis ; & comme je n'ai à vous présenter qu'un desir sincere de profiter de vos lumieres, & d'imiter vos exemples, d'étudier vos maximes, & d'exécuter vos ordres : je succomberois sans doute sous l'entreprise que j'ai formée, si vous-mêmes, Messieurs, ne faissiez toute ma confiance. La bonté est pour les grands hommes, quelque chose de plus qu'une vertu, ou une nécessité de bienfaisance ; ma foiblesse ne me permet pas de m'élever jusqu'à vous, le poids de votre propre grandeur vous fera descendre jusqu'à moi, &

Je me flatte de l'esperance, que me faisant ressentir dès à présent dans ma reception les effets de vôtre indulgence, vous voudrez bien me mettre en état de marquer par mes actions dans toute la suite de ma vie une fidélité inviolable au service de Sa Majesté, & un attachement respectueux pour cette auguste Compagnie.



FRAGMENT D'UNE

Lettre.

M Adame de L. G. ayant perdu un levron, pour qui elle avoit des tendresses que tout le monde envioit, fut fort affligée de sa mort. Elle la pleuroit publiquement, & ses amis venoient la voir & lui en rendre des visites tres-sérieuses. Quoi-qu'ils y allassent tous pour le même sujet, je veux dire, pour lui témoigner la part qu'ils prenoient à sa douleur ;

ils n'en avoient pas tous autant qu'ils le disoient , ou qu'ils affectoient d'en montrer : chacun avoit son dessein ; il y en avoit même d'assez inhumains pour se réjouir en secret de cette mort. Les uns étoient ravis de lui voir de la sensibilité & de la tendresse pour un chien. Ceux-là en tiroient de flatteuses conséquences pour leurs sentimens : mais combien de femmes aiment mieux leurs chiens que leurs maris & que leurs amans ? Les autres profitoient de cette circonstance pour insinuer , sous le prétexte de la douleur , des sentimens fort gais qu'ils n'avoient encore osé découvrir. D'autres encore pestoient de dépit & de jalousie en la trouvant si tendre pour une bête morte, & si peu sensible pour un homme raisonnable, qui se porte bien : tous enfin raisonnoient à leur manière, & s'accordoient néanmoins à la consoler de sa perte , ou à amuser sa douleur. On lui envoia des vers de tous côtez , & chacun

s'empressa pour honorer les obseques
de Grimiche : voici quelques ouvra-
ges que l'on consacra à sa memoire. 3



A MADAME DE L. G.
en lui envoiant une Epitaphe,
& un Tombeau pour son Le-
vron qu'elle pleuroit.

C'Est en vain que des Dieux blâmant la cruauté
Vous pleurez ce Levron fidèle
Que les Parques vous ont ôté ;
C'est un coup de l'Amour contre vous irrité ,
Qui le plonge à jamais dans la nuit éternelle
Tandis que mille infortunez
Que l'amour chaque jour soumet à vôtre empire ,
Souffrent un rigoureux martire ,
Vos plaisirs à Grimiche * étoient tous destinez ,
C'étoit l'objet de vos tendresses ;
Il jouïssoit lui seul d'un bonheur si charmant ,

* Nom du Levron.

Et vous lui faifiez des careffes

Que pourroit envier le plus heureux amant,

Vos captifs defolez aux autels de Cythere,

Alloient fe plaindre chaque jour ;

Ils ont fçu dans leur fort intereffier l'Amour,

Et Grimiche eft puni d'avoir trop fçu vous plaire,

Voiez quel appareil l'accompagne au bucher,

Dogaine, l'Ecurcül, & la fiere Isabelle,

Parents, amis zelez, que la mort doit toucher,

Rendent par mille honneurs la memoire immortelle

L'Amour même, l'Amour qui craint que vos traits

Ne fe terniffent par vos larmes,

Pleure les maux qu'il vous a faits ;

Il perdroit fon pouvoir, fi vous perdiez vos charmes.

Afin de comprendre bien ces vers,
il faut vous dire que l'on a fait peindre par Monsieur Jouvenel, un évan-
tail. L'on y voit au milieu d'un beau
païſage, dont les points de vûës font
differemment terminés, s'élever un
maufolée, fait en forme de pied d'e-
ſtal, ſur lequel brûle le pauvre Le-

vron. D'un côté sont deux Doguines
& un Ecureüil, qui assistent à la Ce-
remonie. De l'autre on voit Mada-
me de L. G. pleurant, & un petit
Amour derriere elle qui brise ses flé-
ches & son arc. Au bas du mau-
solée, est un roc sur lequel on a
gravé en lettres d'or l'Epitaphe
qui suit,



EPITAPHE.

P Assant contemp'e ce tombeau ;
Ici gist des Levrons le Levron le plus beau ,
Dans les bras charmans d'une belle
Il rendit le dernier soupir :
Pressé d'une douleur mortelle,
Un amant en sa place
Y fût mort de plaisir.

De part & d'autre aux environs
du bucher, sont répandus plusieurs

marques lugubres, comme des os de chiens en sautoir, des têtes de mort & des Cyprès. L'ordonnance & le dessein de ce tombeau sont de l'invention de Madame la P. A. C'est vous en dire assez, pour en connoître tout le merite. Voici un autre Epitaphe de ce Leyron: elle est historique, ou plutôt c'est un conte qui pourra vous divertir.



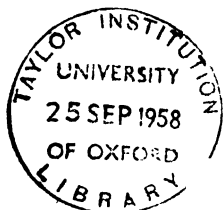
EPITAPHE

EN FORME DE CONTE,
sur la mort d'un Levron de
complexion amoureuse, que
l'on avoit empêché de croître,

P Assant qui vois ce monument,

Dis moi, puisque l'Amour fut éternellement,

Pourquoi faut-il que la nature



N'a-t point fait d'éternel amant ?

Un petit chien dont j'écris l'avanture ,

Jadis d'amour fut un brazier ardent ;

Maintenant chose étrange , il est froid comme glace ;

Car il est mort : grand bien lui fasse ,

Puisse-t-il être constellé ,

C'est-à-dire bien installé

Dans le Ciel de la canicule ,

Au-dessus du signe d'Hercule.

Helas , combien de pleurs Amarillis versa ,

Le jour fatal qu'il trépassa.

Elle auroit moins pleuré maint amant romanesque ,

Qui de brûlant devient glacé

Avant que d'être trépassé.

Feu Levron , quoi qu'issu de race gigantesque ,

Fit vœu de rester nain , sa raison , la voici :

Levriers allongez , sont propres pour la chasse :

Mais pour les Dames non : Levrons en raccourci

Dans les tendres giron trouvant bien mieux leur
place ,

Ceci considéré , Levron voulut rester

Dans sa petite taille , il pria Jupiter ;

Jupiter

Jupiter l'exauça , bilous & confiture ,

Au lieu de se changer en vaine nourriture

Se convertirent en amour.

Cet amour remeraire . . . enfin pour faire cours

Sous le jupon de sa maîtresse ,

En tapinois se glissa ,

Sans scrupule elle l'y laissa ;

Il étoit si petit : heureuse petite !

S'écrioit nêtre amant transporté d'allegresse ,

Si j'étois levrier , grand comme mes aïeux ,

Pourrois-je impunément promener ma tendresse

Sous ce dome délicieux ?

Que je m'y trouve bien , Dîx quelle architecture ?

Pour la mieux contempler , Levron leva les yeux ;

Dê ce palais jupon la voute étoit obscure ;

Cependant il la pris pour la voute des Cicux.

Mais la trouvant montée

Trop haute pour sa portée ,

Quelle rage pour lors de se voir trop petit.

Je l'ai voulu , dit-il , je n'escaurois m'en plaindre ;

Ainsi voiant les Cicux sans y pouvoir atteindre ,

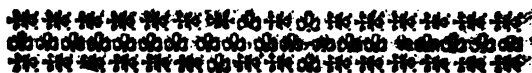
Levron mourut d'amour & de dépit.

Si par hazard tu t'intéresse

Au sort d'un amant résourci,

Passant, conclus de tout ceci

Que grandeur en amour vaut mieux que petitesse.



DU X LIVRE

D E S

METAMORPHOSES

D O V I D E

FABLE D'ATHALANTE

A M D

Philis vient de me condamner

A mettre en vers la Fable d'Athalante ;

Oserai-je encore profaner

Cette production d'une plume excellente ?

Est-ce à moi d'imiter le génie & le tour,

De ces beaux vers, qu'Ovide mit au jour ?

Sa muse naïve & galante

Répand à pleines mains la tendresse & l'amour :

Que veut-on dans les miens que je mette en la place ?

Mais l'espoir de Philis ne se doit point trahir,

Elle attend de mes vers, finissons la Preface,

Où l'on est forcé d'obéir,

La raison est sans efficace.

Je dirai donc pour commencer,

Qu'il étoit autrefois une belle Princesse,

Si légère à la course & de tant de vitesse,

Qu'on ne pouvoit la devancer.

Celebré dès sa jeunesse,

On parloit en tous lieux de son agilité ;

Mais sur tout on loüoit sans cesse

Son incomparable beauté.

De sorte que sa renommée

La faisoit désirer & rechercher de tous ;

Mais parmi tant de cœurs dont elle étoit aimée,

Elle ne voulut point se choisir un époux,

Que du destin d'un choix si doux,

Apollon ne l'eût infamée.

Elle le consulta sur ce point capital ,

Dont aussi-tôt le mystère-fatal

Par l'Oracle en ces vers fut rendu manifeste :

Princesse , garde-toi d'accepter un mary ;

Le plus-tendre & le plus cheri

Te menace d'un sort funeste.

L'Himénée est un joug qu'il faut que tu deteste ,

Car si tu te soumets à ses tragiques nœuds ,

Bien-tôt la vengeance celeste

Changera ton visage en un objet affreux.

Athalante toute étonnée ,

Prit en aversion l'amour & l'hyménée ,

Y renonça publiquement ,

Et ne fit des projets depuis cette journée

Que pour la chasse seulement.

Mais comme les fraïeurs mortelles ,

Ni son malheur , quelque étrange qu'il fût ;

N'empêchoient pas les poursuites nouvelles

De quantité d'amants fideles ,

Qui l'adoroient en dépit qu'elle en eût ;

Leur soins redoublez furent cause

Qu'elle s'avisa d'une chose.

Je ne puis , leur dit-elle , aimer que mon vainqueur ,

Quiconque veut gagner mon cœur ,

A me vaincre à la course il faut qu'il se dispose ,

Sous deux conditions que je dirai d'abord :

Si quelqu'un de vous me devance ,

Ma main sera leur récompense ;

Mais ceux de qui les pas auront un autre sort ,

Telle sera mon ordonnance ,

Pour punir dignement leur téméraire effort ,

Au bout de la carrière ils recevront la mort ;

De ces conditions , l'espoir de la première ,

Fit à plusieurs mépriser la dernière :

Il s'en trouva qui pleins d'ardeur ,

N'estimant rien la vie au prix de leur Maîtresse ;

Furent vaincus par la Princesse ,

Et furent immolez au gré de sa rigueur ,

Et chaque jour encor la beauté d'Athalante ,

Se faisant des captifs nouveaux ,

Fournissoit des sujets à la course sanglante ,

Et d'exercice à ses bourreaux.

Quand enfin le Prince Hipomene ,

Arrivant par hazard à ces funestes lieux ,

Fut témoin du meurtre odieux

Des victimes de l'inhumaine.

D'abord ce jeune audacieux

Les blâma fort, & traita de foiblesse

Cet amoureux courage, au mépris enduré,

Qui les faisoit mourir avec tant de bassesse ;

Mais il en raisonnoit ainsi

Avant que d'avoir vu la divine Princesse.

Si-tôt qu'elle parut, d'mouvement subit !

Transformant tout à coup son ame,

Aimans, s'écria-t-il ! dont j'ai blâmé la flamme

Pardonnez-moi ce que j'ai dit,

J'ignorois quelle étoit la gloire

Que vous promettoit la victoire.

Un objet si charmant ne vous fait point de tort,

Ne se pouvant donner, de vous donner la mort.

Qui pourroit vaincre Athalante à la course,

Obtiendrait un bonheur qu'on ne peut concevoir.

Quoi ! peut-on se résoudre à perdre sans ressource

Une espérance, hélas ! si douce à recevoir !

Non, je n'accuse plus cette belle personne,

Au milieu des rigneurs sa pitié se fait voir.

Et tout examiné, je la trouve trop bonne,
 Et ce prompt trépas qu'elle donne,
 Moins affreux qu'un long desespoir.
 Tels étoient ses discours pendant que la cruelle
 Recommençait encor une course nouvelle.
 Il vis partir, voler, cette fiere beauté
 Avec plus de légèreté
 Mille fois qu'en ne peut détruire,
 A remporter le prix vainement disputé;
 Mais quoi qu'en secret il soupit
 De voir tant de difficulté
 A la conquête qu'il desiré,
 Son cotirage pourtant n'en est pas rebuté.
 Il suis sans différer l'ardeur qui le transporte,
 Et s'avancant vers elle, il parla de la sorte :
 Que trouvez-vous d'avantageux
 Dans une victoire facile,
 Princesse à quoi vous est utile
 Un laurier obtenu contre des malheureux ?
 Le sort qui m'amène en cette Isle,
 Vous offre en ma personne un sujet plus fameux ;
 Je suis plus noble & plus agile ;

Et si le Ciel favorise mes vœux ,

Il ne vous fera pas honteux

De soumettre votre fortune

Au fils d'un Roi , petit fils de Neptune ;

Où si ce même Ciel , jaloux de mon bonheur ,

Veut que de mon amour l'espérance soit vaine ,

Votre superbe cœur n'en doit point être en peine ,

Ce ne vous sera pas peu de gloire & d'honneur

D'avoir triomphé d'Hypomene.

Elle écouta ce fier discours ,

Et promit la course fatale.

Mais du Prince charmant la beauté sans égale

Lui fit sur son dessein faire quelques retours.

D'où lui peut venir cette envie ?

Qui le force , dit-elle , à vouloir aujourd'hui

Acquerir une femme au peril de sa vie ?

Sans doute quelque Dieu dépité contre lui ,

A ce triste projet tout exprès le convie ;

Car quel que soit l'éclat dont je brille à ses
yeux ,

Et de quelques attraits dont l'Univers me loie ,

Hypomene est tel je l'avoue ,

Qu'il

Qu'il merite mille fois mieux ,
Sa beauté, sa valeur, que personne n'ignore ,
Et sur tout la pitié que sa jeunesse implore,
Me font plaindre le sort qui l'attire en ces lieux ;
Il n'est infortuné , que parce qu'il m'adore.
Ah ! je fremis pour lui de ce mortel danger ;
Retire toi jeune Etranger ,
Pendant que tu le peux encore ,
Cesse de desirer un funeste lien ,
Qui causeroit un jour ton desastre & le mien ;
Atalante est trop malheureuse ,
Et tu peux tout prétendre ailleurs.
Fuis cette course dangereuse ,
Et reserve tes jours à des destins meilleurs.
Où Prince tu peux tout prétendre ,
Espere tout de tes attraits ,
Le plus fier cœur & le moins tendre
Sçaura prévenir tes souhaits .
Et ne pourra point s'en deffendre.
Mais quelle est la pitié qui me fait discourir ?
Pourquoi de son malheur me sentir allarmée ?
J'en ai déjà tant fait mourir ,

Que j'y dois être accoutumée.

C'est à lui d'y penser, qu'il s'en aille, il le peut.

Où qu'il meure puis qu'il le veut ;

Aussi bien le peril où lui-même se livre,

Fait juger qu'il est las de vivre.

Quoi ! pour prix d'un amour si glorieux pour moi,

Je priverai du jour ce Prince incomparable,

Et ma rigueur inexorable,

Le fera succomber sous une injuste loi ?

Ah ! qu'il ne s'en prenne qu'à soi ;

Je voudrois de bon cœur qu'il changeât de pensée ;

Où s'il ne peut quitter l'envie où je le voi,

Malgré tous les malheurs dont je suis menacée,

Il me seroit fort doux d'en être devancée,

Et de me voir réduite à recevoir sa foi.

Ah ! que ses yeux sont vifs ! que leur éclat me touche !

Que j'aime à remarquer les charmes de sa bouche !

Misérable Hypomene, hélas !

Plût à Dieu que mon ame eût été moins sensible,

Où que mon fier destin ne me réduisit pas

A la nécessité terrible

De me livrer aux traits de sa rage invincible,

En me livrant à tes appas,



Ou de faire tout mon possible,

Pour te procurer le trépas.

Atala te en cette maniere ,

Fortifioit des feux à son cœur inconnu ,

Pendant qu' Hipomene à Venus

Faisoit humblement sa priere.

Ses soupirs au Ciel parvenus

Attirerent d'abord le secours necessaire

Celle qu'il invoquoit avec tant de ferveur ,

Descendit au côté du jeune temeraire

Pour l'assister de sa faveur.

Et cette Reine de Cythere

Qui prit toujours pitié d'un amoureux tourment

A ce tendre & parfait amant ,

Fit de trois pommes d'or un present salutaire

Et sceut accompagner sa liberalité

Du secret d'en user avec utilité.

Enfin les trompettes sonnerent ,

Le Prince & la Princesse émus de les oïr

Sur la carrière s'élançerent

D'une vivresse à éblouir

Et telle étoit la promptitude extrême



M E' L A N G E S.

Qui déroboit aux yeux leur pas multipliez ;
Qu'il sembloit que sur la mer même
Ils eussent pû courir sans se mouiller les pieds ,
Ou que sur les bleds d'une plaine ,
Au temps de la moisson prochaine ,
Ils eussent pû facilement
Sans toucher les épis passer légèrement ;
Par des cris éclatans le peuple favorise
Du Prince courageux l'amoureuse entreprise ;
Et l'on ne peut juger en ce moment ,
A qui ce bruit flatteur cause plus d'allegresse ;
D'Hypomene ou de la Princesse ,
Qu'd'abord se pressoient assez également ;
Mais bien-tôt du succès la triste incertitude ,
Au cœur de notre amant remet l'inquiétude.
La belle à chaque pas le devance si fort ,
Qu'il fait pour la rejoindre un inutile effort ;
Presque vaincu de lassitude ,
Il ne s'assure déjà plus ,
Que sur l'effet du présent de Venus.
De ces trois pommes d'or d'où dépend la fortune ,
Il en ose donc jeter une ;

Et la Princesse à l'éclat précieux ,
De ce fruit qui charme les yeux,
Ne craint point pour gagner une si belle proë ,
De laisser Hypomene avancer à son tour.
Ce ne furent que cris de joie
Que l'on entendit à l'entour ;
Mais elle sçut bien-tôt reparer le dommage ,
Et ramasser depuis encor
Une seconde pomme d'or ,
Et reprendre toûjour son premier avantage ;
Le Prince en cette extremité ,
Implora de nouveau l'assistance suprême ,
Et l'esprit de fraîcheur puissamment agité ,
De ses pommes en sa hâzarde la troisième ,
Comme l'unique espoir de sa félicité.
D'abord avec perplexité ,
La belle vit rouler ce beau fruit sur sa tête ,
Mais par malheur pour son repos ,
Et par bonheur pour Hypomene
Son cœur à ce desir cedant mal à propos ,
Ce métal trop pesant la chargea de maniere ,
Que son beau corps devenu moins dispos ,

L'amoureux Prince enfin acheva sa carrière;

Mais Philis je crois qu'il suffit ,

Je suis fort las d'écrire , & le sommeil me presse ,

Permettez-moi d'abreger mon recit.

Par le secours de la Déesse.

Hypomene vainqueur épousa sa Maîtresse ,

Et sans doute auroit pu s'estimer trop heureux ,

Si son ingratitude avec quelque autre offense ,

N'eussent des Dieux attiré la vengeance ,

Et mérité le changement affreux

Dont ces tristes Epoux furent punis sous deux :

Cette Fable vous est offerte ,

Filles , qui redoutez l'hyménée & l'amour ,

Et qu'on voit pourtant chaque jour

Aux amants tenir cour ouverte ,

Si votre cœur ne se résout ,

A fuir leur soin & leur présence ,

En vain vous les voyez avec indifférence ;

Les richesses qui peuvent tout ,

Vengeront de vous la perfidie & la persévérance ,

Et trouveront moyen de vous pousser à bout ,

Au milieu d'un désert ou dans quelque clôture.

Exécutez vos desseins genereux ;

Vivez en liberté, loin de toute aventure :

Les amans que l'on voit sont toujours dangereux ;

Et la maxime la plus sçeuë ,

Est de n'avoir jamais de commerce avec eux.



LET T R E

A Monsieur C.... qui étoit
allé en Campagne, en mê-
me temps que l'Auteur étoit
parti pour la Province.

B On jour, mon ami, comment
vous portez - vous de vôtre
Campagne ? Y a-t-il long-temps
que vous en êtes de retour ? avez-
vous vu depuis vos belles parentes ?
dites m'en des nouvelles, je vous
prie ; j'arrivai pour moi à.... le
Dimanche de Pâques, plus fatigué
de l'absence de mes amours que du

P iiii

voïage ; je comptois dans ma route
 les lieuës que je faisois , & je disois
 aujourd'hui je suis à 50. lieuës d'el-
 le ; demain je serai à 63. & après
 demain à 80. Ho en verité , cela
 tuë ! J'ai veu un temps que je disois ,
 je suis à tant de lieuës de Paris ; à
 présent la Ville est la dernière cho-
 se à laquelle je pense ; il n'y a que
 l'amour qui puisse rendre indifferenc
 pour les lieux.

Par tout où l'on voit ce qu'on aime ;

N'importe où l'on soit confiné ,

Aux champs , à la ville. & dans la prison même ,

On trouve des douceurs qu'on n'eût pas deviné ,

Mais il y faut voir ce qu'on aime.

L'amour embellit tout jusqu'aux lieux les moins
 beaux ,

S'il vivoit parmi les morts même ,

On auroit du plaisir dans les plus noirs tombeaux ,

Pourveu qu'en vit ce que l'on aime.

Ce ne feroit pas M. D. B. qu'

Voudroit y descendre pour avoir ce plaisir, & à vous dire vrai, je ne trouve pas que la mort soit du corps & de l'amour; je ne sçache aussi que la Mâtroune d'Éphèse qui ait fait du cercueil de l'un le berceau de l'autre.

Pour revenir à mes moutons, je vous assure qu'on ne peut être plus triste que je le suis de leur absence, néanmoins un peu de raison & l'espérance d'un prompt retour, aident beaucoup à me consoler du chagrin d'être absent. Auprès des belles, on a tort quand on n'y est pas; il n'y a pas de gens plus à plaindre que ceux qui sont loin, & c'est à ceux là ordinairement que l'on ne pense gueres.

Je vous demande en grace de voir cette belle pour l'amour de moi; vous sçavez mon cher dans quel état je la quittai, je fus encore 4. jours dans le carosse sans dire mot; au cinquième, je vis la nécessité de sortir d'un personnage qui me rendoit ridicule à toute la Compagnie;

& alors je commençai de faire bonne mine à méchant jeu. Je ne sçai si l'on en a eu quelque reconnoissance, mais je sçai bien que je pris beaucoup sur moi ; & en vérité , il m'est impossible d'aimer moins une personne qui me paroît si digne de l'être. Si vous pouvez me tenir votre parole , & faire en sorte qu'elle m'écrive , cela me fera plaisir , elle me la promis ; je vous avoüe cependant que je n'y compte pas ; mais les belles veulent être pressées , & qu'on leur arrache ce qu'elles sont bien aises de donner : faites donc pour cela tout ce qu'il faut ; je vous laisse le soin de lui insinuer mes sentimens , & j'attends tout d'une amitié aussi genereuse que la vôtre ; parlons d'affaire... Vous voyez ainsi que je serai bien-tot auprès de vous, à vous dire combien je vous aime & M.... N'allez pas dire, *Pour l'amour de lui à cause d'elle*. Vous me feriez tort. J'y reviens toujours.

Pourquoi m'obligez-vous à vous en parler? En vérité, c'est une ingratitude, si elle ne m'aime. Je souffre cruellement de m'être éloigné d'elle; par-don si je vous en parle si souvent & à battons rompus; je suis mes mouvemens, & ceux de l'amour n'ont pas beaucoup de suite; voici encore des vers sur ce sujet, puisque vous m'en demandez dans toutes mes Lettres.

L'amour, Tircis, est une étrange affaire,

C'est un furieux embarras,

Un mal dont on ne peut se taire,

Et le repos & les repas

N'ont rien qui puisse satisfaire

Un cœur qui soupire tout bas,

Le seul objet aimé peut plaire,

Et quand on ne le possède pas,

On a lieu de dire hélas!

L'amour est une étrange affaire.

Adieu, je cesse d'être fou, c'est-à-dire Poète, mes complimens à tous nos amis.



A MONSIEUR L. G.
 SUR UN TABLEAU DE
 Monsieur Coipel , où Adam
 & Eve étoient representez , &
 le Pere Eternel au dessus ,
 entouré d'Ange.

V E R S I R R E G U L I E R S .

QUe ce Tableau plaît à mes yeux ,
 Quand je vois le Maître des Cieux ,
 Celui qui du cahos de la masse première ,
 Forma les Elemens , les Astres , la Lumière ,
 Qui para le Soleil d'une vive clarté ,
 Fit naître sa chaleur & son activité ,
 Et par le mouvement de sa course rapide ,
 Marqua les mois , les jours , le froid , le chaud ,
 l'humide ,
 Qui d'un mot affermit la terre sur son poids ,

Fic la Mer & ses flots, & leurs prescrit les Loix,
Et depuis le moment que le jour prit naissance
Heureuse, elle a toujours observé sa deffense,
Le Soleil a toujours d'un égal mouvement,
Entretenu la paix entre chaque Element.
La Terre tous les ans a repris sa verdure,
L'on n'a rien veu changer dans toute la Nature,
Ce grand tout soutenu par la main qui l'a fait,
Garde son harmonie & demeure parfait.
Le seul homme, ô malheur, ô quelle ingratitude !
Cet Adam a changé sa douce servitude ;
Et par le foible attrait d'un appas séducteur,
Cet Adam s'est armé contre son Createur ;
Mais si-tôt que son Dieu s'approche de sa vûë,
Il connoît son peché, sa présence le tuë ;
Il tâche à s'excuser sur sa tendre moitié,
Il la montre, & son cœur pour elle est sans pitié.
Mais Coipel, je ne sçaurois croire,
Sans vouloir offenser l'Histoire,
Que celle qui causa des mortels le trépas,
Eût tant de beautez, tant d'appas,
Comme tu l'expose à ma vûë,

Sans habis , sans fard , toute nue ,

Elle plaît si fort à mes yeux ,

Que je trouve Adam rigoureux ,

De s'excuser sur elle & la rendre coupable ,

Du crime qui causa la mort.

Ne pouvoit-il pas être un peu moins véritable ,

Donnant au serpent tout le tort ?

Mais pleine de respect pour la Sainte Ecriture ,

Je laisse Adam sans le blâmer ,

Sa belle Eve a sçû me charmer ,

Par ton admirable peinture.

Dans ses yeux , je vois de son cœur ,

Le trouble , la honte , la peur ;

Voïant de l'Eternel la divine présence ,

Hélas ! quand on perd l'innocence ,

L'on est en proie à bien des maux ;

Cette Eve depuis son offense ,

Perdit tous les plaisirs , & n'eut que des travaux ,

Adam reconnoît sa misère ,

Au premier mot que lui dit Dieu ,

Il sent qu'il faut quitter ce lieu

Où l'avoit mis ce divin Père ,

La beauté de son corps, sa force, sa vigueur,

N'a pas encor subi la peine, la sueur,

Où se doit écouler sa vie,

Roi Souverain des animaux,

Il va la trouver asservie,

Aux lions, aux aspics, aux poissons, aux oyseaux ;

L'on voit briller sur un nuage,

L'Eternel au plus haut des airs ;

Ce grand Maître de l'Univers,

Regarde en pitié son Ouvrage.

Nous savons tous aussi que Dieu n'a point de corps ;

Et lorsqu'il en prend la figure,

C'est pour s'accommoder à la foible nature ;

De qui l'esprit borné ne voit que les dehors ;

Ainsi Coipel d'une ordonnance sage,

Par des traits pleins de majesté,

Ne fait connoître en son visage

Que le calme, la paix, & la serenité,

Dieu ne se met point en colere,

Toujours heureux, toujours égal,

Pâie le bien, punit le mal,

Sans que la passion l'altère.

Lorsqu'on dit qu'il est en courroux ;

Ce n'est que par rapport à nous.

Les habitans des Cieux , ces esprits de lumière ,

Ces Astres qui sont sans matière ,

Esparés dans le nuage , adorent le Seigneur ,

En contemplant Adam , ils sentent leur bonheur ,

D'être dans l'heureuse impuissance

De ne commettre aucune offense ,

O trop fatale liberté

De l'homme , funeste appanage ,

Tu ne lui sers qu'à faire outrage

A la divine Majesté.

Ces celestes Esprits qui sont en ce nuage ,

Ont tant de grâces , de beauté

Sur leur corps & sur leur visage ,

Que l'esprit en est enchanté ;

Je ne dis rien de l'ordonnance

Ni de la noble expression ,

Du coloris , de l'union ,

Tout cela passe ma science ;

Je dirai seulement que l'art ,

Par une docte main fait voir que la peinture

Peut disputer à la nature ,

Qui pfoodnit les beautez bien fouvent par hazard.

Mais quittron8 le premier des hommes,

Qui perdit fon bonheur par le fruit d'un pommier,

Et parlons d'un autre premier

La gloire du fiècle où nous fommes

Ce juge parfait du vrai beau.

Pour qui Coipel fait ce Tableau

Cet illufre Premier de qui la connoiffance

Fait crier fi haut dans Paris,

Qu'il n'eft pas de Seigneur en France

Qui puiſſe comme lui donner aux arts le prix.

L'antiquité pour lui ſe montrant toute nue,

Dévoile avec plaifir ſes beautez à ſa vûe;

Le moderne pompeux tout rempli d'agrément,

Attend de lui ſon jugement.

Sans ſe ſervir de l'Eloquence

Des doctes plûmes d'aujourd'hui,

Le moderne & l'antique en bonne intelligence,

S'accordent de concert à travailler pour lui.





L'ART POÉTIQUE

PREMIÈRE LEÇON.

A MADAME.....

Qui vouloit apprendre à faire
des Vers.

Vous voulez faire des Vers ,
Madame , & vous y avez sans
doute beaucoup de disposition ; mais
comme l'esprit le plus pénétrant ne
peut trouver de lui-même les règles
que l'expérience des Sçavans ont
prescrites sur cette matière ; vous
m'avez choisi pour vous les appren-
dre. J'accepte avec toute la recon-
noissance que je dois , Madame ,
l'emploi dont vous m'honorez ; mais
faites donc que je sois assez libre a-
vec vous , pour vous expliquer net-

tement mes sentimens , & neme demandez aucune de ces tendres complaisances que l'on doit à vôtre sexe, je ne ferois que vous entretenir dans vos erreurs. En toute autre occasion je m'en ferai un devoir ; mais dans celle-ci , souffrez que je vous apprenne quel est le vôtre.

Il faut d'abord pour vôtre Maître

Avoir grande docilité ,

Lui découvrir avec sincerité

Tout ce qu'en vôtre cœur l'amour peut faire naître,

Et jusqu'au fond du sien lire avec liberté ,

Mais si j'oseis encor malgré vôtre rigueur ,

Vous découvrir un point très-necessaire ,

Je vous dirois qu'il faut me rendre pour bien faire ,

Maître de l'esprit & du cœur.

Plus nous avons d'estime pour les gens , plus ce qu'ils disent s'imprime dans nôtre memoire , & si l'on trouve souvent le chemin du cœur en passant par l'esprit , on est toujours assez sçavant pour persuader ce que

L'on aime quand on plaît ; l'esprit
 & le cœur, Madame, ont un com-
 merce particulier ensemble, comme
 l'Amour & la Poësie ; il faut avoir
 le cœur tendre pour avoir l'esprit
 galant ; tout ce que nous disons ,
 tout ce que nous faisons , se sent
 de nôtre humeur. Si nos mou-
 vemens n'ont cette douceur amou-
 reuse qui engage , nos pensées n'au-
 ront rien d'aisé ni de délicat.

Gravez donc bien avant ce précepte en vôtre ame ,

Que l'esprit le plus de travers

Peut faire de tres-jolis Vers ,

Si l'Amour une fois l'échauffe par sa flamme ;

Mais que si son flambeau n'éclaire un bel esprit ,

Il ne sçait ce qu'il écrit.

Il faut pour la Poësie avoir l'ima-
 gination forte , l'esprit brillant , le
 stile net , & le tour aisé : mais ce
 n'est pas contre ces regles que vous
 pécherez , Madame ; la vivacité de
 vôtre imagination , la beauté de vô-

tre genie , la pureté de votre langage , & la délicatesse de vos expressions , vous mettent à couvert de ce danger : voulez-vous que je vous parle franchement ? vous n'avez pas le cœur tendre ; à cela près ; je n'ai reconnu dans votre conversation & dans vos Lettres que peu de termes à changer ; il est vrai qu'il faut en ajouter d'autres ; mais cela se fera quand vous le voudrez.

Vous n'emploiez partout que rigueurs & fierté ,

La repetition m'en paroît sèche & rude :

Et si vous m'en croîtez vous mettez votre étude :

A faire choix de mots moins pleins de dureté.



Douces langueurs , j'aime , plaisirs ,

Amour , flamme , tendre soupirs ,

Sont des mots d'une force extrême ,

Pour former un stile coulant ,

Et dans vos vers il est bon même

De me les repeter souvent.

Retenez bien ces regles, je vous prie, ma Belle Dame, elles vous donneront une facilité admirables pour écrire ; c'en est assez pour la premiere leçon. Si vous en profitez, je croirai avoir bien employé mon tems. Quand vous vous serez une fois formée sur ce stile ; je vous donnerai d'autres préceptes, où vous trouverez plus de plaisir ; je vous y invite, Madame, pour l'amour de vous-même ; vous ne sçauriez croire combien j'en aurai de vous en voir prendre.



A M A D L

Qui demandoit à l'Auteur son
sentiment sur des Vers qu'on
lui avoit envoïez , pour elle
& pour une autre Dame de
ses amies.

JE vous suis fort obligé , Madame,
de la bonne opinion que vous a-
vez de moi , vous me demandez mon
jugement sur des vers que vous m'en-
voïez , & vous croiez que ce sera le
plus juste que l'on puisse rendre ; il
faut avoir autant de bonté que vous
en avez , & me croire autant d'esprit
pour m'écrire des choses si obligeantes,
je vous en remercie, Madame, de tout
mon cœur ; mais en vérité, je ne vous
pardonnerois pas un si mauvais dis-
cernement , s'il ne me prouvoit tou-

te votre estime. Il m'est impossible de soutenir les louanges que vous me donnez ; cependant votre exagération me fait plaisir , parce qu'elle me dit combien vous êtes prévenue en ma faveur ; à ce compte , Madame , je puis vous satisfaire ; je trouve les Vers beaux , mais sans application , & je ne vois pas dans celle que l'Auteur a voulu faire à M. L pourquoi le Printemps feroit plutôt la saison des beautés qu'il nous amène , que l'Hyver , l'Automne & l'Esté. M. L est belle dans toutes les saisons , & quand elle revient de la Campagne en Automne , je la trouve aussi aimable qu'au Printemps , si ce n'est qu'elle vient plus tard ; c'est peut-être aussi la pensée du Poëte ; mais elle est si fine , qu'elle échappera à bien des gens. Les Vers qui sont pour vous sont pressants ; l'on cherche à vous prouver l'amour que l'on sent , pour vous obliger à de la reconnoissance :

Il y a en cela de la justice.

Oùï, belle Iris, il faut aimer.

Quand on trouve un amant si tendre,

Il n'est plus temps de se défendre,

Oùï, belle Iris, il faut aimer.

Il me semble vous entendre dire :

Depuis long-temps je consulte en mon ame,

Si je dois mépriser sa flamme,

Ou si je dois récompenser son feu ;

Pour me déterminer la raison qui m'éclaire ;

Ne peut en rien me satisfaire,

Car le cœur pour aimer n'attend pas son aveu.

Que feriez-vous dans ce peril extrême ?

Si je dis une fois à Clitandre que j'aime,

Je craindrai de le dégager ;

Si je résiste à sa tendresse,

L'amour qui par ses soins me presse,

Pourroit bien aussi s'en venger,

Que feriez-vous dans ce peril extrême ?

Comme lui j'aimerois & cesserois de même.

R

Voilà de nos gens , direz-vous, qui jurent & qui protestent des ardeurs éternelles , qui en prennent le Ciel & la Terre à témoin ; qui ne sçau-roient aimer ailleurs ; qui seront malheureux toute leur vie si on ne les aime , & qui ont la liberté de changer comme il leur plaît. Ah ! les mauvais cœurs , les dangereux parjures ! qu'une femme est folle de s'y arrêter ; mais, Madame , les Dames n'en font-elles pas autant que nous ? Je m'en rapporte à ces petits Vers que vous n'avez pas trouvés si jolis sans raison.

Dés qu'un sujet cesse de plaire ,
 Le commerce amoureux aussi-tôt doit finir ;
 Et l'effet des sermens n'est plus qu'une chimère ;
 La perte du plaisir qui nous les a fait faire
 Nous dispense de les tenir.

Et après tout , Madame , si toutes les Dames étoient faites comme vous , risqueroient-elles quelque

chose à dire qu'elles aiment un homme comme Clitandre ? Vous êtes belle, vertueuse & pleine de merite. Il est sensible, honnête homme, & rempli d'honneur ; une pareille declaration ne fera que renouveler sa tendresse, & faire naître sa reconnoissance. Il vous aime sans vous devoir rien, comment pourroit-il ne vous aimer pas vous étant obligé ? Aimez, Madame, aimez ; votre merite & vos charmes sans la vertu de vôtre Amant, sont de leurs garants de sa constance.



A MADAME LA M. D. A

Vous aimai-je encore, Madame, ou ne vous aimai-je plus ? aidez-moi à deviner ; je suis fort en colere contre vous, & en même temps, je le suis si peu, qu'on ne peut l'être moins ; j'avois resolu de

faire des Vers pour une autre , & de ne pas vous les envoyer ; mais ma muse ne veut rien produire que pour vous. Quoi ! Madame , vous m'avez caché vôtre engagement avec M. de N. . . . je croïois sçavoir vos affaires , avoir l'honneur de vôtre confiance , & vous la trahissez. Je n'ai rien sçu , pas la moindre petite circonstance. O la sincere personne ! Non , non , Madame , je ne vous aime plus , je veux m'en tenir aux conseils de ma raison ; Elle me dit tous les jours ; . . .

Suivez l'avis que je vous donne ,

Evitez de vous engager ;

Un cœur qui ne veut point changer ,

En ce siècle inconstant ne doit aimer personne ,

Je ne vous aime donc plus , Madame , c'en est fait. Si vous sçaviez combien j'ai été touché d'apprendre par un autre que par vous , une affaire qui vous regarde , vous avouez .

tiez que j'y ai pris trop de part ; j'en prendrai moins à l'avenir., soiez-en assurée ; vous aurez beau être toujours belle , pleine d'esprit & de mérite , je serai insensible à tant de charmes ; vous ne vous en servez que pour tromper vos amis.

A vous faïrj'aurai recours
 Pour m'empêcher de me rendre ;
 Car pour vous sans ce secours
 Mon cœur seroit bien-tôt tendre.

Attendez-vous donc , Madame , à me trouver cruel , ingrat & insensible : Mon Dieu, que j'aurai de plaisir à faire ces personnages , auprès d'une aussi belle personne que vous ; j'y serai nouveau , mais vôtre exemple me servira de beaucoup. Je tâcherai de vous imiter de mon mieux. Venez donc quand il vous plaira , armée de tous vos charmes, belle, bienfaite , délicate , enjouée & spirituelle ; vous trouverez à qui parler, je ne vous crains plus.



A M A D A M E * * *

qui avoit deffendu un certain
temps à l'Auteur de lui par-
ler d'amour, & qui le lui a-
voit permis dans la suite,

A Prés un rigoureux silence,
Iris me permet de parler :
Muse sans plus dissimuler,
Découvres lui ce que je pense.
Faites-lui voir un cœur soumis,
Respectueux ; sensible & tendre.

Elle n'est pas toujours d'humeur à vous entendre,
Parlez presentement qu'elle vous l'a permis.
Mais pour lui découvrir mon amour & mon zele,
De quels mots vous servirez-vous.
Tous vos termes sont au-dessous
De l'ardeur que je sens pour elle.

Oui de quelque façon que l'on puisse exprimer
Les transports d'un amant fidele ,
Mon cœur sçait encor mieux aimer.
Taisez-vous donc sur ma tendresse ,
Ce que vous en diriez paroïtroit fabuleux ,
Rien ne peut qu'un cœur amoureux ;
En concevoir l'excès & la délicatesse ,
Si vous ne trouvez le moyen
De rendre son ame sensible.
Tant d'amour à ses yeux paroïtroit impossible ,
Elle n'en croira jamais rien.





LETTRE

d'une Dame à un Cavalier.

JE prendrois un fort grand plaisir à vous consoler de mon absence, & ma délicatesse m'avoit fait trouver le moïen de vous le dire en des termes assez obligeans pour vous satisfaire si vous aviez voulu être content. Mais vous desirez que j'écrive à un amant & non pas à un ami ; vous ne sçavez ce que vous voulez , & je ne sçai même que vous répondre , ma délicatesse s'oppose à ce que vous souhaitez , & la bienfiance à ce que je veux ; que voulez-vous que je fasse ? Découvrez D que je vous aime sans que je vous le dise en propres termes. Que vous êtes tuant,

de ne vouloir m'aider en quoi que ce soit. Ne sçavez-vous point que mon sexe se fait une peine de dire qu'il aime ? ne sçauriez-vous pénétrer les sens de mes Lettres, qui vous en assurent ?

Si vous sçaviez la reconnoissance que j'exigerois pour le mot de tendresse, combien je vous ferois valoir une douceur de cette nature, vous cesseriez de la demander ; peut-être croirois-je que vous ne m'aimeriez plus, & la pensée du contraire me flatte trop agréablement pour la perdre par mon imprudence. Non, D... n'attendez-pas que je vous l'écrive ; c'est encore trop d'en ressentir ; laissez-moi seulement vous assurer de mon amitié, & qu'elle est assez forte pour me faire prendre part à tout vos chagrins ; si mon absence vous en donne, je ne veux pas vous dire qu'elle fait tout le mien, de peur d'augmenter le vôtre : je veux bien vous apprendre que vô-

tre présence me donne de la joie , & j'ai beaucoup de plaisir de croire que vous m'aimez , & que ce sera toujours ; je ne perdrai point le souvenir des sentimens obligeans que vous avez de moi , c'est vous en dire assez. Voilà une Lettre qui doit vous occuper huit jours ; je ne vous en écrirai plus jusqu'à mon retour , qui sera bien-tôt. Adieu.



LETTRE

de la même personne au même
Cavalier.

Vous êtes en bonne Compagnie à vous bien divertir , & je quitte celle de mes meilleurs amis pour vous écrire : direz-vous encore D . . . que je ne sçai point aimer ? Si je ne vous marque pas toute

mon estime, c'est pour ressentir davantage la vôtre : mais je ne vous en aime pas moins. Je vous l'ai dit quelquefois, vous me faites plaisir. Hélas ; quand j'ai eu la complaisance de vous l'avouer, en avez-vous été plus touché ? non ingrat, non ; je me suis reprochée alors ma tendresse pour vous comme un crime, peut s'en faut même que je n'aie donné toute ma haine à celui qui tâchoit à rendre mon cœur criminel. En vérité, de quelle manière aimez-vous ? je l'ignore, souvent mon esprit embarrassé pour vous connoître, se repent de vous avoir crû, mon cœur même, quoi-que plein de vous & dont le panchant est de vous croire, n'ose tout à fait s'en assurer. Vous me demandez avec empressement un moment pour me voir, & de quoi me parlez-vous quand vous me voiez ? votre cœur cherche-t-il à me dire ce qu'il sent ? vous voit-on ménager un moment

d'entretien avec moi ? Helas ! si vous m'aimiez , ne trouveriez-vous pas des termes pour me le dire ? vous êtes si éloquent & si délicat sur d'autres sujets , vous n'êtes embarrassé que sur le mien : depuis quinze jours vous me voyez sans me parler , la conversation devient generale ; vous m'entretenez de tout le monde & jamais de moi ni de vous ; vous imaginez-vous que je sois curieuse de l'histoire des autres ? souvenez-vous des vers que je vous ai entendu dire souvent.

Quand on baïlle auprès de sa Maîtresse ,

Et que le cœur n'est pas content ,

Que servent les efforts qu'on fait pour le paroître ?

L'honneur de passer pour constant

Ne vaut pas la peine de l'être.

Un veritable amant a-t-il jamais été en peine de dire qu'il aime , lorsqu'il a sçu être écouté favorablement : non , non , il faut ne pas ai-

mer pour pouvoir se taire ; il faut être indifférent pour ne pas dire qu'on est amoureux : Enfin il faut être vous pour vouloir persuader que l'on aime lorsque l'on ne ressent rien. Ne m'accablez donc plus d'une fausse tendresse , aimez-moi tout à fait ; ou ne me voyez plus ; ma raison est peut-être assez forte pour guérir mon cœur, ne venez plus l'ébranler par votre présence , laissez-moi toute à moi-même , puisque vous êtes trop à vous ; je ne veux point d'un cœur qui peut se dégager , il faut m'aimer malgré moi pour me plaire , il faut me persuader qu'il vous est impossible de changer , que rien au monde n'est capable de vous rendre volage , que la mort même , la mort ne peut m'effacer de votre cœur ; vous me l'avez dit , il est vrai ; mais D . . . il est si doux de l'entendre répéter , & doit-on s'arrêter aux paroles , quand les effets sont contraires ? j'en appelle à la justesse de votre esprit , & à

vôtre probité. Cessez-donc de me fatiguer de vos plaintes, ce n'est plus moi qui vous fais du mal.



A MADAME D...

JE vois bien, Madame, que je serai toujours criminel, & que mon genie sur votre sujet est de ces mauvais genies que peint cette ingenieuse Devise Espagnolle: *Vn Demon dans les flâmes, avec ces mots: Y mas penado, y meno repentido*: Si deux ans n'ont pû surmonter que par la fuite l'invincible penchant qui m'entraîne avec rapidité à vous aimer, comment voulez-vous qu'une Lettre toute rigoureuse produise cet effet? qu'elle ne peut seulement m'obliger à me taire, si je ne le fais tout à fait; du moins je ne sçaurois retrouver ces termes vagues, dont se sert l'inutilité d'un cœur pour exprimer une tiède ami-

tiés; ces bornes sont trop étroites pour contenir les mouvemens impetueux qui m'agitent ; plus je veux résister à ma passion , plus elle s'irrite , semblable à ces pierres qu'on roule du haut d'une montagne , elle acquiert de la force en vieillissant : vous avez perdu votre ami , Madame , voudriez - vous perdre votre amant ?

Depuis deux ans entiers je me sens l'ame atteinte
 D'un amour combattu par l'espoir & la crainte ,
 Quelquefois de vos yeux consultant la longueur ,
 J'ai permis d'espérer à mon timide cœur ;
 Mais quand ces mêmes yeux animez de colere
 N'offrent à mes regards qu'une beauté severe ,
 Je rentre en ce moment dans mon triste devoir ,
 Et bannis pour toujours la douceur de l'espoir ;
 J'ai beau pour me cacher à l'ennui qui m'accable
 Espérer quelque jour un sort plus favorable ,
 Me flatter que mes soins , ma tendresse & ma foi
 Vous rendront quelque jour plus sensible pour moi ,
 Un importun remord vient d'abord m'avertir

Que v^{otre} cœur ingrat n'y veut point consentir ,
Que l'orsque l'on n'a p^u vous toucher ni vous
plaire ,

Le meilleur des partis est celui de se taire.

Je le fais donc, Madame , & je m'impose un silence éternel : Je ne puis vous parler de ma passion sans vous déplaire ; & il n'est pas à mon possible de vous parler d'autre chose ; je veux éviter de vous fâcher ; il faudra aussi ne vous plus voir. C'est à mon sens l'unique moïen de me guerir. Celui de contempler de si beaux yeux me trahiroit, & ce seroit pis que jamais ; ma dernière vous a mise en colere , celle-ci vous mettra en fureur : n'importe, c'est toujours exciter en vous quelque passion : laquelle vous feroit le mieux ? Madame , songez y un peu, je vous prie , à quoi vous sert une tradition de pruderie qui faisoit autrefois la fade vertu de nos mères ?

L'on

L'on attendoit une après-dînée quelques personnes de la Compagnie qui avoient accoustumé de s'assembler. La conversation tourna sur l'amour, & comme on s'échauffe toujours beaucoup sur cette matiere, un de ceux que l'on attendoit eut le loisir de comprendre dequoi il étoit question, parce qu'on en dit en sa présence. Les amans délicats vouloient que l'Amour le soit autant qu'eux, dit-il, pour moi qui connois les hommes & la nature, je soutiens qu'il est délicat autant qu'il le faut pour faire durer le plaisir, & ne pas laisser perir le monde, & en voici la preuve. Il tira aussi-tôt un rouleau de papiers qu'il avoit sur lui, & lut entre plusieurs autres pieces, l'Ouvrage qui suit.





A P O L O G I E

D E

L' A M O U R.

A MADemoiselle C...

ON a tort de prendre l'Amour à partie de tous les desordres des amants. Comme ce Dieu n'est point coupable de toutes leurs bévûes , il n'en doit pas répondre : mais l'on a quelquefois interest de le mêler dans ses actions ; l'on excuse souvent à sa faveur les vices du temperament , l'on cache même sous ses apparences des passions basses , que l'on n'oseroit avouer.

L'amour est par lui-même un bien qui ne devient funeste & dangereux

qu'aux âmes lâches. Il élève l'âme & l'esprit , les rend l'un & l'autre délicats & capables d'une infinité d'actions vertueuses, & de sentimens heroïques. Il adoucit les mœurs & les manieres , poli , rend agréable , & forme l'honnête homme.

Comme c'est un feu qui anime, il met en œuvre les bonnes qualitez & les fait valoir : de même qu'il découvre les mauvais penchans ; bien que quelquefois il les corrige. Il est sage dans un homme sage , extravagant dans un homme fol, il fait connoître l'humeur : aussi la plupart des actions des amans marquent moins ce que l'amour inspire, que leur caractère particulier.

Loin d'ici donc toutes ces histoires tragiques, & toutes les obscenités que les Livres rapportent de quelques-uns d'eux. Les uns ont été furieux, & les autres emportez par la brutalité de leur temperament. Ils ont fait un mauvais usage de l'amour.

Celle qui m'attache ne le connoît que par ses délicatesses , ses douces langueurs , ses plaisirs innocens , faire pour plaire & pour être aimée , elle est la passion de tous les âges & de tous les hommes. On croit n'admirer en elle qu'une raison épurée, un esprit vif & délicat , un jugement solide , & l'on perd la liberté d'aimer ailleurs , & la vertu d'être fidelle. Aussi dangereuse pour toutes celles de son sexe , que dégagée de tout sentiment d'envie ; elle plaît sans affectation , sans aucun dessein , & parce qu'elle ne sçauroit faire autrement : aussi quelques graces que la nature ait répandu dans ce qu'elle dit , dans ce qu'elle fait , & dans tout ce qu'elle est ; il y a encore plus à craindre de sa modestie.

Sa taille est médiocre , mais prise dans ce degré de médiocrité , où se trouvent tout ensemble , le mignon , l'embonpoint , la délicatesse , & les jolies tailles. Sa gorge est des plus

belles, blanche, élevée, d'une situation à donner de l'amour. Elle a le visage un peu rond, le teint propre, les couleurs vives & séparées.

Ses yeux sont noirs, vifs, doux & fins, bien fendus & à fleur de tête. Tout y caractérise une personne spirituelle, enjouée, accoutumée à faire partout des conquêtes ; ils ont le regard ferme & assuré, parce qu'ils ne voient partout que leurs Esclaves ; mais leur assurance est mêlée de tant de douceur, qu'ils font aimer à leurs captifs jusques à la peine de l'esclavage.

Une bouche vermeille & bien façonnée, ou l'on voit des dents d'un bel os & bien arangées, seroit le charme des yeux, s'il n'en sortoit une odeur qui ravit les sens, & qui leur ôte la liberté du jugement par la volupté qu'elle leur donne. Non, jamais les Zephirs n'ont eu l'haleine plus douce, ni les Dieux dans leurs plus grands enchantemens n'ont eu de plus grands délices.

Soit qu'elle parle ou qu'elle chante, sa voix est encore un nouveau charme. La nature s'est comme épuisée à les multiplier en elle. Ils se cachent, ils se dérobent les uns les autres. On ne les découvre tous qu'à mesure qu'on s'applique à les parcourir : alors ils s'offrent en foule à la vûe & naissent sous ses pas. Elle se renouvelle en quelque façon, & paroît une autre personne.

Elle a la langue grasse : mais c'est un deffaut qui plaît, dit le grand Maître dans l'art d'aimer, & qui donne à la voix un agrément qui l'embellit. Elle l'a douce & legere, ménagée par un gosier délicat, que la methode a perfectionné.

Il manqueroit quelque chose à une si aimable personne si elle ne sçavoit danser : mais de l'aveu des plus habiles dans cet art, elle en possède toutes les délicatesses, l'air, la cadance, la douceur & la legèreté. Les Faunes, les Nymphes, les

Silvains , les Driades , & Pan même ne feroient contre elle que broncher.

Un si beau corps , & tant de talens , sont animez & conduits par une belle ame pleine de vertu , & par un esprit solide & plein de raison. L'usage qu'elle en fait , est l'éloge le plus accompli que l'on puisse donner à la plus illustre & à la plus belle de son sexe. Aiant autant & plus que pas un autre de quoi passer la plus délicieuse de toutes les vies , elle se borne aux plaisirs innocens , & appliquée à son devoir , elle ne se permet que ceux qui ne l'en éloignent pas ; aussi incapable de sortir de la bienséance & de la retenue de son état , que peu propre à souffrir aucune de ces libertez qui attaquent la pudeur , elle vit tranquille , possédant son cœur , & ne faisant aucun mauvais usage de ceux que ses charmes lui ont soumis.

Avec une personne si rare , mais

veritablement existante , l'amour est sans danger , & n'est connu que par ses delicateſſes ; son deſintereſſement , les ſentimens nobles , le commerce de l'eſprit , les tendreſſes du cœur , & les complaiſances ; il s'entretient par la probite la ſympathie des humeurs , les ſervices , les affections , l'eſtime reciproque , le goût du bon & du beau & l'attachement à la vertu. Il vit de tout , & il vit de rien.

Loin d'ici, encore un coup , toutes ſortes de ſentimens groſſiers , qui amoliffent le courage & qui affoibliffent l'eſprit. L'Amour tel que je viens de le peindre , ne les inspire pas ; ce n'eſt point une idee ni une fantaſie ſans realite & ſans exiſtence. Celle qui m'en a donne le goût me l'a fait connoître. Je lui ſuis redevable de tous mes plaiſirs , & le dernier ſoupir de ma vie ſera moins pour le regret de la perdre , que pour celle de ſes douceurs.

L'attention

L'attention que la Compagnie prêta à la lecture de cet ouvrage , lui fit oublier le sujet de la contestation, & chacun ne songeant plus qu'à satisfaire aux Conventions de l'Assemblée , chercha parmi ces papiers & dans sa mémoire, ce qui pouvoit avoir plus de rapport à la lecture que l'on venoit de faire. J'ai, dit quelqu'un , le Portrait d'une Dame par un Cavalier , dont elle a été fort aimée. Si vous voulez je vous en divertirai. On fit voir par le silence que l'on prêta sur le champ , que l'on ne demandoit pas mieux ; ainsi l'on commença de lire la piece suivante.





P O R T R A I T D E

M A D A M E D. B

P Our faire le caractère d'Iris , il faudroit connoître son cœur davantage , ſçavoir ſes attachemens , & ce qui la flatte , & l'heureux mortel qui l'occupe, De-là les craintes & les irrefolutions ſe font connoître ; de-là les foibleſſes & les diverſes vertus ſ'apperçoivent. Toute beauté ſans amour , eſt un corps ſans ſon premier mobile , les talens & les perfections qui intéreſſent ſont inconnuës , & ſans ce principe , qui fait tout mouvoir , les bonnes & les mauvaiſes qualitez ſont confonduës , & déroben à l'eſprit la qualité de l'objet que l'on veut connoître.

Qu'Iris perde son indifférence, si l'on veut que je la peigne ; les Peintres qui le piquent de délicatesse, veulent peindre d'après nature & non pas des fantaisies.

S'il ne s'agissoit que de faire son Portrait, la seule réputation de sa beauté pourroit me fournir des couleurs assez vives pour peindre la plus belle personne du monde : mais sans le secours des impressions qu'elle reçoit, sans rien connoître du mérite de ce qui peut la toucher ; comment réussir dans une chose si difficile, où tout le monde croit se connoître ?

Si c'est un raffinement d'amour que cet air d'indifférence qu'on lui voit pour tout le monde, qu'elle me l'avoue ; alors mieux instruit de ce qu'elle peut être, je devinerai peut-être à la fin ce qu'elle est : sans cela, que puis-je donner, que des conjectures & des lumières incertaines, que je dois plus à ma pénétration.

qu'à sa franchise ? Telles qu'elles sont, je les expose à sa critique ; ce sera à elle à m'apprendre les choses que je ne sçai pas , & celles auxquelles je pourrai manquer.

Comme l'insensibilité dans une belle est un défaut , j'aime mieux lui croire une vertu , & dire qu'elle a le cœur tendre & sensible. Telle qui excelle en amitié , a le cœur bon pour l'amour ; & quoique les tendresses de l'une & de l'autre soient différentes , c'est encore plus la faute d'Iris , si elle ne les connoît pas toutes deux que celle de ceux qu'elle fait soupirer ; mais les étoiles font souvent nos affaires , sans que nous nous en mêlions , & le cœur d'une cruelle s'attendrit souvent par le même endroit qu'elle n'a pû attendre autrui ; ainsi se venge l'amour par lui-même des maux qu'on lui fait souffrir.

Tout ce que l'on peut dire du cœur d'Iris , c'est qu'elle l'a bon ;

mais de cette bonté éclairée, qui ne se donne pas à toutes sortes de sujets, & qui agit avec reflexion. Le mérite de cette bonté est d'autant plus précieux qu'elle n'engage point par trop d'emportement à des choses dont on ait lieu de se repentir. Il est vrai que les amitez qu'elle fait ne frappent pas ; mais elles intéressent, & les gens faciles qui s'en accommodent le moins pour donner aveuglément dans tout ce qu'on leur propose, se trouvent obligez par les reflexions qu'ils font sur les accidens qui leur arrivent, de se former sur une vertu que leur imprudence leur avoit fait auparavant regarder comme un deffaut.

Mais comme la bonté du cœur ne prouve pas toujours que l'on soit genereux, la circonspection d'Iris en servant ses amis, ne borne pas sa generosité. C'est ici principalement son caractère, & où je puis la mettre au jour avec toutes les differen-

tes couleurs que la vertu me **preste** ; mes louanges ne seroient suspectes à personne , s'il étoit possible qu'Iris fut connuë de tout le monde, & qu'il eût eu besoin d'elle ; le bien que j'en dis , est un bien sincere qu'elle n'a pas attiré par l'esperance des graces & qui n'est produit par la reconnoissance d'aucun bien. Dévoüée à ses amis , elle les aide dans tous les états de la vie ; elle est galante dans les prétens qu'elle leur fait ; polie dans la maniere d'en recevoir ou d'en refuser , ingenieuse à faire plaisir , noble dans la justice qu'elle leur rend, & magnanime quand il s'agit de leur pardonner ; rien n'est capable de lui en faire mal penser , & s'il faut aux autres des apparences & quelques raisons pour les persuader que leurs amis sont changez ; il faut à Iris des faits & des conviCTIONS pour les soupçonner d'une lâcheté , tant les soupçons & les défiances basses lui sont peu connuës ; elle se les

conserve par les mêmes voies qu'elle se les attache , & a autant d'interêt de paroître toujours ce qu'elle est & dans son naturel , que les autres en ont de s'en éloigner.

Personne n'a l'esprit plus vif & plus délicat ; elle l'a juste , pénétrant & enjoué. A la vérité sa délicatesse ne lui permet pas de former des liaisons fort particulières avec tout le monde ; mais elle y vit sur un pied , à ne donner ni présomption à qui que ce soit ni jalousie , dans une régularité de conduite à surprendre , de sorte qu'elle touche tout le monde sans être touchée.

Là où se découvrent les deffauts ordinaires des personnes communes , là même éclatent les divers charmes & les divers talens d'Iris ; on croiroit que la conversation est sa place favorite , tant elle y brille , si l'on ne lui trouvoit autant de naturel pour toutes les autres choses qu'elle entreprend.

Ce qui passeroit dans une autre pour une vanité , n'est chez elle qu'une justesse de raison ; comme elle n'est pas exempte de toutes les faiblesses de la nature , à peine lui échappe-il une vivacité hors de propos , que judicieuse elle prévient tout ce que l'on en peut penser , & n'attendant pas les reproches qu'on lui pourroit faire pour se retracter , elle rétablit par la justesse de sa raison , ce qui pourroit nuire à l'idée que l'on se doit faire de son esprit.

Au reste , quoi qu'elle l'ait picquant , & que sa justesse ne lui laisse échapper aucun des deffauts de ses amis, bonne & enjouée , elle s'en réjoïit sans les décrier , & ménage autant en public leurs bévuës que si elle-même les avoit faites ; elle est naturellement carressante & flatuse , & elle ne voit & n'entend rien dire aux autres qui puisse leur faire plaisir , qu'elle ne le relève &

ne le fasse valoir avec cette délicatesse qui s'éloigne autant de la flatterie outrée que de la demie approbation.

Pour persuader bien du monde que je connois parfaitement Iris, je n'aurois qu'à dire un mot de sa taille & de son visage ; mais ce sont des beautés réservées au langage des Dieux : voïons ce qu'ils pourront nous en dire.

Apollon de nos jours seul Zeuxis, seul Appelles,

Prends en main tes meilleurs pinceaux ,

Peins moi Venus sortant des eaux :

Et pour en faire une image fidele

Peins lui deux yeux plus brillans que le fen ,

Où l'air tendre domine un peu.

Je lui veux un grand front & plus blanc que l'ivoire,

Peins un nez sans deffauts , peins un visage ovale ,

Où la rose & les lys disputent la victoire

Avec un avantage égal.

Des plus vives couleurs rend sa bouche vermeille ,

Qu'à la beauté des yeux la beauté soit pareille ,

Qu'autour d'elle les ris, les jeux
Paroissent badiner sans cesse,

Que Mars en la voyant adore sa Déesse ,
Et qu'il desire encor les baisers amoureux

Qui comblerent jadis ses vœux.

Acheve le portrait , rend sa gorge parfaite ,
Que deux globes de neige y brûlent mille amants
Que le reste du corps ait tous ses agrémens ,

Répond par tout une beauté secrète.

Mais que vois je ? Venus n'eut jamais tant d'appas ,

Non , ce n'est point Venus , c'est B... elle-même ,

Apollon , quel présent ne te devois-je pas ,

Tu viens de peindre ce que j'aime ?

Vous ne sçavez pas , dit un Abbé
à celui qui venoit de lire , toute l'histoire
de cet Ouvrage. On avoit
prié l'Auteur de le faire , parce qu'on
vouloit tâcher de découvrir par-là ,
s'il avoit été aimé de la Dame en
question : On lui en avoit souvent
demandé des nouvelles, sans qu'on eût
pû rien en apprendre de fort certain.

Il satisfit à ce qu'on lui demanda , & leur le portrait que vous venez d'entendre , dans une maison , où se trouvent quantité de gens illustres par leur naissance & leurs ouvrages. On connoissoit la Dame en question : l'Auteur y leur son Portrait, & on le trouva si délicatement tourné qu'on le lui fit lire 5, ou 6. fois. Madame D. M. dont tout le monde connoît le mérite , & l'enjouement ne s'étoit point trouvée à pas une des lectures. C'étoit chez elle qu'elles se faisoient : quand elle entra on s'écria qu'elle avoit perdu de n'être pas plutôt arrivée , que M. un tel avoit fait la plus jolie chose du monde. Elle le pria de la lui lire ; il s'en excusa honnêtement sur sa lassitude. M. D. repliqua plaisamment, qu'elle bâilleroit s'il se faisoit prier davantage ; & comme il se rendit après s'être fait prier encore deux ou trois fois , M. D. M. se mit malicieusement à ouvrir la bouche dès la troi-

sième ou quatrième ligne , & aïant fait un grand signe de croix comme l'on fait avec le pouce ; l'auteur qui étoit fatigué , se servit de ce prétexte pour se reposer. Il ferma son papier & ne voulut plus lire , quelques prieres qu'on lui en fit. On joua ensuite , & M. D. M. pensant qu'il pourroit être sérieusement fâché de sa plaisanterie , lui envoya le lendemain matin une excuse en Vers, que je vais vous dire si ma mémoire me les fournit.





A M. B. D. R.

E X C U S E,

SI je vous ai fâché, c'est pour vous faire
excuse,

Beau brunet, que je fais ces Vers,

J'aurois l'esprit bien de travers

Si je voulois railler v^otre sçavante muse,

Ce fut par un trait d'enjouement

Que je fis certain bâillement

Qui troubla toute n^otre Feste,

Ce que vous lisez m'enchantoit,

Mais un desir m'en vint en teste,

Et je ne sçai d'où ce desir partoît ;

Peut-estre venoit-il d'un peu de jalousie,

Peut-estre de quelques vapeurs,

De lassitude, de douleurs,

On d'un e'sprit boûché ou plein de frenesie :
Quoi qu'il en soit , cha-mant brunet ,
Je fis en badinant cet affront à vos œuvres ,
Bâillez & faites pis en lisant ce billet ,
Je vous permets toutes mai œuvres.

J'ai vû , dit un Cavalier comme
on achevoit de lire , un Rondeau
de celui à qui l'on a adressé ces
Vers. Il avoit perdu une Dame
d'un merite rare , qu'il aimoit avec
une tendresse extraordinaire. Quel-
ques jours après cette perte , on
lui demanda par une Lettre , dans
quel état il étoit , ce qu'il faisoit ,
& s'il étoit toujours affligé : comme
je suis un de ses amis , il me fit voir
son Rondeau , que voici.



RONDEAU.

DE temps en temps , pour soulager ma peine ,
Je sors , j'écris , la nuit comme le jour ,
Sans nul espoir de vaincre une inhumaine ,
Et mon plaisir je trouve en mon amour.
Par tout on croit ma fidélité vaine ,
Chacun s'en moque & s'en rit à son tour ,
Pas tant de mal ne me feroit la haine ;
Pour estre heureux , faut changer de séjour
De temps en temps.

Cette maxime a passé pour certaine
Chez bien des gens ; mais si peu qu'on en prenne ,
En maints endroits l'on peut se trouver court ,
Je m'en tiens donc à supporter ma chaîne ;
Bien m'en a pris qu'elle n'est pas vilaine ,
L'amour honneste a fait quelque beau jour ;
De temps en temps.

Je connois de qui vous parlez , reprit une Dame , cette personne merite bien d'estre autant aimée qu'elle l'est ; c'est son portrait que l'on a lû il y a un quart d'heure , & qui a donné lieu à Madame de M si connue par tant de Poësies vives & délicates , d'écrire l'excuse que vous venez d'entendre.

Mais à propos de M. de M comme il se trouve chez elle plusieurs jours de la semaine quantité de personnes de Lettres, l'on y proposa dernièrement ces questions : sçavoir *S'il étoit plus glorieux à une Dame de s'immortaliser par sa beauté , en se faisant un Amant de reputation , qui la celebre dans ses Ouvrages , que d'acquiescer elle-même l'immortalité par le merite de ses propres Ouvrages.* Plusieurs personnes écrivirent sur ces questions , & voici quel fut le sentiment de l'Auteur du Rondeau que l'on nous vient de lire.

FRAGMENT,



F R A G M E N T

d'une Lettre sur les questions
précédentes.

JE me suis déterminé, Madame, sur les deux questions que l'on nous proposa hier, & ce n'est point mon inclination pour les belles Lettres qui m'a trahi. Je ne suis point de ces sçavans qui ne quitteroient point une pensée d'Horace pour une belle femme. L'un me fait assurément plus de plaisir que l'autre ; & par là j'ai raison de croire mon sentiment plus judicieux ; je dis donc qu'il est plus glorieux à une Dame de s'immortaliser par ses Ouvrages que par sa beauté, par là

même raison que ce sont les actions extraordinaires du Heros , & non pas le merite de celui qui les celebre , qui le rendent immortel. Les faits prouvent & persuadent , les paroles plaisent & divertissent , & les uns & les autres ont de quoi immortaliser les sujets dans lesquels on les rencontre.

Mais les merites rares sont plus seurs de l'immortalité ; c'est la singularité qui distingue , qui releve , & qui fait la gloire. Il est plus avantageux à une Dame d'en acquérir par des Ouvrages qui en soient dignes , que de meriter l'immortalité par sa beauté , que plusieurs peuvent avoir en partage avec elle ; & après tout, la beauté d'une femme dans les Ouvrages d'un Poëte est moins souvent une merveille sans seconde comme il le dit, que l'objet de sa passion. Toutes les beautez des Poëtes ne sont pas belles , & le pro-

verbe dit, qu'il n'y a pas de laides amours. Chacun peut donc chanter les siennes à sa fantaisie, supposer même une bouche vermeille & bien façonnée à de grosses lèvres pâles ; le plus beau ratelier du monde à de fausses dents ; de la taille à un corps postiche ; des couleurs naturelles à de la peinture. C'est le mérite du chantre & non pas celui de l'objet chanté qui passe à l'immortalité ; & peut-être qu'elle seule étoit son but ; les Peintres & les Poètes sont en possession de mentir : en quel temps s'est-on plus attaché à la vérité offensée dans leurs Ouvrages, qu'à la manière agréable dont ils ont menti ?

Qui m'assurera que Corinne, si belle aux yeux & dans les Ouvrages d'Ovide, fut-elle qu'il l'a dépeinte. Penseroit-on la reconnoître dans les portraits qu'il en a faits, ou la trouver ; telle, qu'il la trou-

voit lui-même ? Les choses dépouillées de la passion qui nous y attache perdent infiniment de leur mérite ; il n'y a point de beauté qui puisse soutenir long-temps sans aucun risque l'examen de deux yeux indifférens. En amour tout est beau , spirituel , galant & bien-fait ; les défauts sont cachez à ceux qui aiment , & par ceux qui veulent estre aimez.

Qui croira pareillement les amans de Sapho si dignes de la tendresse qu'elle a mis pour eux dans ses Vers ? qui , bien davantage , pourroit m'assurer qu'elle l'ait ressentie ? En tout temps les Dames ont été sujettes à caution sur cet article ; elles flattent & persuadent aisément ce qu'elle ne sentent pas , parce que nous les aimons ; mais nous ne leur persuadons gueres ce que nous ressentons véritablement , que parce qu'elles en souhaitent toujours da-

vantage , & qu'elles croient le mériter.

Pardonnez-moi , Madame , cette petite injure à votre sexe. Je n'ai pû dire moins contre l'ingratitude de quelques belles que j'ai aimées.

Ainsi donc qu'une Dame s'immortalise , il lui est plus glorieux de s'immortaliser par de beaux Ouvrages , que par ceux d'un grand Poëte que sa beauté auroit touché. L'on oublie Corinne , en lisant Ovide ; l'on se souvient à peine de Phaon en admirant Sapho. Ces noms vivent , & le mérite ne subsiste plus. Or la beauté qui finit avant la personne , ne peut estre un sujet pour l'immortalité. Il faut mourir jeune pour vivre long-temps dans la memoire des hommes , parce que l'on meurt belle , ou renoncer à cette immortalité , pour avoir marqué en vieillissant trop d'attachement à la vie.

Je sçai , Madame , que j'aurai

contre moi toutes les belles , & les Amans declarez qui sont en plus grand nombre que les Poëtes ; mais je serai vengé du nombre , si j'ai pour moi une seule belle qui fasse des Vers. Je suis, Madame, &c.

Cette Lettre donna occasion à plusieurs entretiens sur le même sujet , avec lesquels on finit la Séance.

Un autre jour que la même Compagnie se trouvoit assemblée , un Cavalier proposa de faire lecture d'une Critique du Val-de-Grâce , qui lui étoit tombée entre les mains. Il dit qu'elle étoit d'une Dame d'un merite encore plus distingué par sa vertu que par son merite. Elle l'avoit faite en badinant , pendant qu'elle étoit toute jeune , pour répondre à la gloire du Val-de-Grâce , que Monsieur de Moliere avoit fait en faveur de Monsieur Mignard , dont

il aimoit la fille. Je vous la lirai , ajouta-t-il , avec ses deffauts ; car Monsieur de Colbert , le Ministre d'Etat , qu'elle a réjouï , n'ayant point voulu qu'on y touchât , je croirois gâter une chose qu'il a trouvée bonne , toute imparfaite qu'elle est , si je n'étois mêlé de la corriger.

Il ne sera peut-être pas hors de propos après cela de vous dire que les soixante ou quatre-vingt premiers Vers de ce Poëme , sont sur les mêmes rimes que les premiers du Poëme du Val-de-Grace , de Monsieur de Moliere , & que comme cet excellent Comique n'avoit entrepris le sien que pour louer Monsieur Mignard , la Dame qui en a fait la Critique , n'en forma le dessein que pour faire sa cour à Monsieur de Colbert , qui protegeoit Monsieur le Brun , qui étoit l'Emule & le Concurrent de Mon-

neur Mignard ; cette précaution prise, je crois n'avoir plus qu'à lire ; car je ne sçai rien de plus.

•



REPONSE



REPONSE
A LA GLOIRE
DU
VAL DE GRACE.
DE M. DE MOLIERE.

LA COUPE PARLE.

E Sprit de nos jours le plus rare ;
Toi de qui la plume se pare
Ton nom d'entre tous les Auteurs
Pour le mettre au rang des Auteurs
Toi qui sans effort de ta veine
Corrige la nature humaine ,
Et qui par un art merveilleux
Joins au plaissant le sérieux ,

X

Qui critiques sans complaisance

Toutes les sottises de France.

Pourquoi faut-il pour mon malheur ,

Aujourd'hui contre ton humeur

Que tu m'élève dans la nuit

Pour me rendre aux yeux trop connu ?

Veux-tu passer pour un menteur ,

Toi qu'on ne crut jamais flatteur ?

Car si je suis une merveille ,

Hélas , ce n'est que pour l'oreille !

Puisque pour l'œil Dieu fait commode

Il en juge différemment ,

Veux-tu que l'on dise à ma honte

Que ce trop d'honneur me surmonte ?

Cachez-donc à tout l'Univers

Ces grands & magnifiques Vers ,

Car leur éloquence divine

Seroit cause de ma ruine.

Je sçai ce que l'on dit de moi ,

L'on ne te croit pas sur ta foi ,

Chacun juge par sa lumière,

Et sans trop respecter Molière,

Je verrai faire mon procès.
Malgré la brigue & les Placets,
Tous les Sçavants viendront en troupe
Donner un arrêt sur la Coupe,
Et feront publier tout haut
Leur sentence sur mon deffaut.
Enfin j'ai beau faire la fine,
J'ai méchant jeu & bonne mine,
Toute ma beauté n'est qu'un fard
Peu caché pour les gens de l'ars :
Mais aussi-tôt qu'on m'examine,
Je dis adieu la bonne mine,
Car de la teste ju'qu'au pieds,
Mes membres sont'estropiez ;
Au moins, c'est ce que j'entens dire,
Et que je crains de voir écrire.
Je vois venir de jour en jour
Mille personnes tour à tour,
Qui soutiennent devant moi même
Ce qui n'est pas dans ton Poëme.
C'est pourquoy, sçavant Ecrivain,
Remets donc la plume à la main ;

Non pour louer , mais pour deffendre ;
Car si je puis faire entendre
Tous les deffauts qu'on trouve en moi ,
Ce que l'on dit lorsqu'on me voit ,
Tu ne seras pas sans affaire
Si tu prétends y satisfaire.

Les pilleurs & les assassins
N'ont jamais fait plus de larcins
Que j'en fais paroître à la vûe.
Les habits dont je suis vêtue ,
Sont vollez dans les plus Saints Lieux ,
C'est quelque chose d'odieux.
Mais hélas ! ce n'est pas le pire
Et voici ce que j'entends dire ,
Que celui qui m'a enfané
A le cœur plein de cruauté ,
Des Vierges il fait des Martyres ,
Il les disseque , il les déchire ,
Il leur casse jambes & bras
Sans épées & sans coutelas.
L'on dit même que les Apôtres
N'en sont pas exempts plus que d'autres ,

Il les a mis dans le malheur
D'avoir tous besoin d'un bailleur ;
Mais ce qu'on dit de plus étrange ,
C'est qu'il n'épargne Dieu ni l'Ange.
A cela que répondras tu ?
Ton cœur n'est-il pas abbatu ?
Mais hélas , que pouvois répondre !
N'est-ce pas de quoi nous confondre ?
Je sçai bien que mes partisans
Soutiennent que les médisans
Prevenus de leur injustice ,
Me condamneront par malice ;
Mais qu'en dépit de leurs discours ,
Le grand Mignard sera toujours
Dans son cabinet un rare homme ,
Qu'il a fait miracle dans Rome ,
Et qu'il a pour admirateurs
De l'art les plus grands connoisseurs ,
Qui soutiennent que ma peinture
Est plus parfaite que nature ,
Que je dois passer dans ces lieux
Pour le plus beau charme des yeux.

Si ce discours n'est veritable,
 Il est tout au moins favorable ;
 Mais sans me flatter je crains bien
 Que les Sçavants n'en étoient rien.
 Je vois tous les jours dans ce Temple ,
 Tout le monde qui me contemple ;
 L'ignorant comme le Docteur ,
 Se mêlent d'être mon censeur.

Un Marchand la dernière Feste ,
 Disoit tout haut levant la teste ,
 Le parement de cet Autel *
 Devoit estre du brocatel ,
 Bien chamarré de broderie
 Plûtôt que de rapissierie ;
 Car cette moquette n'est pas
 Si belle que du taffetas.
 Il faut que ce peintre soit chiche
 De ne l'avoir pas fait plus riche :
 Falloit il mettre en Paradis
 Des bergames du temps jadis ?
 Vraïement ce seroit grand dommage.

* Au fond de la gloire du Val de Grace , on voit un Autel paré & dessus un Agneau que l'on égorge.

Répondit la femme plus sage ,
Si l'on en eût fait un plus beau ;
Car le sang de ce pauvre Agneau
Qui coule dessus la serviette ,
Gâteroit toute la moquette.
Alors plusieurs gens de sçavoir ,
Qui pour lors m'étoient venus voir ,
Firent tous un éclat de rire
De ce qu'ils venoient d'ouïr dire.
Chacun juge se'on son sens ,
Dit un d'entre les connoissans ,
Ce Peuple qui parle à sa mode ,
Sans science ni sans methode ,
Sçait découvrir le plus souvent
Ce qui n'est pas veu d'un sçavant :
Car cette simple femmelette ,
Qui pour soutenir sa moquette ,
Donne son jugement tout haut ,
Me découvre un fort grand défaut ,
A quoi je ne prenois pas garde
Depuis le temps que je regarde.
Car cet Autel apparemment ,

Suppose du vieil Testament
Le sacrifice & la victime
Qu'on offroit à Dieu pour le crime ?
Sur le même Autel on brûloit
La victime qu'on immoloit.
Cet Autel n'estois que de pierre ,
C'est donc une faute grossiere ,
Et Mignard n'a pas appercu
En mettant un linge dessus ,
Que cette toile susceptible
D'un élément si combustible ,
Auroit brûlé avec l'Agneau.
Or c'est avec un sentiment nouveau ,
De croire qu'on brûla la nappe ,
Et c'est à quoi Mignard s'attrappe :
Mais pourquoi mettre un parement ?
C'est un deffaut de jugement.
Je soutiens sans être critique ,
Qu'il n'est point dit au Levitique
Que l'Autel fût jamais paré
Quand l'Agneau étoit préparé
Pour être offert en sacrifice ;
Ce discours est sans artifice.

Mais, répondit un curieux ,
Du nombre de ces vertueux ,
J'apperçois bien autre chose ,
Qui merite un peu que l'on glose.
La Croix de Malte assurément *
N'est pas de l'Ancien Testament ;
Il n'est point dit dans l'Ecriture
Qu'elle dût servir de parure
Alors qu'on immoloit l'Agneau.

Cet Ouvrage est pourtant fort beau ,
Dit un homme de la troupe ,
Je prends le parti de la Coupe ,
Et je soutiendrai hardiment
Que Mignard est Peintre excellent.
Que trouvez-vous à sa maniere.
Je ne la crois pas la premiere ,
Lui répondit le Curieux ,
Souffrant d'un air dédaigneux
Je n'aime point la raillerie ,
Vous n'en parlez que par envie ,

* On voit aussi à l'Autel une Croix faite comme
celles de Malte.

Dit tout chagrin mon deffenseur ;
 Et vous n'êtes qu'un aggresseur.
 Pour moi j'entreprends sa deffense ,
 Et je veux en vôtre présence ,
 Dit-il , s'adressant à plusieurs
 De ces illustres Auditeurs ,
 Lui faire avouer à sa honte
 Que ce Goguenard se méconte.

Ha! Monsieur , je vous prens au mot ,
 Et sans faire un autre complot ,
 Dit le curieux , je vous prie ,
 Parlons ici sans raillerie ,
 Sans violence & sans excès ;
 Faisons à Mignard le procès ;
 Tous ces Messieurs sans se contraindre
 Avec vous pourront tous se joindre ,
 Je ne crains point la quantité
 Quand j'ai pour moi la vérité ;
 Mais prenons chacun une chaise
 Pour en mieux parler à nôtre aise.
 Mon Deffenseur lui répondit ,
 Souffrez , Monsieur, sans contredire ,

Que cette illustre Compagnie
Suive seulement son génie ,
C'est pourquoy , Messieurs , vous pourrez
Prendre quel parti vous voudrez.

Alors ces Illustres du siècle ,
Composant un assez beau cercle ,
Suivant leurs inclinations ,
Sans contrainte ni passion ,
Faisent parti sans contredire ,
Pour oûir ce que je vay dire.

Mais hélas ! mon cher Protecteur !
Moliere mon cher Défenseur ,
Que ma surprise fut extrême ,
Alors qu'en ma présence même
Cette illustre Troupe de gens
De deux côtés se partageans.

Je vis hélas ! pour ma défense ,
Bien des gens , mais peu de science ;
J'oy pour moi des acclamateurs ,
Des partisans , des sectateurs ;
Les amateurs de la science
Abandonnerent ma défense ,

S'approchant des sçavans de l'art ,

Contre moi firent bande à part ,

Chacun aïa t crié silence ,

Pour commencer la conférence

L'on fut quelque temps à penser

Qui des deux devoit commencer ;

Mais suivant la loi de l'Ecole

L'agresseur commença son Role.

Messieurs , je n'ai pas entrepris ,

Dit-il , de gagner vos esprits

Par un discours plein d'éloquence ,

Soutenu d'art & de science ;

Je veux parler ingenuement ,

Sans détour & sincèrement ,

Sans vouloir étendre la phrase ,

Sans période & sans emphase ,

Vous prouver tout presentement ,

Mais en quatre mots seulement ,

Que ce grand chamaillis d'ouvrage ,

A qui plusieurs rendent hommage ,

N'a rien qui ne soit imparfait ,

Défectueux ou contrefait ,

Contraire à l'art de la peinture ,
Choquant la raison & nature ;
Car je pose pour fondement
Qu'un Peintre de grand jugement
Doit dans l'esprit avoir présente
L'idée de ce qu'il invente ,
Que son imagination
Doit produire l'expression
De son sujet , & qu'il ordonne ,
Sans rien emprunter de personne.
Et je mets en fait qu'à vos yeux
Je vais trouver dedans ces lieux ,
Dans cette Coupe si vantée ,
Plus d'une figure inventée.
Non pas pour une ni pour deux ,
Le compte en seroit ennuyeux ;
Ne pensez pas que je suppose ,
Je me rends garand de la chose ,
Et veux passer pour un menteur ,
Si Mignard est un inventeur.
C'est une chose insupportable ,
Mais pour la rendre plus croïable ,

Suivez-moi du doigt & de l'œil,

Et faisons ici le recéil ,

Des figures qui sont connues.

Si nous les tirions de ces nuës

Le reste seroit bien petit ,

Et l'on verroit si j'ai menti.

Tinteret , Pierre de Cortonne

Ne sont inconnus à personne ;

L'Anfranc , le Guide & Raphaël ,

S'ils estoient ce qu'ils ont au Ciel ,

Il resteroit peu sous le ceintre

De l'esprit & de l'art du Peintre ;

Mais pour les pillages passez ,

Il priera pour les trépassés.

Puis qu'il montre par cet Ouvrage

Le grand secours & l'avantage

Qu'on tire des Peintres fameux ,

Dans le séjour des Bienheureux.

Mon Dessenfleur prit la parole ,

Monsieur, est-ce ainsi que l'on vôt

La haute reputation

D'un homme plein d'invention ?

J'ai regret de vous interrompre ,

Mais ce discours pourroit corrompre
Cette illustre troupe d'Amis :
Souffrez-donc qu'il me soit permis
Que je réponde à cette injure ,
A cette outrageante censure.
Non , non , je ne puis sans douleur ,
Continua mon défenseur ,
S'adressant à toute la troupe ,
Entendre condamner la Coupe ,
Puisqu'elle fait voir à nos yeux
Le bon goût & le précieux.
Ce grand Peintre dont la manière
Est de l'Europe la première ,
L'ayant seul peinte de sa main ,
Montre qu'elle est du goût Romain ;
Son ordonnance est entendue ,
Elle prend l'esprit & la vue :
Le beau Contraste s'y fait voir ,
Et Mignard se peut prévaloir ,
Qu'il sçait tout seul en la Nature .
L'Empatement de la peinture ;
Il sçait la force des couleurs ,

Il les ménage avec douceur ,
Et répand si bien les lumieres
Sur les croupes & les detrieres,
Qu'il en résulte une union.
Qui donne l'admiration.
Mais sans qu'aucun de vous m'écoute ,
Levez les yeux à cette voute ,
En regardez-la s'il vous plaît ,
Rien n'y choque , mais tout y plaît :
Est-il rien de plus admirable
De plus grand , de plus venerable ,
Que paroît ce Père Eternel ?
Jamais le divin Raphaël ,
Qui fut le Mignard de son âge ,
N'a fait un si parfait Ouvrage
Que ce beau séjour glorieux ,
N'est-ce pas-là peindre des Cieux ,
Puisque le plus petit des Anges
Meriteroit mille loüanges ?
Mais venons au particulier
De cet Ouvrage singulier ;
Ce côté me ravit entr'autres ,

Où sont dépeints les grands Apôtres.
Saint Pierre dans ce te action
N'a-t-il pas une expression
Qui peut passer pour un miracle?
Il paroît là comme un Oracle,
Il semble qu'il prêche tout haut,
Cette figure est sans deffant,
Elle merite qu'on l'admire,
Et c'est tout ce qu'on en peut dire.
Saint Paul de son long étendu
Exprime d'avoir entendu
L'éclat de cette voix tonnante
Qui le fit tomber d'épouvante,
Lorsque la lumière des Cieux
Eteignit celle de ses yeux.
Son ame en paroît allarmée
Autant que la mienne est charmée.
A côté de là j'apperçois
Ce Saint qui nous prêcha la foi,
Il est habillé d'un blanc sale,
Son visage paroît fort pâle;
Mais cela sert à l'union

Autant qu'à la devotion,

Remarquez ce grand Saint Jérôme,

Il fait miracle dans ce Dôme ;

Car son grand & sublime esprit,

Sans penser à ce qu'il écrit ,

Rumine de grandes idées

Elles sont si bien accordées

Soit avec l'art ou le sujet ,

Qu'on est ravi par cet objet.

Mais admirez dans ces espaces ,

La beauté de ces grandes Muses.

M. ise appuyé sur la Loi,

Est un prodige selon moi.

Près de lui les Israélites ,

Ces grands hommes pleins de mérite,

Expriment si bien la grandeur ,

La Majesté dans la splendeur ,

Qu'il n'est rien de plus magnifique ,

Et l'on ne voit rien dans l'antique ,

Dans ce fameux reste du beau

Qui puisse égaler ce morceau.

Mais tournons au peu notre chaire.

Nous verrons le reste à nôtre aise.
Je ne trouve rien dans ces lieux,
De plus agréable à mes yeux,
Que cette Sainte Catherine,
Pleine d'une grace divine.
L'on voit dans son extention
Une admirable expression,
Elle est toute passionnée,
C'est une des mieux ordonnées,
Et nous devons tous avouer
Qu'on ne peut assez la louer.
Là Sainte Ursule avec sa troupe,
Ne fait-elle pas un beau croupe,
Qui donne du ravissement,
Mais sur tout dans l'arrangement ?
Dè tant de figures pareilles,
Ce Peintre fait voir des merveilles.
Cecile d'un air gracieux
Frappe l'oreille avec les yeux,
Mais un autre objet prend ma vûë,
Cette Agnès qui paroît vêtue
D'un ~~habit~~ ^{habit} plein de pureté

Pour marquer sa virginité.
Celle Agnès de qui la jeunesse
Paroît autant que la noblesse,
Tient entre ses bras un mouton,
Qui je crois la baise au menton ;
Admirez un peu la tendresse
De cette innocente caresse,
Qu'elle exprime bien sa douceur
En l'embrassant de si bon cœur.
J'aurois mille choses à dire
De cette autre Sainte Marthe,
Et de ce grand Saint Augustin,
Le Docteur du Peuple Latin.
Mais je juge à votre visage
Qu'en admirant ce bel Ouvrage,
Chacun de vous dira tout haut,
Que cette Coupe est sans défaut.
Et c'est ce que j'en dois attendre.
Monsieur, vous pourriez vous méprendre,
Dit le Curieux, & je le crois
Que chacun doit parler pour soi ;
Car souvent, dit-il, on s'engage

A faire un méchant personnage,
Ainsi que je vous vais montrer.
J'ai des coups qu'on ne peut parer,
Et sans employer d'autres charmes,
Je ne veux que vos seules armes,
Pour détruire votre discours :
Je vous dirai donc sans détours,
Que je ne vois point d'ordonnance,
De grandeur, de magnificence,
Ni rien qui surprenne les yeux.
Rien d'éclatant, rien de pompeux.
Dans cette si fameuse Coupe,
Où l'on ne trouve aucun groupe,
Bien que vous l'ayez soutenu.
Le Contraste mal entendu
Y fait ce qu'il ne doit pas faire :
Par une expression contraire,
Je suis d'accord que l'union
S'y trouve avec confusion,
Rien ne se détache à la vue,
La figure tient à la nuë,
Le noïement de la couleur

N'exprime que de la fadeur.
La figure est tres-mal drapée,
Ce n'est que de serge frappée,
Dont chacun des Saints est vêtu,
Elle couvre si bien le nud,
Que la science fera fine
Si les contours elle devine;
Tous les plis y sont mal jettez,
Pour la plupart mal inventez;
L'étoffe est si lourde & grossiere
Que si la nue étoit legere,
Tous les Saints seroient au hazard
De la passer de part en part.
La lumiere est mal entendue,
Car loin de pousser elle nue;
Elle ne couvre qu'un placart,
Bien moins lumineux que blafart,
Mais revenons à la figure,
Ce chef-d'œuvre de la Peinture;
Car c'est en cela qu'on peut voir
De Mignard le divin sçavoir.
Je dirai déjà par avance,

Que c'est une haute imprudence,
De donner des expressions,
Ou plutôt des contorsions,
Des actions si mesléantes
Aux âmes qui sont joüissantes
De la gloire du Firmament,
Toujours dans le ravissement,
De contempler Dieu face à face,
Dans ce jour qui jamais ne passe,
Car tous les Saints qui sont aux Cieux,
D'un corps celeste & glorieux,
Unis avec le Chœur des Anges,
Chantans d'éternelles loüanges,
Ainsi toute leur action
N'est rien qu'une adoration.
Cependant je ne puis comprendre,
Et c'est ce qu'on ne peut deffendre,
Que Mignard veuille faire voir
Des actions de desespoir,
Qui sont au milieu d'une gloire.
Ce n'est pas entendre l'histoire;
Si ce respect que j'ai pour Dieu
Ne me retenoit en ce lieu,

Je vous ferois bien-tôt connoître
Les deffants que je vois paroître.
Monsieur, nous vous connoissons bien,
Et vôtre zele est trop Chrétien,
Lui répondit un de la Coupe,
Pour ne pas condamner la troupe,
Sans que l'on manque de respect,
Ni rien dire qui soit suspect.
L'on peut condamner un Ouvrage,
Quoi qu'on en revere l'image,
Sans offenser le Tout-puissant,
L'on peut corriger l'artisan;
C'est pourquoi vous pouvez sans crainte
Nous parler ici sans contrainte.
Je dis donc qu'un Peintre fameux,
Traittant un sujet glorieux,
N'y doit rien mettre qui n'exprime
Le grand, le divin, le sublime;
La raison ne lui permet pas
D'y rien faire entrer qui soit bas;
Car vous sçavez tous qu'on critique
Le Tableau le plus authentique,

Qui

Qui soit au Cabinet du Roy.
Il est dans sa Chambre je crois ;
C'est du çavant Paul Veroneffe.
Ce Tab'ean n'a rien qui ne plaise ,
L'on voit le Sauveur des humains
Qui se tient lui-même en ses mains ,
Aïant transmis en sa nature
Nôtre ordinaire nourriture.
Les deux Pelerins d'Emaüs
Au Domine non sum dignus ,
Connoissant qu'ils sont à la table
D'un Dieu mort pour l'homme coupable,
Entrant en admiration
Au moment de la fraction :
Et leur ame toute ravie
De le voir dans ce pain de vie ,
Représente bien à nos yeux
Un effet si miracu'eux.
Mais ce qui manque à l'ordonnance
De ce Tableau plein de science ,
C'est qu'au près de ce grand sujet
Les yeux sont pris d'un autre objet.

L'on voit une grande famille ,
Pere , mere , garçons , & fille ;
Un enfant jouer avec un chien ,
Et voilà ce qui disconvient
Dans cette divine peinture ,
Qui donne lieu qu'on la censure :
Jugez donc parce que je dis ,
En regardant le Paradis ,
Que Mignard fait voir à la vûë
Un défaut plus grand sur la nuë ,
Et sans préoccupation ,
Faisons en l'observation ,
Si Raphaël le véritable
P.ignoit ce sujet adorable ,
Lui qui selon ce que j'entends ,
Estoit le Mignard de son temps.
Il se fût bien gardé de faire
Tout ce qui peut ici déplaire ,
Eût-il fait le Pere Eternel
Comme a fait ce faux Raphaël :
Je n'en dirai qu'une parole ;
La tête est toute sur l'épaule.

Le Raphaël du temps passé ,
Sans doute auroit mieux compassé ;
Pour la poser selon nature ,
Sur le milieu de la figure ;
Mais arrêtons-nous un moment ,
Regardons attentivement
Ce grand Saint le Chef de l'Eglise.
Pierre à qui la foi fût promise ,
Pierre qui connut dans sa chair
Son Sauveur qui lui fût si cher ,
Pierre dont l'ame courageuse ,
Sans craindre une mer orageuse ,
Marche sur son liquide dos ,
Pour suivre son Dieu sur les flots.
Mais à présent qu'il peut sans voiles ,
Assis plus haut que les étoiles
Le contempler à son plaisir ,
Ce grand Saint change de desir.
Et son ame dans l'empirée ,
De l'amour n'est plus enivrée ,
Puisqu'il n'est point dans l'action
D'un cœur plein d'adoration.

Saint Paul dont l'ardeur & le zèle
Seryoit à son ame d'une aile
Pour l'élever jusques aux Cieux ,
Dans la Coupe paroît aux yeux ,
Comme au moment qu'il fait sa chute
Lor^tque l'Eglise il persecute.
Faloit-il donc après sa mort ,
L'oster d'un celeste transport ,
Pour l'exposer à nôtre vûë
Couché de son long sur la nuë.
Saint Jerôme est plus effrayé
Que tout un peuple foudroyé ,
Son action est inquiète
Comme s'il voïoit la trompette
Qui doit sonner au Jugement.
L'extase ou le ravissement
Qui remplit les Saints d'allegresse ,
Se change en lui comme en detresse ;
Il tient des papiers en ses mains ,
Est-ce pour écrire aux humains ;
Car on voit bien qu'avec sa plume
Il compose quelque volume :

Mais ne blâmons pas ce grand Saint ,
Il écrit contre son dessein ,
Et l'on connoît bien à sa mine
Que c'est pour cela qu'il rechigne ,
Voïant que Mignard desormais
L'a fait écrivain pour jamais.
Tinteret l'a fait sans écrire ,
Dans l'endroit où Mignard le tise ,
La trompette du jugement
Cause là son étonnement.
Mais ici ce Peintre est blâmable ;
Et sa faute est inexcusable ,
De faire un Saint dedans la peur
Pour marquer son parfait bonheur.
Venons à Sainte Catherine ,
De qui l'éloquence divine
Convertit les plus grands Docteurs ,
Ainsi que ses persecuteurs.
Est-elle ici dans l'attitude
Qu'il faut pour la Beatitude ,
Elle exprime une passion
Contraire à l'adoration ,

Et l'on ne voit dans son village
Le ressentiment d'un outrage.
Aussi ne se trompe-t-on pas ,
C'est la Didon près du trépas ;
Cette belle Didon du Guide ,
Cette illustre de l'Encide ,
Qui se tua sur un bucher
Pour Enée au cœur de rocher ;
Dans cette action si cruelle ,
Sans avoir l'esprit scrupuleux ,
Il met son dépit dans les Cieux.
Aussi voit-on que cette Sainte
Comme une défolée est peinte ,
Mignard n'en a voulu changer
Que la nuë pour le bucher.
Pour sa longueur elle est extrême ,
Mais il en fait d'autres de même.
Cécile du plus haut des Cieux ,
Pleine d'un desir curieux ,
De son bonheur étant trop lasse ,
Regarde en bas ce qui s'y passe.
Mais retournons un peu plus loin ,

Et dites-moi s'il est besoin
De nous représenter Moïse
Appuyé sur la Loi promise ;
Ce Prophete qui soupiroit ,
Qui depuis long-temps aspiroit
D'être en la gloire Bienheureuse :
Aujourd'hui son ame est rêveuse ,
A peine leve-t-il les yeux
Pour contempler qu'il est aux Cieux.
Josué comme sur la terre ,
Semble encor aller à la guerre ;
Il ne manque à son air altier ,
Qu'un front couvert de laurier.
Abraham avec son épée ,
Après que sa trame est coupée ,
Voudroit-il faire assassinat ,
Sédition ou attentat ,
On ne sçait ce qu'on en peut croire ;
Car ce Saint Michel dans la gloire ,
Semble vouloir tout terrasser ,
Détruire , abattre & fracasser ,
Le voyant couvert de cette arme ,

Il semble aller donner l'alarme.
A' qui en veut-il dans les Cieux ,
Si ce n'est à ces Bienheureux ,
Selon ce qu'en écrit de Pilles ,
Ce Peintre sera bien habile ,
S'il n'est obligé d'avouer
Que sa figure est à louer ,
Puisqu'elle est si peu necessaire
Pour un si glorieux Mystere.
Mais vit-on jamais rien de tel
Que le marche-pied de l'Autel ;
Il en tire le point de vûë ,
D'une perspective inconnue.
L'on prendroit les nuës ici-bas
Pour des coussins ou matelas ,
Où les figures sont couchées ,
Elles sont si bien arrangées
Qu'un jeu d'orgue ne l'est pas mieux ,
Puisqu'elles font voir à nos yeux
Les plus grandes sur les derrieres ,
Et les petites les premieres.
J'en prends devant nous à témoin

Ce glorieux Sain Augustin ,
Il ne pourra pas m'en dedire ,
Tout le monde se pait à rire ,
Ce qui fit rompre ce discours ;
Car tous ces Messieurs à l'entour ,
Avoient en ma présence
Qu'ils abandonnoient ma défense ;
Mon deffenseur les entreprit ,
Leur disant que des gens d'esprit
Me tenoient pourtant dans le monde
Pour la merveille sans seconde ;
Et qu'il feroit voir à leurs yeux
Un Poëme miraculeux
Qu'avoit fait le sçavant Moliere ,
Qui parle d'une autre maniere
Que cette troupe n'avoit fait.
Mais , Monsieur , cela gift en fait ,
Répondit un de l'assemblée ;
Car c'est parler à la volée ,
Que de citer ici des Vers
Pour les Juges de l'Univers.
Sans vouloir offenser Moliere ,

L'on peut dire que la lumiere
 Ne va pas à juger d'un art,
 Qu'on ne connoît pas par hazard,
 Et la poétique science
 N'infuse point la connoissance
 De décider par son cerveau,
 De ce qu'à d'habile un pinceau,
 Pour en faire une remontrance
 Au plus éclairé de la France.
 Celui de qui le jugement
 Connoît tout si parfaitement,
 Et de qui la vive lumiere
 Se peut bien passer de lumiere,
 Car enfin suivant son rapport,
 Un sage Ministre a grand tort,
 De ne pas employer un homme
 Qui dans l'étude se consomme,
 Et de qui le pinceau fameux
 Porterait jusqu'à nos neveux,
 Par une éternelle memoire
 De ce grand Ministre la gloire,
 Lorsqu'il dit dans son discours

* Monsieur de Colbert qui preferoit M. le Brun à Monsieur Mignard.

Que Mignard ne fait point sa cour ,
Pour attirer par cet hommage ,
Des proneurs l'éclatant suffrage ;
Son Poème montre aujourd'hui ,
Qu'il n'est rien qu'un Placet pour lui ,
Où tous ces grands mots de Peinture ,
Tons Masses valeur en pâture ,
Que la rime en chasse si bien ,
Sont tous mots qui ne disent rien ,
Puisque pas un ne tient sa place
Dans la Coupe du Val de Grace :
Mais enfin , dit le curieux ,
Les objets sont faits pour les yeux ,
Et les paroles pour l'oreille ;
Si la Coupe est une merveille ,
Ce n'est que dedans ses beaux Vers ,
Mais comme tout a son revers ,
Lorsque nôtre œil voit sa peinture ,
Ce grand juge de la nature ,
Fait confesser à nôtre esprit
Que sa beauté n'est qu'en écrit.

On s'entretenoit de la sorte ,

Quand le Portier ouvrit la porte ,
 Et fit entrer en un moment
 Un tas de monde en se poussant ,
 Qui pressant , vint prendre place
 Dunt le milieu du Val de Grace.
 Là chacun dit son sentiment ,
 Donnant sur moi son jugement.
 Dame Anne dit à sa commère ,
 Voilà la bonne Reine Mere ,
 Qui monte dans le Paradis.
 Helas ! je voïons ce qu'on dit ,
 Ma pauvre commere ma mîe ,
 Qu'il fait bon bien passer la vie ,
 Pusqu'a lors que la mort viendra ,
 Qui bien a fait , bien trouvera ;
 Regarde comme à l'est vestuë ,
 Je pensois qu'on fût toute nuë
 Dans le Ciel après qu'on est mort ,
 Tu vois bien que j'avions grand tort.
 Mais regarde , Dame Simone ,
 Voilà nôtre bonne Patronne ,
 Qui tient dans ses bras son agneau .

Ah ! mon Dieu que cela est beau !
Vois-tu bien comment il la baise ,
La pauvre bête qu'il est aise ;
Plût à Dieu être comme lui ,
Non pas demain , mais aujourd'hui.
Quoi tu voudrois être une bête ,
As-tu du bon sens dans la tête ,
Lui repliqua Dame Alison ,
D'être une bête sans raison.
Bête ou non , cela ne m'importe ,
Pourveu que j'y fus de la sorte ,
Puisque je sçai bien que l'on dit
Que tout est Saint en Paradis.
Ecoutez-là comme a raisonne ,
Lui repliqua Dame Simone ,
Ne voudrois-tu point être aussi
Comme ce lion que voici.
Fy, dit-elle , en branlant la tête ,
C'est une trop méchante bête.
Tu ne sçay donc ce que tu veux ,
En Paradis tout est heureux ,
Au moins tu viens de nous le dire ;

Tout le monde se mit à rire ,
De ce qu'il avoit entendu ,
Cette femme a bien répondu ,
Dit un gros homme de la bande :
Car dites-moi , je vous demande ,
D'où vient que ce grand Peintre a mis
Des bêtes dans le Paradis.
Pensez qu'il a falu des gruts
Pour les jucher dessus les nuës.
Elles ne sont pas d'ici bas ,
Dit l'autre , ne voïez-vous pas
Le Pere Noé près de l'Arche ,
Montez sur le coin de la marche ,
Et vous le verrez aisément.
Ah ! je l'apperçois voirement ,
Noé s'acoste sur le feste ;
Mais je vois bien que cette bête
Est trop grosse pour en sortir ,
Car elle n'y sçauroit tenir.
Mais repliqua , Dame Simone ,
Que ce vieillard ici m'étonne ,
Avec son grand couteau de fer ,

Est-ce pour tuer Lucifer ,
Este-vous folle , ma commère ,
Répondit Dame Anne en colere ,
C'est nôtre bon Pere Abraham
Qui veut égorger son enfant.
Son enfant , dit Dame Simone ,
Oüi car le bon Dieu lui ordonne ,
Dit Dame Anne , il n'a pas de tort ,
Quoi l'égorger après sa mort ,
Dit Simone , il n'est pas croïable ,
Le Seigneur est trop pitoïable ,
Pour vouloir souffrir qu'à ses yeux
L'on tuë un enfant dans les Cieux ,
C'est ce que je ne sçaurois croire ,
C'est que tu n'entends pas l'histoire ,
Répondit un autre d'entre eux.
En même temps le curieux
En faisant un éclat de rire :
Hé bien , Messieurs , que peut-on dire ;
Qui soit plus plaisant que cela ,
Et vous devez juger par-là ,
Dit-il , à ces gens de science .

Combien il est de consequence
De ne rien exprimer de faux ,
Dans la sculpture & les tableaux ,
Principalement aux Eglises ,
Pour les erreurs & les méprises
Que cela fait aux simples gens ;
L'on doit plutôt en ménageant
Leur simplicité & leur ignorance ,
Les porter à la connoissance
Des mysteres de nôtre foi ,
Suivant la croiance à la loi ,
Ainsi termina l'Assemblée ,
Ce qui me rendit si troublée ,
Que depuis ce fâcheux moment ,
Je me trouve sans mouvement ;
L'on me prendroit pour une pierre ,
Voilà docte & rare Moliere ,
L'état fâcheux où je me voy .
Malgré ce que tu dis de moi ,
Malgré tes éloges sublimes ,
Malgré tes magnifiques rimes ,

Chacun

Chacun de moi s'entretiendra
Tant que l'ouvrage durera,
Qui n'en dira mot fera grace
A la Coupe du Val de Grace.





A MONSIEUR
D E

M O L I E R E :

*En lui envoiant la Critique
précédente.*

T OI qui possèdes en tout le parfait art de plaire ,
Esprit le plus brillant qui soit en l'Univers ,
Tu diras que la Coupe est mal en Secrétaire ,
Et qu'il entend fort peu le langage des Vers ,
J'en demeure d'accord & ce n'est pas merveille ,
Que l'on soit ignorant dans le métier d'autrui ,
Nous avons sur la Coupe aventure pareille ,
Et j'en prends pour témoin ton Poëme aujourd'hui ,
Si tu fait bien des Vers , tu sçais peu la Peinture .
Jamais dans ce bel art tu ne fus grand Docteur ,

Moi j'ignore du tien la regle & la mesure ,
Et je suis sur la rime un fort pauvre Orateur .
Mais nous ferions pourtant un ouvrage sublime ,
Si nous voulions tous deux faire une liaison ,
Car on trouve en tes Vers l'éloquence & la rime ,
Et moi de mon côté j'ai toute la raison.

Les Vers que l'on venoit de lire ,
& qui servoient d'envoy à Monsieur de Moliere, firent souvenir quelqu'un de la Compagnie qu'il avoit une Lettre assez galante , que l'on avoit envoié à une Dame. Il proposa d'en faire lecture , & on la trouva écrite en ces termes.





LETTRE

A MADAME D

Que l'Auteur disoit être trois
personnes en une seule.

Qui festerai-je aujourd'hui ,
Madame ? votre raison , vô-
tre cœur , ou votre enjouement ?
Je veux vous faire un bouquet , &
j'y suis embarrassé. Que n'êtes-vous
plus simple & moins délicate.

Vous seule vous en vallez trois ,

Le moral , le plaisant , le tendre ,

Egalement chez vous toujours se font entendre ;

Et vous avez tout à la fois ,

Le Moral , le plaisant , le tendre.

Sans ce refrain , je ne sçavois que

dire ; heureusement il s'est-là présenté tout à propos pour me tirer d'intrigue : car ; mais ce car est-il là fort nécessaire ? Au lieu d'un long & ennuyeux raisonnement , n'estoit-il pas plus naturel de vous dire :

Je parle rarement le langage de Dieux
 Jusqu'ici des nœufs sœurs j'ai peu connu l'empire ;
 Mais pour faire des Vers , sans qu'Apollon m'inspire
 Il suffit de l'amour que l'on prend dans vos yeux.



E'on sçait que de ce Dieu la puissance est suprême,
 Au grand maître de l'art si nous ajoûtons foi,
 Pour bien rimer il faut qu'on aime,
 Et qui peut mieux rimer que moi.

N'en riez point , Madame , je n'ai
 d'autre talent pour la Poësie que l'a-
 mour que vous me donnez , & si je
 le crois le meilleur de tous les
 Apollons.

Où l'Amour est un Maître habile ,
Il sçait former l'esprit , quand le cœur est charmé ,
Et rien ne paroît difficile
Quand par l'ardeur de plaire on se sent animé.

Mais après tout , j'aurai beau faire de bons Vers, vous ne les trouverez toujours que fort médiocres. Voulez-vous en sçavoir la raison , Madame , ce n'est point parce que vous en faites quand il vous plaît de fort délicats ; c'est parce que vous ne m'aimez point ; d'ailleurs , vous êtes si fort accoutumée à vous entendre dire de jolies choses sur votre mérite , que je ne sçai comment je puis m'exposer à vous écrire.

Je sçai ce que l'on dit de vous ,
Chacun s'est efforcé d'écrire ,
Que vous faites des yeux le charme le plus doux ,
D'un nouveau tour mes vers pourroient ils le redire.

Cent autres plus heureux , mais moins touchez que
moi

Vous l'ont dit tendrement , en vous rendant les
armes ,

Le plaisir de les voir languir sous votre loi ,

Vous y faisoit trouver des charmes,

Je n'ai pas ce secours, votre rigueur extrême

Ne permet plus qu'auprès de vous

L'on dise une fois je vous aime ;

Vous gardez tout pour un aimable Epoux.

De lui seul vous voulez entendre ,

Les soupirs , les langueurs , l'amour ,

Pour lui seul vous avez , un cœur fidele & tendre ;

Aimez-moi , je ferai des vers d'un nouveau tour.

C'est une condition , Madame ,
sans laquelle je ne sçaurois rien faire
à votre gré ; ainsi ce ne sera que
votre faute , si vous n'êtes pas contente
de mes Vers. Il m'est impossible de rien
produire qui vaille , lorsque je suis seul.
Que nous ferions ensemble de jolies choses
si vous vouliez me tenir compagnie , je m'assure

que vous ne sçauriez répondre à cette excuse, tant vous la trouverez raisonnable; n'oubliez point cependant, Madame, quel est mon zele, ni avec combien de respect j'ai l'honneur d'être,

Vôtre tres-humble & tres-obéissant serviteur.

On avoit à peine fini de lire, qu'un Abbé de la Compagnie prit la parole, & dit qu'il avoit vu du même Auteur des Vers, que l'on avoit trouvés dans le monde fort galans & fort naturels. Ils ont été envoyez, dit-il, à une Demoiselle, à laquelle on faisoit parler un amour le premier jour de l'an. La Compagnie le pria de se les rappeler, s'il les avoit sçûs autrefois; de sorte qu'après avoir rêvé quelque temps, l'Abbé dit qu'un petit Amour

mour qui jouïoit par un ressort, sortoit d'une boîte d'Allemagne, & tenoit à la main ces dix Vers sur un papier.

Bon jour la belle personne,
C'est l'Amour qui vous le donne.

Je viens pour un tendre amant

Vous souhaiter la bonne année;

Rendez-la lui fortunée,

Vous le pouvez aisément;

Faites lui voir seulement

Plus d'amour & moins d'adresse,

Moins d'esprit que de tendresse,

Voilà tout mon compliment.

Je vai vous en dire qui ne sont pas tout à fait si honnêtes, reprit un Cavalier; mais qui ne laisseront peut-être pas de plaire par la malice qui s'y trouve.

Une Demoiselle qui avoit tendrement aimé un jeune homme, dont elle étoit aussi aimée à l'adoration;

B b

s'avisa de lui faire une infidélité (il n'y a rien là que de fort commun) mais elle voulut encore le braver , après lui avoir été infidelle. Je ne sçai quels sujets elle avoit de s'en plaindre ; elle lui écrivit une Lettre pleine de railleries , & l'accompagna d'un bouquet de Sauge. L'amant receut la Lettre , & la renvoia après l'avoir lûë , avec le bouquet , & ces quatre Vers autour.

Je ne suis pas surpris si ton amour funeste

Fait ce présent à ma douleur ,

Après m'avoir donné ta fleur ,

Tu ne pouvois avoir que des feuilles de reste.

Les Dames & les amants déclarez blâmerent cette réponse, mais encore plus celle qui se l'étoit attirée par ses railleries hors de propos. Et l'on convint néanmoins que l'amant n'étoit à pardonner , qu'autant que sa maîtresse avoit été trop insolente. Hélas ! reprit quelqu'un , à quoi servent

les ménagemens quand on en vient là ? Une fille qui se commet s'expose toujours, & c'est un hazard quand elle trouve un homme assez honnête pour lui épargner du chagrin. L'inconstance, continua-t-il, est une chose si naturelle à la plupart des Dames, que je m'étonne qu'elles fassent tant de dupes tous les jours. On ne sçait ce qui peut les fixer. L'argent, reprit le Cavalier, qui venoit de parler, c'est la pierre de touche de la vertu, elle en fait connoître le faux dans les hommes comme dans les femmes : je me souviendrai toujours de ce que le même Auteur que je vous ai déjà cité, a dit fort galamment sur les femmes, cela peut servir de maxime.

Qui se pique d'aimer constamment sa Maîtresse,

Se pique follement de vivre dans l'ennui,

Plus souvent la constance nuit

Que ne profite la tendresse.

Bb ij

Aimons autant que le cœur nous en dit ;
Mais le cœur sans l'argent ne peut rien sur les
belles ;

On les trouve toujours cruelles

Quand on a besoin de credit.

Que chacun seurement conte sur sa bourse ,
Le merite & l'esprit ne servent qu'à l'orner ;

Qui plaît, mais qui ne peut donner
Voit bien-tôt la fin de sa course.

Pourquoi tant crier contre les fem-
mes , reprit une Dame de la Com-
pagnie, J'admire, Messieurs, les hom-
mes , on diroit que l'inconstance
n'est point de leur partage. J'ai des
Vers aussi-bien qu'eux , qui justi-
fient que nos foiblesses leur sont
communes. Et après tout , peut-on
rendre raison la plupart du temps
de ces inconstances ? j'en prends à
témoin ces Vers.

Cupidon sous les loix de la simple nature
Regit tout ce qu'il fait soupirer ici bas,

Il ne punit jamais rebelle ni parjure ;
C'est un empire qui ne dure
Qu'autant que ses sujets y trouvent des appas.



Dès qu'un objet cesse de plaire ,
Le commerce amoureux aussi-tôt doit finir ,
Le respect des sermens n'est plus qu'une chimere ;
La perte des plaisirs qui nous les ont fait faire ,
Nous dispense de les tenir.



L'Amour de son destin est toujours seul le maître ,
Et sans que nous sçachions ni pourquoi, ni comment,
Comme dans nôtre cœur à toute heure il peut naître
Il en peut malgré nous sortir à tout moment.



Ulysse qui pour la sagesse
Fut si celebre dans la Grece ,
Quoi qu'amoureux & bien traité ,
Refusa malgré sa tendresse
D'accepter l'immortalité ,
A la charge d'aimer toujours une Déesse.

Aimez tant que l'Amour unira vos esprits ;
Mais ne vous piquez pas d'une folle constance ,
Et n'attendez-pas que l'absence ,
Ou les dégoûts , ou les mépris ,
Vous fassent faire penitence ,
Des pla sirs que vous aurez pris.



Quand on sent mourir sa tendresse ,
Qu'on baille auprès d'une Maîtresse ,
Et que le cœur n'est plus content ,
Que servent les efforts qu'on fait pour le
paroitre ?
L'honneur de passer pour constant ,
Ne vaut pas la peine de l'être.

Brisons là-dessus , dit un Abbé ,
dés que la Dame eut fini de reciter
les Vers précédens , on s'échauffe
toujours trop sur cette matiere , &
on ne fait pas ordinairement plaisir
aux Dames de la traiter si à fonds.
J'ai envie de vous réjouir de la
lecture d'un Placet , qui a été don-

né à un des premiers & des plus illustres Magistrats de ce Parlement. Le Placet qu'on lut ici sur la Capitation, il y a quelques jours, m'a donné la curiosité de chercher celui-ci. Vous m'en direz vôtre sentiment.





PLACET

A M. L. P. D. M.

Bien le sçavez, bon droit a besoin d'aide ;
C'est du Palais l'axiome commun.

Plaidense pauvre, ou sans amis, ou laide,

Mal aisément gagne procès aucun :

Tout Juge n'est, Seigneur, comme vous êtes,

Ainsi qu'un roc au milieu des tempêtes,

Inébranlable aux efforts séduisans

De deux beaux yeux, des amis, des présens.

Non que portiez au sein un cœur farouche,

Bien sçavons-nous que la beauté vous touche,

Et que par vous Amour vit maintesfois

Belle inhumaine asservie à ses loix ;

Bien sçavons-nous aussi qu'amitié tendre

Loge chez vous, qu'un ami malheureux

Jamais en vain n'osa de vous attendre

Dans les besoins des secours genereux ,
Egalement amis , parens , maîtresse ,
Trouvent en vous pour la société
Esprit facile , & cœur plein de tendresse .
Mais, êtes-vous au tribunal monté ,
Lieu redoutable , où Themis elle-même
Se déposant de son pouvoir suprême
Vous met balance & glaive entre les mains ,
Pour en la place y juger les humains.
Là dépouillé même de la nature ,
Plus n'écoutez la flatteuse imposture
De l'amitié , du sang , ni des amours :
Quant aux présens , mention n'en doit être ;
Ce sont appas , ce sont foibles recours ,
Qui devant vous point n'oseroient paroître ;
Mais je l'ai dit , tout Juge n'est ainsi.
Trop en est-il , qui se laissent conduire
Par l'amitié , par l'intérêt aussi ,
Et par l'amour, bien plus docte à séduire ,
En ai connu qu'amour tant gouvernoit ,
Que gain de cause à coup sûr il donnoit
A tout objet qui lui sembloit aimable

Au demeurant Magistrat équitable,
Dans tout procès que femme entreprenoit ,
Trois points sans plus il vous examinait.
Si jeune étoit , si belle la Ciliante ,
Et si d'humeur à ses desseins pliante ,
Jugement seur , puis étoit prononcé ;
Mais une fois fut bien embarrassé.
Il rencontra deux adverses parties ,
L'une brunette , & l'autre aux blonds cheveux
Qui de mérite également loies ,
Également attiroient tous ses vœux ,
Tout ce qui peut inspirer la tendresse ,
Jeunesse , taille , enbompoint , gentillesse ;
Si bien étoit entr'elles partagé ,
Que Paris même entr'elles n'eût jugé ;
Quant à l'humeur , quant à la complaisance ,
Comme de cire encore elles étoient ,
Joint que les deux en amour apportoit
Tant seulement , d'obstacles ou d'aïssance ,
Ce qu'il en faut pour ne pas rebuter ,
Ce qu'il en faut pour ne pas dégoûter.
Or bien , voiez qu'en bonne conscience ,

Et sans trahir justice & probité
Point ne pouvoit le Juge être porté,
Plûtôt de l'un que de l'autre côté ;
Il prend cent fois , & reprend la balance ,
Vous l'eussiez vu dans un profond silence
De leurs appas faire estimation ,
Avec sueur , avec attention ;
Des deux côtez pieces il examine ,
Il vous en fait maintesfois revision :
Et tant enfin sur la chose rumine ,
(Car là-dessus jamais n'étoit oisif ,)
Qu'il découvrit l'article décisif.
L'une des deux , c'étoit je crois la brune ,
Avoit jadis par mauvaise fortune
Fait un enfant : & les enfans , dit-on ,
Quoique d'ailleurs le beau sexe en publie
Gâtent toujours en plus d'une façon
Les lieux charmans par où font leur sortie :
Or ce défaut par le Juge noté ,
Fut dès l'instant au procès imputé :
Pour trancher court , Sentence fut donnée ,
Et celle-ci pour avoir enfanté ,

Avec dépens fut par lui condamnée.

Mais, direz-vous, à quoi bon faire ici
Tout ce discours ? à quoi bon ? le voici.
Une sœur j'ai, qui n'est jeune ni belle,
Moins riche encor, & c'est-là le tant pis,
A, toutefois, ores sur le tapis,
Cause importante, & plaideuse querelle;
Si par malheur, qui trop peut arriver,
Dans son procès Juge vint à trouver,
Comme à celle dont j'ai cité l'exemple,
Et sur sa pièce avise la juger;
Son droit seroit en évident danger,
Non qu'elle n'ait pièce correcte & ample;
Mais c'est cela justement qui feroit
Qu'avec dépens on la condamneroit.
A donc, Seigneur, j'ai recours à votre aide,
Accordez-lui votre protection,
Avec ce bien fût-elle encor plus laide,
Moins riche encor, sans appréhension,
Elle verra présens, beauté, jeunesse,
Iniquité, cauteleuse finesse,
S'armer contre elle, & faire maint effort:

Un mot de vous plus puissant & plus fort

Renversera leur projet inutile.

Partant , Seigneur , prenez en main le stile ,

Et signez-lui quelques gentils Placets ;

Et si voulez par complaisance extrême

Recommander de bouche son procès ,

Au Rapporteur la présenter vous-même ;

C'en seroit trop , & pourtant ne mettrois

Ma main au feu que n'allassiez le faire ;

Si, dis-je ainsi , voulez prendre l'affaire ,

Bien faudroit-il vous laisser satisfaire ,

Et pour cela ma femme ne battoit.

Après qu'on eut lû ce Placet ,
un Cavalier dit : Si j'osois je vous
ferois la lecture d'un petit Conte en
forme d'Epitaphe , qui m'est tombé
entre les mains. C'est d'une jument
que Mylord S... montoit ordinai-
rement , quand elle alloit à la chas-
se. M... Elle tomba malade , & sa
jument mourut trois jours après ,
de douleur & de crainte que s.

Maîtresse ne mourût. L'on a fêtu que c'étoit un amant metamorphosé en jument qui avoit eu cette délicatesse ; mais elle n'est gueres des amans de ce temps-ci. Vous allez voir ce que c'est.





EPITAPHE.

EN FORME DE CONTE ,
de la jument de M. S. qui
mourut le troisiéme jour,
de la maladie de sa Maî-
tresse.

P Assant contemple ce Tombeau ,
Il renferme un miracle unique en son espece ,
Car il y gît un corps , mort de trop de tendresse ,
As-tu rien vu de plus nouveau ?
De qui ce corps , dis-tu ? Passant ne t'en étonne ,
Tu peux même essuyer tes yeux ;
C'est d'une bête : mais l'exemple qu'elle donne
Pour n'être suivi de personne ,
En est encor plus curieux ,
Je vai t'en apprendre l'histoire.
Un amant digne de memoire ,

Sensible pour tous les appas
D'une belle un peu trop cruelle,
Aima mieux que d'être infidelle
Se livrer aux horreurs d'un tragique trépas.
Il ne pouvoit faire pis, sur mod'ame,
Il avoit tort de se laisser mourir,
Dira quelqu'un, car sa flâme
Eut été facile à guerir,
C'étoit un sot : pas tant, écoutez, & pour cause,
Rien ne puis obtenir fait de cette façon,
Dir' il, aïons recours à la metempsychose :
Sus, mourons, vite, & de garçon
Devenu jument pour lui plaire ;
C'est-là tout juste son affaire.
Vrai que serai dessous & la belle dessus :
Mais il est des plaisirs de plus d'une manière ;
Ne perdons point le temps en discours superflus,
Ceci soit dit, à qui peut tout entendre,
Je veux laisser à comprendre
Le mystere ici renfermé.
Il n'est fait pour aucun profane,
Point ne faut cependant avoir un si beau crane ;

Mais

Mais se voir quelquefois par l'amour animé.
Dés que l'amant fut mort, son ame impatiente,
Alla s'unir au corps d'une belle jument,
Alzanne étoit & de noire criniere,
De poitrail large, & de ronde croupiere,
Telle qu'on la feroit par art d'enchantement.
Sa complaisance étoit parfaite,
Point ne lui faloit de gourmette,
Elle obéissoit à la voix,
Allant plus doux qu'une nonete,
Ne fuit son amant dans un bois.
Le nôtre devenu monture,
Contre le cours de la nature,
Goûtoit plus de plaisir dans son sort de cheval
Qu'un Evêque fait Cardinal.
Mais les Dieux qu'il ne put calmer ni satisfaire,
Jaloux de son bonheur, animez de colere,
Pour signaler leur barbare pouvoir,
Contre l'amant à la maistresse
Lâcherent de l'enfer une fièvre traîtresse,
Fille de tout desespoir.
Il en sentit le coup, & fut par simpasie

Dés ce moment accablé de douleur.

Languissant , incertain , si les Dieux en fureur

Voudront bien accepter la vie ,

Pour celle qu'il adore & qu'il sçait en danger :

Grands Dieux , dit-il , qui voulez vous venger

De mon sort qui vous fait envie ,

Donnez moi le contentement

D'expirer ; je sens ma faiblesse

Venir , hélas ! trop lentement.

Voudriez-vous me punir jusqu'à voir ma maîtresse

Déscendre dans le monument ?

Non , grands Dieux , je suis innocent ,

Daignez me recevoir pour elle ,

On bien si vostre Arrest ne peut se revoquer ,

Malgré vous ma douleur mortelle ,

En prevenant ce jour sçaura me suffoquer.

En achevant ces mots la Parque officieuse

Coupa la trame de ses jours ,

Et rendit à nos vœux la vie précieuse

Par qui triomphent les amours.

A suivre un exemple si rare ,
Passant des beaux objets charmé ,
Il faut que ton cœur se prepare ,
On qu'il n'attende pas d'être jamais aimé ,
C'est la constance qu'on remarque ,
L'on doit être petri de cette qualité ;
Car si d'amour la mort en la plus seure marque ,
L'Amour devient le fruit de la fidélité.

On fit aussi , continua celui qui
venoit de lire , une autre petite
Epitaphe que voici.

Passant qui vois ce Monument ,
Que le sort de cette juvent
T'apprenne que la mort n'a rien d'affreux en elle ,
Pour un tendre & fidele amant ;
La plus noble & la moins cruelle
Est de mourir pour une belle ,
Et de mourir de sentiment.

L'on trouva cette petite pensée
neuve ; & comme je n'ai plus rien à
C c ij

Verser mon
 Dés ce moment accablé alla donc de
 Languissant, incertain puis à la fin de
 Voudront le Lecteur ou de
 Pour celle qu'il sent? je ne le sçau-
 rai moi au moins cet
 Grand qu'il a pû l'abandonner,
 & a commencé à en être fati-
 & qu'il y a même pû choisir les
 ces les plus passables. Vous n'a-
 vez pas bonne grace, dira-t-on, de
 parler ainsi d'une chose que vous a-
 vez faite, l'on vous en croira sur
 votre parole; vous aviez la liberté
 de ne rien entreprendre, si vous ne
 pouviez rien faire de meilleure. Je
 l'avoüe; mais toutes les pieces qui
 sont entrées dans ce Recüeil étoient
 faites avant qu'on le commençât: des
 besoins pressans m'ont fait les assem-
 bler, & je dois dire que pour les
 pechez du public, je n'ai pas eu le
 temps de choisir, & qu'il a falu gros-
 sir le Livre pour lui donner du cours
 par sa rondeur; qu'on l'achete, si

veut, je consent qu'on ne le lise
Voilà une idée vraiment co-

un Critique qui prend la
sérieusement. Il devrait
s'efforcer, dit-il, d'abuser ainsi
de la crédulité du monde; on achète
de bonne foi; on devrait vendre
de même. Ah! que vendroit-on, lui
dis-je? Et après tout, qui est-ce qui
manque de bonne foi? Un Marchand
cherche à débiter sa marchandise,
y a-t-il rien de plus naturel? Sou-
vent un Libraire vous vend un Li-
vre rempli de fadaïse, qu'un Auteur
entêté de lui-même a fait imprimer;
si ce Livre ne vaut rien, est-ce à lui
qu'il faut s'en prendre, n'est-ce pas
à l'entêtement de l'Auteur: Mais
qui vous a dit le contraire? Est-ce
le titre qui vous a prévenu, ou l'af-
fiche qui vous a trompé, en publi-
ant que c'étoit un Ouvrage mer-
veilleux. Non sans doute; on vous
a laissé la liberté d'en juger, on vous

a seulement convié de le lire. OÙ, reprend mon Critique, mais il'en coute, & si le Libraire est dans la bonne foi, vous n'en sçauriez trouver à à l'Auteur. Pardonnez-moi, lui dis-je, ils n'en manquent ni l'un ni l'autre, rien n'est plus facile à comprendre. Un homme qui compose, est censé faire de son mieux, & il est si plein de lui-même, qu'il ne se croit capable que de produire de l'excellent. Il vend, & fait vendre pour tel son Ouvrage, il est dans la bonne foi; car il le croit. Plus son Ouvrage est meprisé, & plus il est entêté de le donner lui-même au public; le secours de quelques amis, prévenus sur l'esperance du gain, lui est d'un grand secours, pour faire les avances & les frais de l'impression; le Libraire par grace, veut bien prêter son nom pour le debit, & l'expose au public, paraphé pour un tel prix; que lui importe que vous l'achetiez ou non; il en sera quitte pour

rendre les exemplaires à l'Auteur, & l'Auteur pour se venger de l'ingratitude du public, ne manque pas de les vendre à la beurriere. En quoi peut-on dire qu'ils aient tort ? serace d'êtres ignorans ? la science dépend-elle de nous ? il y a plus d'une sorte de moïens pour l'acquérir. Tel que vous blâmez d'avoir fait un mauvais Ouvrage, n'en auroit peut-être jamais commencé, s'il eût eu les moïens d'en faire un bon. La nature refuse à certains Auteurs le sens qu'il faut pour se connoître. Après tout, je souhaite qu'il y ait bien des gens qui blâment celui-ci, c'est tout le succès que j'en attend ; ainsi qu'on le critique, qu'on en médise, qu'on le jette au feu, je proteste par avance, que je n'en aurai point de chagrin, pourveu qu'on l'achete.

F I N.



T A B L E

D E S

M A T I E R E S.

Contenuës dans quelques pieces de
ce Livre.

<p>A MANS , leurs <i>Ancus Martins</i>, Ro- actions mir- main , 37 quent ordinaire- <i>Antiquité</i>, celle des ment leur caracte- premiers hommes , res , Page , 211 comparée à nôtre <i>Ame</i> , Portrait de temps , 63. & <i>suiv.</i> l'Amie sensible & <i>Athalante</i>, Fable d'O- délicate, 24. & vide, 162 <i>suiv.</i></p>	<p>B <i>Amour</i> , son Apolo- gie , 210. & <i>suiv.</i> BALADE, page , 126 ce que l'Amour est par lui-même , la même. Portrait de CATIGULA, Empe- l'Amour , 212. & reur Romain ; ca- <i>suiv.</i> ractere de son Rè-</p>
---	--

DES MATIERES.

gâe, selon Tacite, 18. & 19.

Claudius ; Empereur Romain ; caractère de son Règne, selon Tacite, 19. & 20.

Comparaison de ceux qui ont écrit sur Corneille Tacite, 5

E

Eloquence, celle de Tacite, 23. & suiv.

Epîtres, page, 118
Epitaphe, 113. 117. 158. 159. 03. 307.

Excuse en Vers, 292

F

Fable, sa définition selon Aristote, 82. ses quitez, la même & suiv. De l'ordre & des mœurs de la Fable selon Aristote, la même & suiv. 86.

Fables d'Ovide, 102. & 162.

Fragment de Lettres, 110. 154. 233.

G

GERMANICUS, p. 18

Grands hommes, mœurs & caractères de ceux des premiers temps, 65. & suiv.

H

HARANGUE, 150

Histoire, quelle sont les qualitez, 12. & suiv.

Historien, pour être bon Historien, il faut être bon Orateur, 22. Ce que les Historiens ignorent, 60. & 61.

Horace, son sentiment sur la Poësie, 88. Ce qu'il dit sur l'esprit du Poëte, 89. & 90.

T A B L E

L

NUMA , successeur
de Romulus, 37

LANGUE FRANÇOISE

son éloge & ses at-
tributs, 59. & *suiv.*
chaque langue a ses
agréments diffé-
rens , 66

Lettres sur divers su-
jets , 121. 129. 145.

149. 156. 175. 180.
191. 195. 200. 202.
206. 282. 284.

M

MADRIGAL, 139 143

Malherbe ; remarque
du Pere Bouhours sur
quelques Vers de
Malherbe , 114

La Motte le Voïer ;
refutations de son
raisonnement sur
Tacite , 18

N

NERON , caractere
de son Regne , 20.
& *suiv.*

O

ORPHE'US , sa descen-
te aux enfers , 102.
& *suiv.*

P

PISON , 18

Placet , 124. 296.

Platon , dit que dans
les Ouvrages des
Poëtes , il faut
moins de travail
que d'instincts , 90

Poëme Epique , son
origine , 75. & 76
sa définition , 77.
De l'action & de
la verité ; de l'ac-
tion , 78. de l'uni-
le , de l'integrité
& du temps de
l'action , 79. Du
lieu de l'action , &
qu'elle doit être
louable , 80. Du
succès de l'action ,

DES MATIERES.

81. De la Fable ,
la même. Quelle
 Amours doivent
 entrer dans le Poë-
 me , 87. L'Antou-
 sisme , 89, Ce que
 le Poëte doit ob-
 server dans son
 Poëme , 94
Poësie Heroïque ; elle
 demande une dic-
 tion sublime , 88.
 L'esprit nécessaire
 à la Poësie , *la même*
 , 188. L'An-
 tousisme de la Poë-
 sie , 89. Fin de la
 Poësie heroïque ,
 90. & *suiv.*
Portrait , 96. &
suiv. 218. &
suiv.

Q

QUESTION , où l'on
 examine s'il est plus
 glorieux à une Da-
 me de s'immorta-
 liser par sa beauté,

en se faisant un A-
 mant de reputa-
 tion , qui la cele-
 brat dans ses Ou-
 vrages , que d'ac-
 querir elle-même
 l'immortalité par
 le merite de ses
 propres Ouvrages,
 233. & *suiv.*

R

ROMAINS , de leurs
 vertus & de leurs
 esprits , 25. & *suiv.*
 Ce qu'il faut faire
 pour bien juger
 d'eux , 26. & *suiv.*
 Leurs artifices pour
 avoir des femmes ,
 33. Leurs premiers
 établissement , 35.
 Ils conquirent la
 Ville d'Albe , 45.
 Leur haine pour la
 dépendance , &
 leurs amours pour
 la liberté , 46. &
suiv. Leurs gran-

T A B L E

T

- des guerres, 48. & suiv. Ce que dit d'eux un Prince de la Grande Bretagne, que Cesar avoit attaqué, 49. & suiv. Ce qui excita en-eux l'amour de la vertu, 55. D'où peut venir l'estime que l'on a des Romains, 66. & suiv.
- Rome*, quel a été son établissement, & de qu'el gens elle fut d'abord peuplée, 28
- Romulus*. fut le Fondateur de Rome, 28. Il fait une action digne d'estime, 31. Sa naissance & la maniere de vivre, 41. & suiv.
- Rondeau*, 231
- S
- SONET, III. 113.**
- TACITE*; dissertation sur ses Ouvrages, 6. & suiv. Son merite & son caractere, 10. Son deffaut familier, 11. En quoi il étoit plus Orateur, 14. & suiv. Ce qui étoit favorable à l'Eloquence de Tacite, 15. & suiv. 20. & suiv. Comment il dépeint les Romains; 67. 68.
- Tarquin*, sa conduite pour affermir son Trône, 38. & suiv. Ce que causa la violence qu'il fit à Lucreſſe, 40
- Tibere*; caractere de son Regne selon Tacite, 16. & suiv. En quoi Tacite a manqué à l'Histoire de Tibere, 21. & suiv.

DES MATIERES.

Tullus Hostilius, successeur de Numa, de Moliere, 24r.
& suiv.

37 **Victoire**, quelle est la véritable, 30

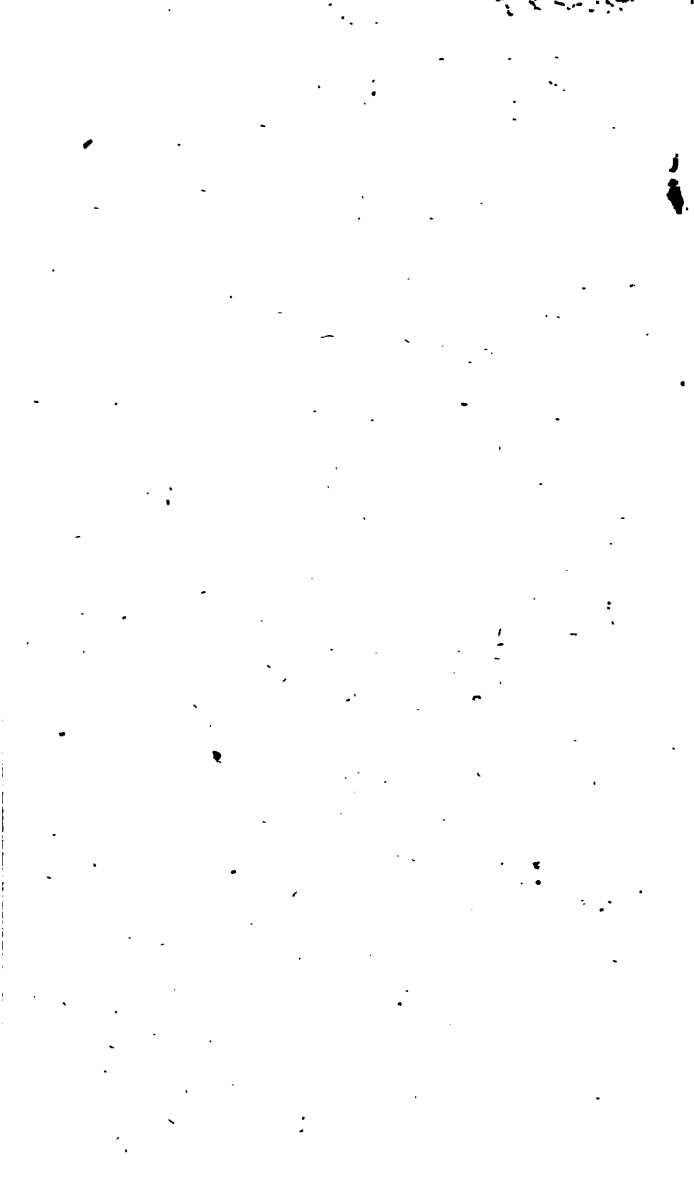
V **Vrai-semblable**, Des différentes maniere

VAL-DE-GRACE, de falir contre le
 réponse à la Gloire vrai-semblable, 84.
 qu'on a fait de M. *& suiv.*

Fin de la Table des Matieres.

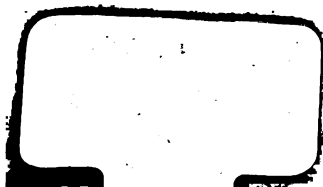
58590448

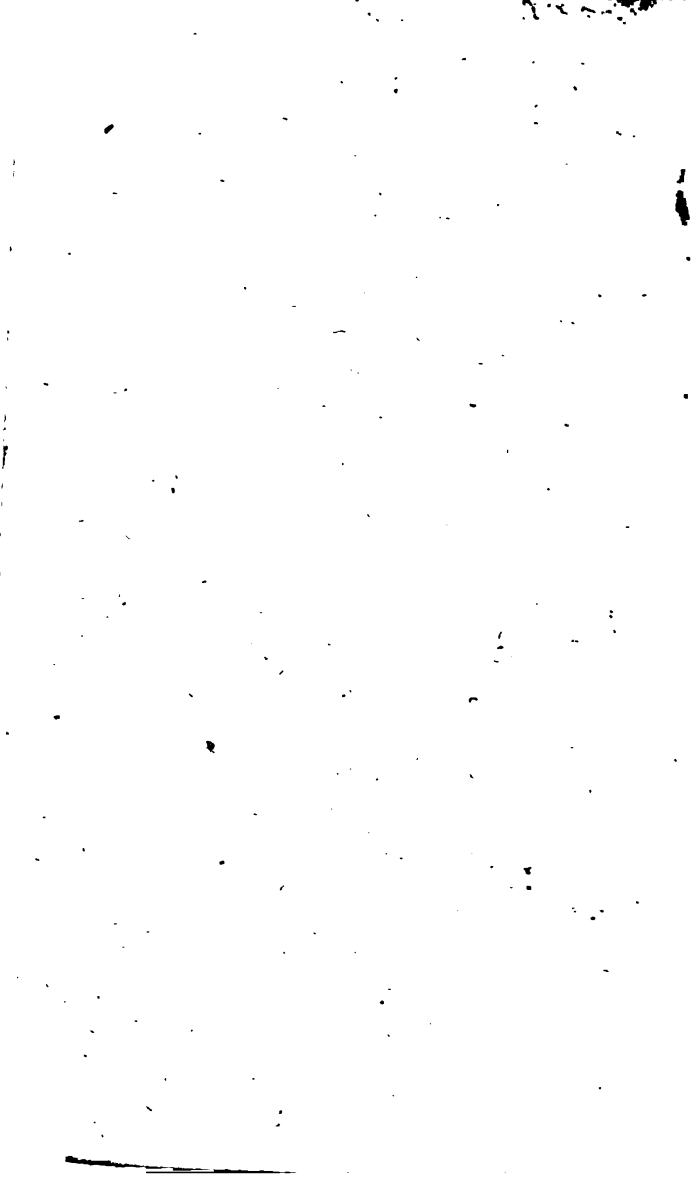




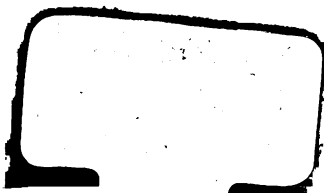
1.00

7850.





1.60
7850.





1.20

7850.

